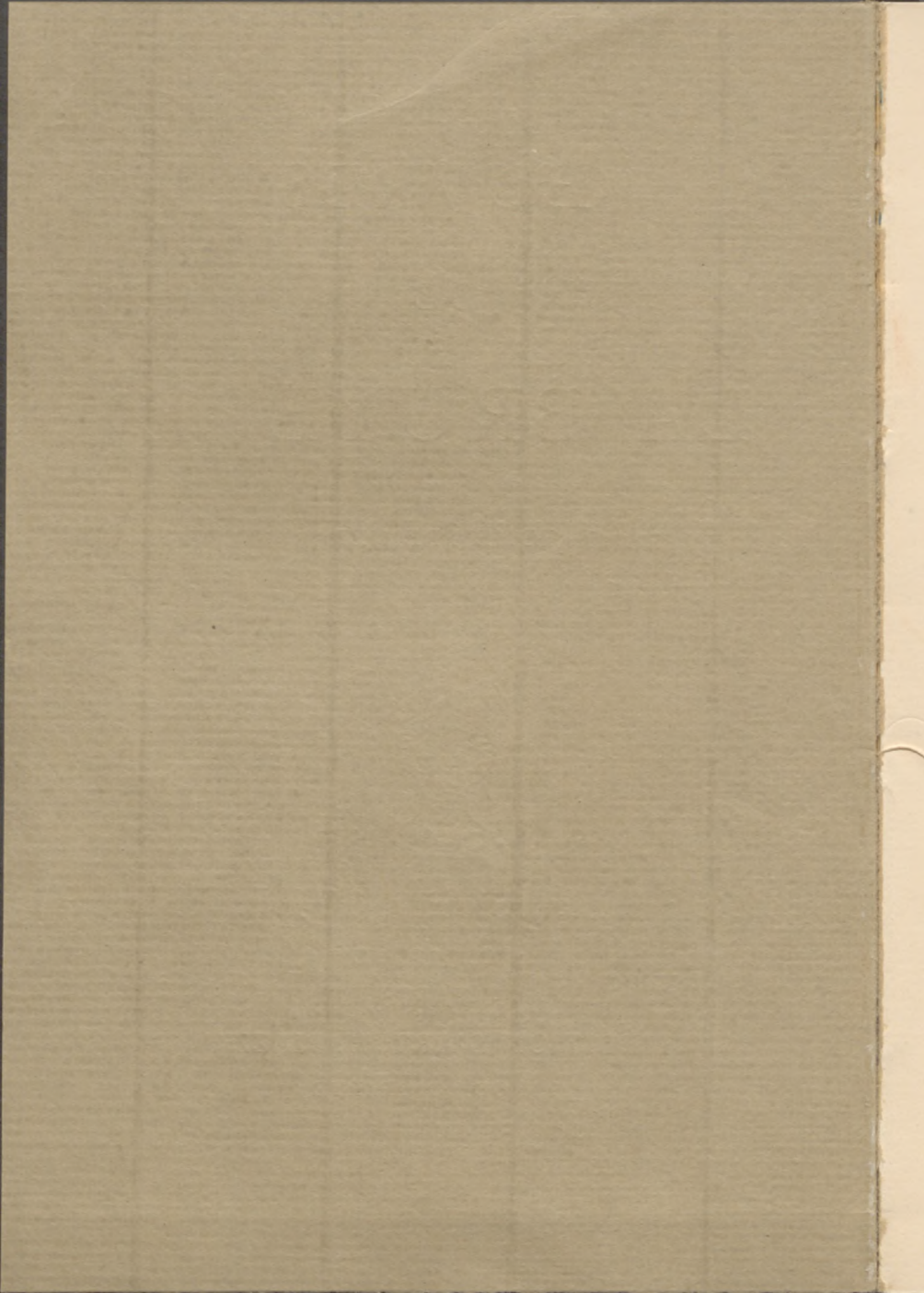


ŒUVRES  
DE  
LA BRUYÈRE

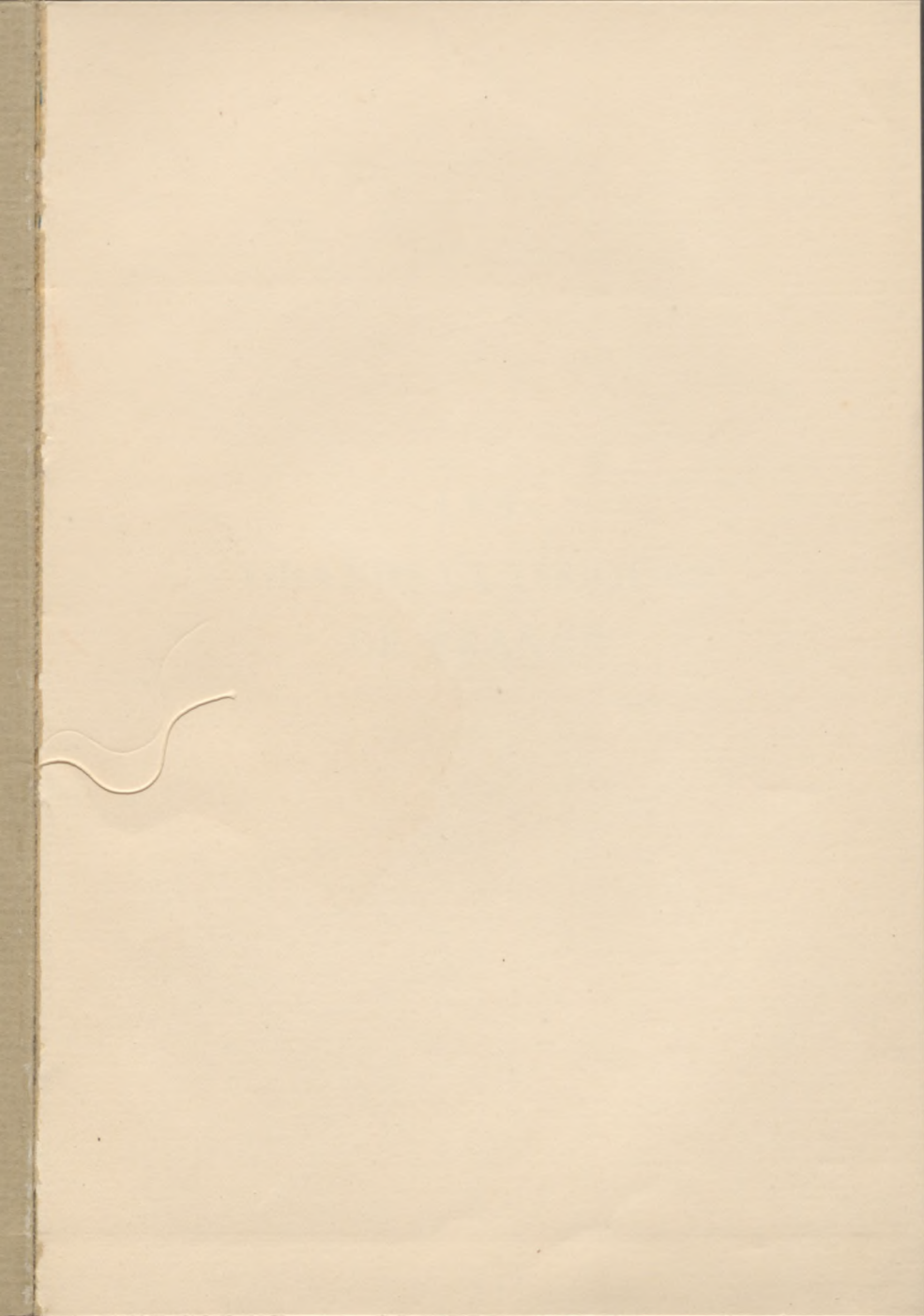
TOME PREMIER

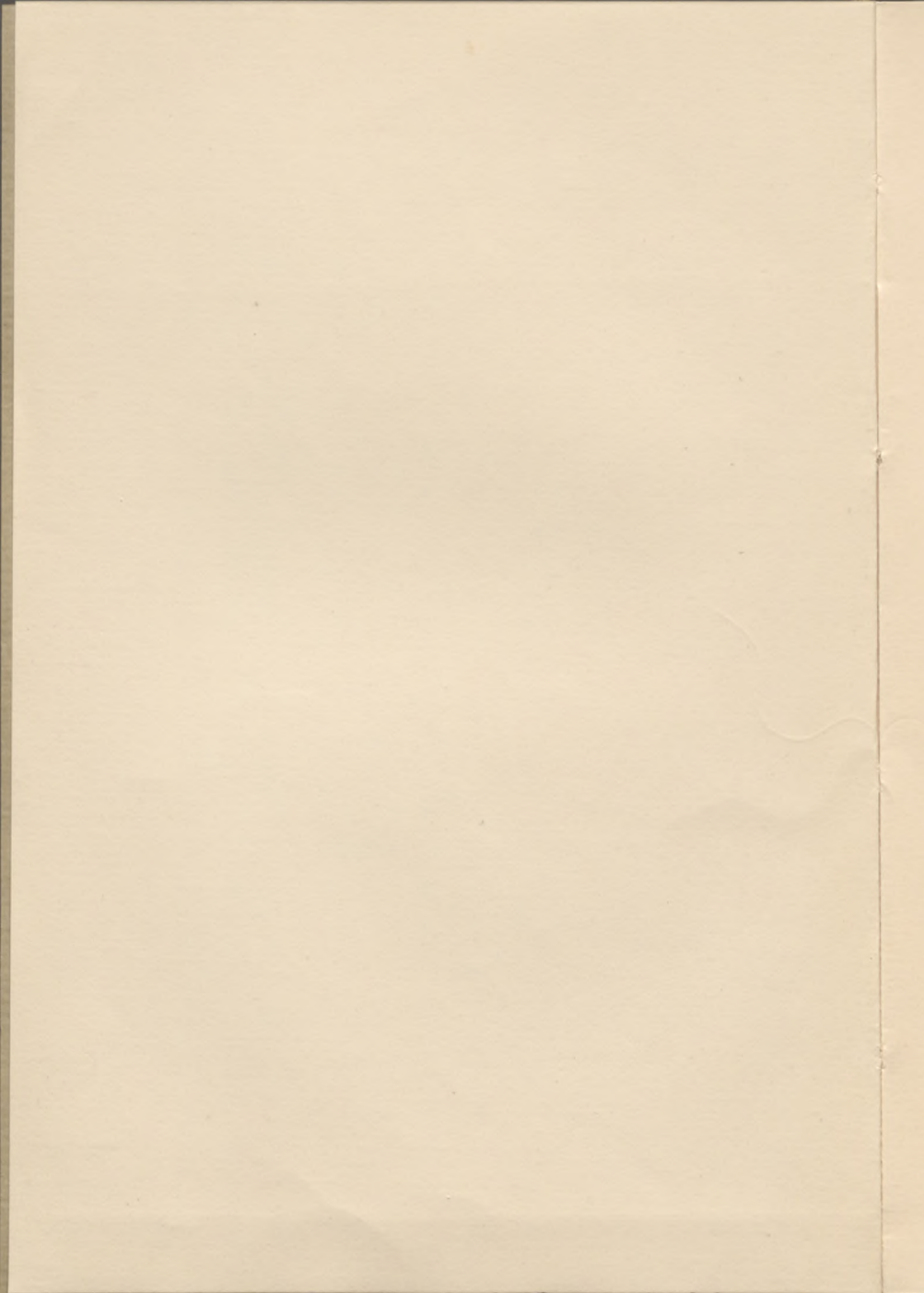


A PARIS  
L'ÉDITION D'ART, H. PIAZZA  
19, RUE BONAPARTE









LES  
GRANDS CLASSIQUES  
DE FRANCE



COLLECTION

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

ALBERT PAUPHILET

PROFESSEUR DE LANGUE ET DE  
LITTÉRATURE FRANÇAISE A LA  
FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

---

RÉVISION DU TEXTE DE LA BRUYÈRE,  
PRÉFACE ET NOTES ÉTABLIES PAR

DANIEL DELAFARGE

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE A  
LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

---

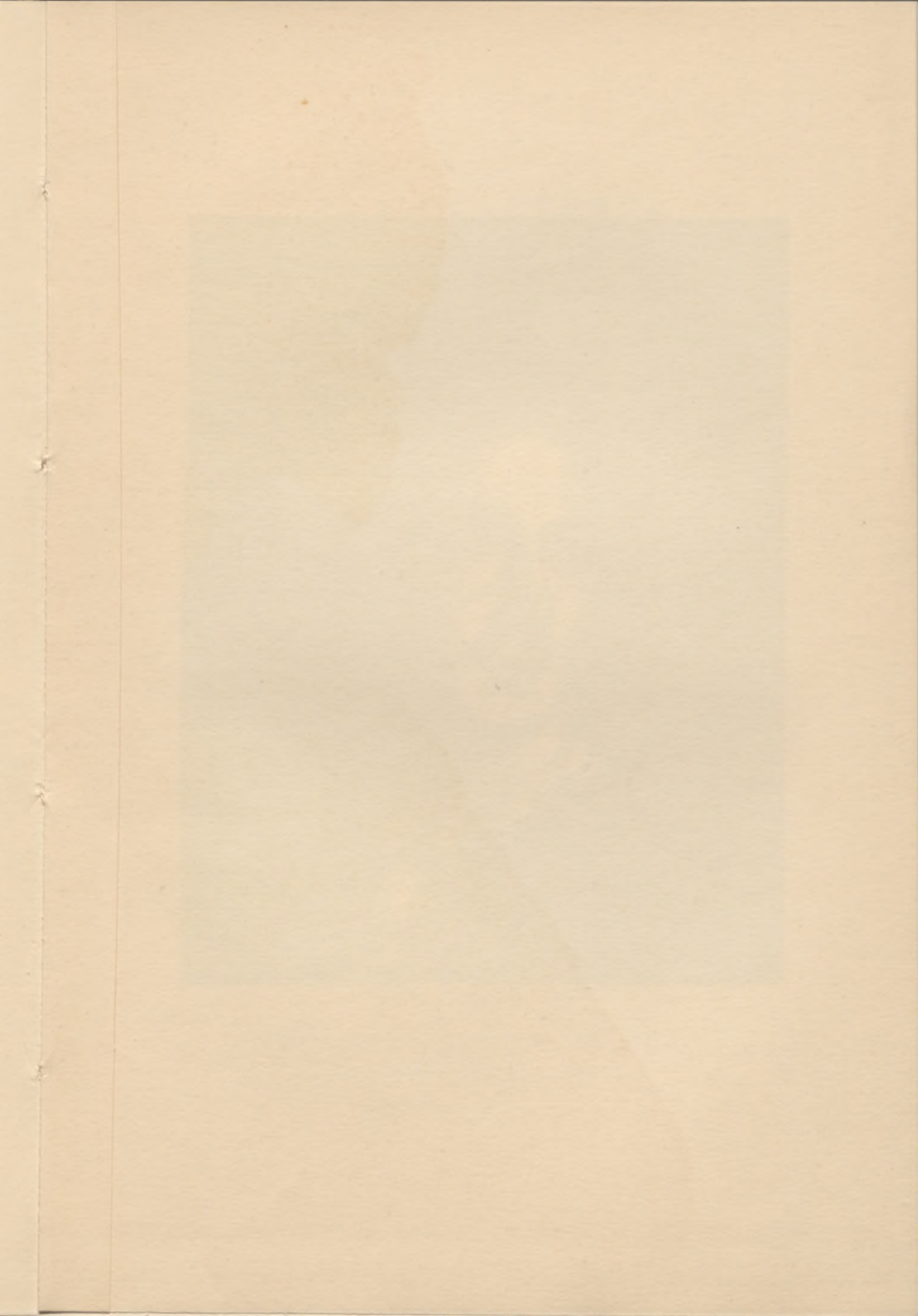
PORTRAIT GRAVÉ SUR BOIS PAR  
A. OUVRE

LES CARACTÈRES  
DE  
LA BRUYÈRE

TOME PREMIER

LA JUSTIFICATION DU TIRAGE  
FIGURE EN FIN DU TOME III







984231

LES CARACTÈRES  
DE  
LA BRUYÈRE

PRÉCÉDÉS  
DES CARACTÈRES  
DE THÉOPHRASTE

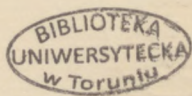
TRADUITS DU GREC PAR LE MÊME

TOME PREMIER



A PARIS  
L'ÉDITION D'ART H. PIAZZA  
19, RUE BONAPARTE  
MCMXXVIII





M7520

Dz 35/M

## PRÉFACE

### I

*V*OULONS-NOUS pénétrer dans l'intimité de La Bruyère, ce sont les Caractères qu'il faut relire et interpréter. A côté du livre qui enferme sa pensée, la biographie de l'écrivain paraît décevante, même après les minutieuses recherches des éditeurs du siècle dernier : celles-ci n'ont souvent atteint que des détails superficiels et dispersés, concernant sa famille plus que lui-même, et sa fortune, sa situation ou son mobilier plus que son âme. Que, dans cette vie, les événements extérieurs soient rares et n'aient rien d'exceptionnel, peu importe : une existence pauvre en événements possède parfois la secrète richesse que lui donnent les mille nuances d'un esprit, les infinies délicatesses d'un cœur. Mais cette richesse individuelle, cette richesse cachée, comment la saisir dans des pièces notariées ou des inventaires après décès ? A défaut d'autobiographie, — le genre n'était pas alors à la mode, sauf parmi les hommes en place, — il nous faudrait au moins une correspondance assez fournie et des témoignages contemporains assez nombreux. Or ces témoignages n'abondent pas, et ils sont pour la plupart brefs ; quant à la correspondance, elle se réduit à vingt-cinq lettres, portant sur une période de dix ans, les dix dernières années de l'exis-

tence de La Bruyère. Encore, de ces vingt-cinq lettres, trois sont-elles de Bussy ou de Phélypeaux ; dix-sept se rattachent à l'éducation du duc de Bourbon et, adressées au prince de Condé, ne contiennent aucune confidence : est-ce là qu'a pu se révéler la nature profonde de l'homme ? Cette nature, on la découvrira beaucoup mieux dans une œuvre qui n'est impersonnelle qu'en apparence, et où, tantôt indirectement, tantôt directement, l'homme autant que l'auteur reste visible.

## II

Nous n'écartérons pas cependant les faits matériels. Il en est qui sont nécessaires ; voici les principaux. Une famille parisienne et bourgeoise dont les ressources du XVI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle semblent avoir diminué ; deux ancêtres ligueurs et banis après la défaite de la Ligue ; des parents qui exercent soit des professions libérales, soit des fonctions officielles ; un père, contrôleur des rentes de la Ville de Paris ; une mère, fille d'un procureur au Châtelet. Ceux-ci, mariés le 25 juillet 1644, ont, au mois d'août 1645, un fils, qu'ils nomment Jean, et qui est, le 17, baptisé en l'église Saint-Christophe de la Cité. L'enfant, probablement élevé chez les Oratoriens, devient, à vingt ans, licencié en droit de l'Université d'Orléans avec une thèse De tutelis et donationibus ; mais, avocat au Parlement de Paris, plaïda-t-il jamais ? On l'ignore. Au près de lui ont grandi deux frères et une sœur ; son oncle Jean, qui a, en 1655, acheté une charge de Secrétaire du Roi, est venu prendre place au foyer ; c'est dans ce milieu domestique que s'écoule toute sa jeunesse. Le père meurt en 1666 ; en 1671, l'oncle Jean, dont la fortune



dépasse cent mille livres, meurt à son tour. Bien qu'ils n'aient guère été favorisés dans la succession, ses neveux gardent encore pendant quatre ans chevaux et carrosse. Puis l'aîné acquiert en 1673 la charge de Trésorier général de France au Bureau des Finances de la Généralité de Caen ; il y est installé le 22 septembre 1674, et n'en réside pas moins à Paris ; il cède cet office douze ans plus tard.

Mais, avant de le céder, le Trésorier, vraisemblablement recommandé par Bossuet, est choisi comme précepteur du duc de Bourbon, petit-fils de Condé, qui avait terminé ses études au collègue Louis-le-Grand : on assurait au nouveau précepteur un traitement annuel de quinze cents livres pour enseigner au jeune duc l'histoire, la géographie, l'état de la France et quelques matières accessoires. Cette tâche devait exiger plus d'activité que le métier d'avocat sans cause ou que la fonction de trésorier à Caen, en résidence à Paris ; elle autorisait aussi plus d'ambitions diverses. Jusque-là, l'on n'avait discerné dans la vie de La Bruyère que des velléités, que des fantômes d'occupations ; par l'entremise de Bossuet et par la décision de Condé, le voilà éducateur d'un futur prince. Il était presque âgé de quarante ans, et sans doute, il espérait trouver dans cette éducation inattendue quelques-uns de ces solides avantages qu'un homme peut rechercher sans en rougir : l'occasion et le moyen de rendre de nouveaux services, plus efficaces, plus vastes et plus éclatants. En préparant, mieux que d'autres enseignements, l'élève de La Bruyère à remplir ses devoirs politiques, l'enseignement de la géographie, celui de l'histoire surtout, nourrissaient et dé-

veloppaient cet espoir. Mais le précepteur souffrit quelque peu, quand il vit qu'on ne lui confiait pas, comme il se l'était imaginé, tout le travail, et que les heures consacrées aux études étaient plus limitées qu'il ne l'avait soubaité. Du moins goûtait-il le plaisir et la fierté d'entretenir régulièrement l'illustre grand-père des efforts et des progrès de son petit-fils. Il se plaignait quelquefois de l'inapplication, des fréquentes distractions du jeune homme, et de la mauvaise volonté avec laquelle il apprenait la nomenclature géographique. Sous la modération protocolaire du langage nous devinons la réalité assez dure : des leçons répétées avec acharnement ; des discussions, des résistances opiniâtres, — avec quelques épisodes plus réconfortants : car l'élève ne manquait pas d'intelligence. De temps en temps, il se distinguait soit dans les examens que lui faisait subir Condé, soit dans les interrogations où son précepteur et la duchesse sa mère le questionnaient ; plus tard, Saint-Simon remarqua en lui « les restes d'une excellente éducation ». Mais ce prince de fort petite taille, à la tête énorme, au teint jaunâtre, à l'air arrogant et furieux, put souvent infliger à La Bruyère l'humiliation de ses plaisanteries, de ses violences, peut-être de ses chansons qui mordaient jusqu'au sang. Et il y avait encore le père du prince qu'il fallait affronter, ce duc Henri-Jules de Bourbon, dont l'esprit était vif et orné, mais que son entourage détestait, tant il avait un tempérament brutal, soupçonneux, colérique. Et Condé lui-même restait capable, malgré la vieillesse, d'âpres railleries, d'interventions impérieuses. Il avait le 24 juillet 1685, marié ce petit-fils, qui approchait alors de sa dix-septième année, avec Mademoiselle de Nantes,



*fille de Louis XIV et de Madame de Montespan, qui, elle, approchait de sa douzième. Aussi, durant quelques mois, La Bruyère eut-il pour auditrice la duchesse de Bourbon, et comme celle-ci avait hérité de sa mère une humeur fort moqueuse qui se mêlait à ses grâces toutes fraîches, le précepteur sentit, à l'occasion, la piqure des épines. Condé mort, les leçons cessèrent, mais non la présence dans la maison du jeune duc, auquel, sans titre bien défini, La Bruyère demeura constamment attaché ; ni le duc ni son père ne l'accablaient de travaux : en janvier 1687, il était, semble-t-il, retombé dans la demi-oisiveté, la demi-inutilité, le vide apparent de sa jeunesse.*

*L'année n'était pas achevée que le libraire Michallet, rue Saint-Jacques, « à l'Image Saint-Paul », obtenait de Sa Majesté le privilège d'imprimer les Caractères de Théophraste traduits du grec avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle, qui lui avaient été apportés par l'ancien précepteur de M. le duc de Bourbon, et que l'on commençait à imprimer l'ouvrage. Cette jeunesse, qui paraissait presque désœuvrée, avait été en réalité remplie de lectures et de curiosités multiples, de patientes et silencieuses méditations, d'essais littéraires menés sans bruit et sans hâte, hors de toute fièvre de publicité. Et, au moment même de publier son livre, l'auteur prenait, pour couvrir cette tentative, le nom et le prestige de Théophraste. Débuts tardifs, débuts modestes d'un homme timide et consciencieux qui, avant de se risquer, avait sollicité les encouragements d'un poète comme Boileau, de gentilshommes comme le marquis de Termes et le comte de Bussy-Rabutin, d'un esprit cultivé*

comme *M. de Malézien*. Le succès que *Malézien*, *Bussy* et *Termes* avaient promis à ce singulier débutant fut aussi retentissant que prompt : trois éditions débitées par *Michallet* en 1688 ne l'épuisèrent pas, car, durant la même année, *Léonard* à Bruxelles et *Thomas Amaulry* à Lyon imprimèrent, eux aussi, les *Caractères*, d'accord avec leur confrère parisien qui, grâce à cet auteur inconnu, amassait une grosse dot pour sa fillette. Puisque les *Caractères* ou les *Mœurs* de ce siècle, malgré leur volontaire effacement, s'étaient attiré tant de lecteurs ; puisque, malgré la liberté de leurs critiques, ils n'avaient soulevé aucune dangereuse protestation, *La Bruyère* les enrichit, dès février 1689, de remarques plus hardies et de portraits plus précis, particulièrement dans les chapitres sociaux dont ses fréquents séjours à Versailles lui fournissaient la matière. Et ainsi, d'année en année, l'ouvrage augmenta de poids et d'audace, devint plus varié et plus coloré ; en huit ans, neuf éditions se succédèrent chez *Michallet*, deux chez *Léonard*, trois chez *Amaulry*, sans parler des contrefaçons. Même, à partir de 1691, *Théophraste* se fit moins volumineux pour laisser plus d'espace à *La Bruyère*, dont la croissance ne prit fin qu'avec la huitième édition.

L'anonymat de la traduction et des pensées qui la suivaient fut vite percé à jour, et l'idée vint à l'écrivain de se présenter à l'Académie française où il comptait plusieurs amis dans le parti des Anciens, — *Bossuet*, *Boileau*, *Racine* notamment, — et où sa situation auprès d'un prince du sang lui vaudrait, espérait-il, quelques voix supplémentaires. Il avait un peu oublié les ennemis qu'il s'était créés par les réflexions



*et les allusions littéraires du chapitre des Ouvrages de l'esprit, par les traits de satire des autres chapitres. Contre lui allaient voter des gentilshommes et des ecclésiastiques qui blâmaient cette satire, des hommes de lettres — collaborateurs du Mercure Galant ou défenseurs des Modernes — qu'avaient offensés sa doctrine de bon humaniste et les raileries dont il l'accompagnait. Candidat en 1691, et peut-être dans deux élections, il n'obtint pour le fauteuil de Benserade que sept voix, dont celle de Bussy. Après cette désillusion, en éprouva-t-il d'autres ? On peut en douter. Quoi qu'il en soit, le 14 mai 1693, l'Académie le proposait à l'agrément du Roi, et, dans la séance du 15 juin, elle le recevait en remplacement de l'abbé de La Chambre, tandis que l'abbé Bignon remplaçait Bussy. Mais la joie d'être admis se trouva pour lui gâtée par les bruits qui coururent sur son élection, par la sévérité avec laquelle plusieurs jugèrent son Discours, par un très malveillant article du Mercure. Se redit-il alors la phrase qu'il avait, quatre ans plus tôt, introduite dans le chapitre du Cœur : « Les choses les plus souhaitées n'arrivent point ; ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps, ni dans les circonstances où elles auraient fait le plus de plaisir » ? Les circonstances jetaient en effet sur son bonheur, conquis non sans peine, et qui ne répondait pas entièrement à ses rêves, l'ombre des soupçons injurieux, des opinions dénigrantes, des épigrammes cruelles. On prétendit que la protection des Princes ses maîtres et du contrôleur général Pontchartrain lui avait ouvert les portes de l'Académie autant et plus que son mérite personnel. Et comment affirmer que nulle démarche n'eut lieu*

en sa faveur ? Lui-même avait eu la maladresse d'écrire à Bussy, en 1691 : « Les Altesses à qui je suis seront informées de tout ce que vous avez fait pour moi ». Cela laissait entrevoir toute une diplomatie mondaine, la possibilité de recommandations ou d'influences très hautes. En outre, un procès-verbal officiel et plusieurs harangues de cette époque attestent les inquiétudes de la Compagnie à l'égard des sollicitations extérieures. Et, de fait, Pontchartrain appuyait formellement la candidature de La Bruyère et celle de l'abbé Bignon dans une lettre adressée, le 18 avril 1693, à l'académicien Renaudot. Le Discours même qu'avait prononcé l'auteur des Caractères écarte avec trop de soin l'idée d'une médiation quelconque pour ne pas mettre le lecteur en défiance. Quel besoin de s'appesantir ainsi sur une vérité qui n'eût pas été ébranlée ? Puis — innovation dont il tirait vanité — cette galerie de portraits où il avait peint les membres les plus célèbres de l'Académie choquait nécessairement tous ceux qui n'avaient pas joui de l'honneur d'y contempler leur image, tous ceux qui étaient réduits à la maigre satisfaction d'un tableau collectif. Les mécontents étendirent à l'ensemble du Discours leur rancune personnelle : ils le proclamèrent ennuyeux et plein d'orgueil, et ils furent écoutés par des gens plus désintéressés qu'ils ne l'étaient. Les Caractères eux-mêmes étaient, dans ce Mercure qui ne se résignait pas à être placé par La Bruyère immédiatement au-dessous de rien, attaqués comme un livre dépourvu de composition et flétris comme un recueil d'invectives calomnieuses. Que de blessures pour l'amour-propre de l'auteur, pour sa fine sensibilité ! D'autant que tous ses amis ne le soutenaient pas



dans cette épreuve ; d'autant que l'Académie discutait au sujet de l'impression de son *Discours*, et que des chansons, des épigrammes, ou le tournaient en ridicule ou l'insultaient. Malheureux et irrité, il se défendit l'année suivante dans une Préface dont le ton est parfois enflé, ailleurs violent, et l'argumentation inégalement persuasive, mais qui montre avec une entière franchise l'ardeur de son tempérament ; il se vengea aussi de l'un de ses adversaires, Fontenelle, en le caricaturant, à la fin du chapitre de la Société, sous le nom de Cydias.

Quels furent ensuite ses projets ? La huitième édition des *Caractères* contenait, avec ce *Discours* et cette Préface, moins de remarques nouvelles que celles qui l'avaient précédée ; la neuvième, publiée en 1696, n'offrit aucune addition. C'est que La Bruyère renonçait à être l'homme d'un seul ouvrage, et d'un ouvrage auquel on reprochait de former un tissu ou plutôt un amas de médisances. Sa volonté avait pris un autre chemin : ami de Bossuet, peut-être conseillé par celui en qui il saluait « un Père de l'Église » et, du reste, chrétien sincère, voyant que la doctrine du Pur Amour se répandait dans le monde, au grand péril de certains enseignements de l'Église touchant la foi et les œuvres, il prépara des dialogues sur le *Quiétisme*. Répéterait-on toujours qu'il était incapable de produire un livre ordonné et de s'élever au-dessus des commérages ? Le 8 mai 1696, il lut à Antoine Bossuet, frère de l'évêque, une partie de ces dialogues ; deux jours après, une attaque d'apoplexie l'emportait en quelques heures : il n'avait pas tout à fait cinquante et un ans. Les dernières lignes de la préface du *Discours académique* indi-

quaient chez l'auteur, dès 1694, l'intention d'écrire de nouveaux ouvrages et la crainte de n'en avoir pas le temps. Effectivement, les Dialogues n'avaient pas été terminés : l'abbé du Pin, qui les publia en 1698, dut les compléter et les retoucher pour les faire paraître.

En dépit de ce suprême effort pour se transformer, La Bruyère reste pour nous uniquement le moraliste des Caractères : tant qu'il n'est pas entré dans la maison de Condé, sa vie semble stérile, et l'éducation même qu'on le chargea de donner au duc de Bourbon, si elle fut à ses yeux l'engageante promesse d'un rôle à jouer, ne compte aux nôtres que dans la mesure où elle l'aidait à mieux observer la Cour et les Grands, à déchirer masques et déguisements pour pénétrer jusqu'à l'Homme, bref à élargir la portée de son chef-d'œuvre. Enfin l'histoire de son élection à l'Académie nous intéresse seulement parce qu'elle montre quelle hostilité poursuivait l'écrivain qui avait trop brillamment réussi, le peintre trop véridique des mœurs de son époque.

A travers ces événements dont la publication des Caractères est le centre, l'homme, en son essence, nous échappera-t-il ? Nous croyons le tenir, quand nous regardons les portraits qui nous ont été transmis de lui, quand nous rassemblons les jugements qu'ont exprimés sur lui quelques contemporains. Dans les portraits, deux détails frappent : la bouche désagréablement proéminente et les lèvres épaisses ; la beauté des yeux, bien ouverts sur les choses et sur les êtres, des yeux de contemplateur. Dans les jugements, deux tendances. On reconnaît la bonté, la nature affectueuse, la politesse, l'honnêteté, l'esprit original de La Bruyère : toute



la famille de Bossuet, et Bossuet plus que personne, regretèrent le fidèle ami qui, à la veille de sa mort, luttait contre les *Quiétistes* et qui, dans son appartement de Versailles, possédait un tableau où l'évêque de Meaux était peint ; Saint-Simon rendit hommage à son aversion pour le pédantisme, à la simplicité de ses manières. D'autre part, des témoins qui ne ressentaient envers lui aucune antipathie ont constaté que, dans le monde, il était souvent silencieux, le visage tendu et contracté, ou bien qu'il voulait plaire avec une application qui précisément l'empêchait de plaire : il lui prenait même fantaisie de chanter et de danser, mais sans charme, en s'accompagnant peut-être de cette guitare dont mention est faite dans l'inventaire de son appartement. Laborieusement, il se divertissait et tâchait de divertir les autres, afin de n'avoir pas l'air d'un savantasse : telle lettre qu'il envoyait au fils de Pontchartrain fatigue par cette sorte d'affectation, et les réponses du jeune homme traitent le grand écrivain assez légèrement, assez cavalièrement, pour que nous comprenions que ce jeu était entre eux habituel. Des jugements aussi différents et qui semblent quelquefois aussi opposés peuvent se concilier quand on distingue dans La Bruyère l'homme naturel et l'homme social : le premier, s'épanouissant au milieu d'amis sincères, joignait aux qualités de l'intelligence celles du cœur ; le second, que comprimaient les obligations mondaines, tantôt s'efforçait de séduire avec des plaisanteries ou des grâces étudiées, tantôt, par une physionomie fermée et par un mutisme volontaire, repoussait les familiarités, les indiscretions, les railleries, et lui-même, abrité derrière ce rideau, scrutait les gestes,

*les paroles, les consciences de ceux qui bavardaient autour de lui.*

## III

*Mais cela, nous le savions déjà par la lecture des Caractères : n'y avons-nous pas découvert, outre cette sensibilité et cet esprit spontanés, la tension, la froideur, la sévérité que plusieurs contemporains nous signalaient, et aussi cette inquiète démangeaison de plaire au moyen des artifices et des jeux du langage ou de la pensée ? Et que de choses les Caractères nous apprennent sur l'âme de La Bruyère, que de choses que sans eux nous ignorerions à jamais ! Cette âme, aujourd'hui plus intéressante et plus vivante que les réalités évanouies qui agirent sur elle ou se reflétèrent en elle, paraît étrangement diverse ; sa complexité attire le spectateur.*

*Clairvoyant et dénué d'optimisme en face des impostures et des illusions de l'amour-propre, ne se laissant pas plus éblouir par ces mirages qu'avant lui La Rochefoucauld et Pascal, La Bruyère a une douce mélancolie, une intime tendresse qui ne se rencontrent ni chez Pascal, ni chez La Rochefoucauld ; il éprouve la curiosité et le goût de l'amitié virile, de l'amitié amoureuse et de l'amour, des cœurs d'hommes et des cœurs de femmes ; il compatit douloureusement aux misères morales ; il sourit des ridicules superficiels. Cela ne le détourne pas d'observer et de juger la société de son siècle, en elle-même et par rapport à lui. Il est un acteur peu satisfait du rôle subalterne qu'on lui a confié et qu'il estime fort au-dessous de son mérite comme de ses aspirations, et il proteste au nom de tous ceux qui voudraient, qui pourraient*



être utiles, et que l'on n'emploie pas ou que l'on emploie mal. Il est aussi un témoin à charge, un témoin rigoureux des fautes commises, sous le règne de Louis XIV, par les classes, les corps constitués, les individus. Il n'épargne ni la Cour, ni les Grands, ni les Financiers : il critique une partie de la Bourgeoisie, beaucoup d'ecclésiastiques, beaucoup de magistrats. La noblesse presque tout entière confinée à Versailles, et qui n'a ni compétence politique, ni grandeur véritable, que dégradent d'ailleurs des intrigues médiocres, la chasse aux vanités, la course aux richesses et les profitables mésalliances, qui, enfin, dans son idolâtrie pour le Roi, va jusqu'à feindre la dévotion ; un clergé parfois mondain, courtisan, inégal à ses devoirs, soit dans la prédication, soit dans l'administration ; une magistrature souvent dure, légère, peu instruite ; des financiers partis de très bas et devenus par leur âpreté, par leurs pilleries, tout-puissants dans l'État ; des bourgeois qui fréquemment rougissent de leur naissance, qui, pour la dissimuler, achètent des titres, qui vivent dans un luxe insolent, — voilà ce qu'il a dévoilé avec une amertume ou étalée ou insinuée dont nous sommes peu à peu imprégnés en le lisant. Le moraliste, aurait-on dit au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'achève en citoyen.

Mais — telles sont les surprises que nous réserve son âme plus complexe que forte — ce rude témoin de la société qui l'environne, cet adversaire résolu des individus et des classes coupables, ne remonte guère, dans sa recherche des responsabilités, jusqu'aux institutions, jusqu'au gouvernement. Et je ne crois pas que ce soit seulement par prudence, par modestie ou par sagesse. Non : il vénère sans arrière-

*pensée le Roi qui « par ses admirables vertus... est bien digne du nom de Grand » ; il honore les princes du sang : Condé, ses enfants, le Dauphin, d'autres encore ; il soutient la conception monarchique sous sa forme la plus absolue, par exemple en reprochant aux souverains d'Europe de trahir leurs droits les plus sacrés par leur alliance avec l'usurpateur du trône d'Angleterre. De même, cet homme qui n'a ménagé ni les prélats ni les prêtres, ni les réguliers ni les séculiers, qui a dénoncé les mauvais prédicateurs, les mauvais directeurs et les faux dévots, respecte les enseignements de l'Église, parle d'hérésie et de salut comme le plus docile des chrétiens, approuve la Révocation de l'Édit de Nantes, et, s'il ne prétend pas refaire cette Apologie du Christianisme qu'avait ébauchée Pascal, envisage ses Caractères comme une sorte de préparation à la religion traditionnelle, assurément plus directe que ne l'étaient les Maximes de La Rochefoucauld.*

*Nous ne sommes pas toutefois au bout de nos étonnements, car, dans ce chapitre des Esprits forts qui couronne l'ouvrage et où l'athéisme, l'impiété, l'indifférence, la tiédeur sont combattus avec une indiscutable sincérité, éclatent çà et là des phrases et des arguments qui ressemblent beaucoup à ceux des Encyclopédistes. De temps à autre, on s'y est trompé : l'on a cru apercevoir chez La Bruyère un précurseur des Philosophes, quand, pour défendre la vérité du christianisme, il imaginait que l'ambassade siamoise fût venue en France dans le dessein de convertir à la religion des Talapoins Louis XIV et ses sujets, et qu'il présentait cette supposition comme extravagante. Rien de moins exact*



*qu'une interprétation pareille : l'auteur n'est pas un philosophe ; c'est un fidèle, mais volontiers hardi et hasardeux dans ses raisonnements, un ami peut-être maladroit, mais zélé, du catholicisme.*

*Avec lui, quelle que soit la question examinée, on doit, suivant l'expression célèbre, s'attendre à de l'imprévu : se pique-t-il de dogmatiser, de construire un système, d'imposer à des réflexions nées de circonstances changeantes, et sorties d'un esprit lui-même ondoyant, la rigide armature logique ? Ainsi il prend violemment parti pour Louis XIV contre Guillaume d'Orange et la Ligue d'Augsbourg ; il considère comme une guerre de droit divin, une guerre sacrée, celle qui, depuis 1688, se déroule aux Pays-Bas, en Allemagne, en Italie, en Irlande et sur mer ; cependant les comparaisons qu'il met, vers la fin du chapitre des Jugements, dans la bouche de Démocrite, aboutissent à la condamnation de toute guerre, singulier agrandissement de perspective qui s'accorde mal avec l'étroitesse haineuse des pensées voisines. Ainsi encore, lui qui se moquait de Fontenelle métamorphosé en Cydias, lui qui a réfuté la thèse de la Pluralité des Mondes en un passage de son dernier chapitre, écrit, dans le chapitre des Jugements, ce morceau où Fontenelle pouvait retrouver la conception cartésienne du progrès humain qu'il s'était appropriée : « Si le monde dure seulement cent millions d'années... », et, dans celui des Esprits forts, les pages astronomiques d'où n'a pas disparu toute trace de la Pluralité. Et ce dernier chapitre poursuit les athées avec des armes disparates, empruntées les unes aux astronomes — Copernic après Ptolémée —, les autres aux*

*métaphysiciens, notamment à Descartes, les autres aux apologistes chrétiens, notamment à Pascal. Celui-ci eut rejeté avec dédain un tel éclectisme ; mais la raison de son successeur est hospitalière : elle redoute des chaînes trop pesantes, elle aime, jusqu'à en inquiéter les logiciens, le changement et la variété.*

*Il en est de même en littérature. Sans doute, La Bruyère est et veut être un classique ; il se range, aux côtés de Boileau, de Racine, de La Fontaine, dans le parti des Anciens ; il expose, dans le Discours sur Théophraste, dans le chapitre des Ouvrages de l'Esprit, la pure doctrine ; il reproduit les instructions d'Aristote et d'Horace, celles, plus récentes, de Boileau. Comme l'ordre est une vertu classique, il assure que, dans l'ensemble de son livre et dans chaque chapitre en particulier, domine un ordre peu visible, mais présent. En fait, il fuit toute composition méthodique (sauf dans des cas spéciaux) et préfère aux trames serrées des orateurs et des dialecticiens les morceaux épars qu'il assortit après coup, plus ou moins ingénieusement. Comme le naturel est une vertu classique, il déclare qu'il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement ; que la meilleure expression, ce signe unique qui s'ajoute à notre pensée et qui n'est parfois découvert qu'avec tant de peine, est aussi la plus simple et la plus naturelle de toutes. En fait, sa préoccupation avouée de mettre de l'esprit dans le style, son goût affirmé et manifeste pour la concision pittoresque, pour l'originalité, même subtile, pour des créations de détail où s'exercent l'humeur et le cœur de l'artiste, la prédilection qu'il a pour les termes de métiers,*



*les mots vieillis, les mots rares, l'éloignent de la plupart des maîtres qu'il admirait et d'une partie importante du public de son temps. Ses opinions sont souvent celles d'un bon élève de Boileau ; mais ses sentiments personnels et sa pratique indiquent un curieux, un chercheur, un amateur de nouveautés.*

*Cette pratique admet les procédés les plus divers dont l'analyse serait longue ; elle conduit à des résultats très différents, parfois opposés. Tantôt la forme que choisit La Bruyère est tout unie, toute droite, toute facile, dans sa finesse ou dans sa vigueur ; tantôt, multipliant les mouvements trop fatigues et les combinaisons de vocabulaire trop savantes, elle paraît contournée ; entre ces deux extrêmes se glissent bien des nuances intermédiaires. Souvent les phrases tombent les unes sur les autres, courtes, vives, pressées, actives ; souvent aussi elles se chargent de conjonctions et de relatifs superposés à la mode du siècle ; parfois elles prennent la rondeur des périodes, non sans quelque essoufflement, car La Bruyère, Polyphile comme La Fontaine (mais avec moins d'aisance), n'exclut aucun moyen d'expression ; seulement il réussit mieux dans la brièveté que dans l'ampleur.*

*La complexité de cette âme où l'on sent plus de richesse que de puissance, plus d'étendue que de profondeur, plus de souplesse que d'énergie, fit, dès sa publication, la valeur de l'ouvrage. Par la philosophie de l'amour-propre, La Bruyère prolongeait, après 1680, La Rochefoucauld, Pascal et Nicole, les penseurs chrétiens et les moralistes mondains ; mais il les prolongeait en leur ôtant leurs outrances et leur raideur. Les qualités humaines de politesse, de modestie, d'indul-*

gence, de compassion, de bonté, dont *La Rochefoucauld* ne parlait que rarement et que *Pascal* estimait très insuffisantes, semblent très précieuses à l'auteur des *Caractères* qui, par là, annonce la bienveillance et la bienfaisance du XVIII<sup>e</sup> siècle. — Puis, tandis que *La Rochefoucauld*, politique désabusé, et *Pascal*, conservateur pessimiste, avaient renoncé à critiquer cette société française qui, après les agitations de la Fronde, reprenait son équilibre perdu ; tandis qu'ils ne tournaient leurs regards aigus que vers le dedans des consciences, *La Bruyère*, écrivant en pleine paix civile et au début de la seconde moitié du règne, ne craint pas de révéler, avec les laideurs du cœur humain, les maux qui minent son pays. Il est quelquefois plus modéré dans ses peintures, toujours plus discret dans ses suggestions, que ceux qui sont venus après lui : *Fénelon*, dans le *Télémaque*, *Boisguillebert*, *Vauban*, *Montesquieu*, dans les *Lettres Persanes* ; mais enfin il a été le premier. On a fait observer, il est vrai, que plusieurs écrivains, parmi lesquels *Louis Petit*, le poète des *Discours satiriques et moraux*, imprimés en 1686, et surtout qu'une foule de sermonnaires, parmi lesquels *Claude Joly*, *Lejeune*, *Fromentières*, *Bourdaloue*, le *P. Séraphin*, le *P. de La Roche*, le *P. Soanen*, le *P. Chéminais*, l'avaient lui-même précédé dans la dénonciation des abus qui affaiblissaient l'État et l'Église. Idée juste, dont il ne faut rien conclure contre l'originalité des *Caractères*, car, chez les prêtres comme chez les laïques, cette satire sociale était mêlée à des vues morales et religieuses qui en limitaient la signification ou l'importance propres ; chez *La Bruyère*, on la saisissait fréquemment à l'état pur, et



ramassée au lieu d'être éparpillée, donc plus virulente. Était-il, en outre, comme les prédicateurs, enhardi par sa foi et par la certitude de l'immunité ? Il s'avancait, lui, vers l'ennemi possible, sans le double bouclier qui les protégeait. Ici encore, il préparait le siècle suivant. — Mais, par son christianisme évident, n'est-il pas un Français de son siècle ? — Il l'est à coup sûr ; néanmoins l'argumentation ou témérement orthodoxe ou, par endroits, toute philosophique et déiste du chapitre des Esprits forts le sépare nettement de Pascal, même de Bossuet, et le rapproche jusqu'à un certain point des futurs défenseurs de la religion naturelle, adversaires des religions établies. Quant à sa prose, comment la confondre avec celle d'aucun de ses contemporains ? Par la coutumière brièveté des phrases, La Bruyère ressemble à Fénelon et à Fontenelle : comme eux, il aiguise l'outil que manieront Montesquieu, Lesage, Marivaux, Voltaire et tant d'autres ; mais il a plus de couleur, plus de raffinements, plus de diversité, plus d'art, que l'auteur de l'Histoire des Oracles et que celui du traité De l'Éducation des Filles. Ses mains patientes et industrieuses ont, pour la première fois, dessiné de bien jolies arabesques et appliqué des teintes d'une charmante fraîcheur. Àuprès de lui, les hommes de la génération antérieure et même ceux de sa génération semblent, avec du génie ou du talent, des penseurs ou des écrivains faciles à définir, parce qu'ils sont plus simples, plus secs, plus robustes.

## IV

Aujourd'hui encore, La Bruyère éveille l'intérêt et la

*sympathie, parce qu'il est un penseur et un écrivain visiblement partagé entre des tendances variées et peut-être contraires, compliqué, délicat, à quelques égards subtil. Artisan et artiste du style, il a suscité, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, parmi les prosateurs et les lettrés, des admirations qui ne se sont pas éteintes au XX<sup>e</sup> : Flaubert l'étudiait comme un maître imitable ; les Goncourt le préféraient à ses plus illustres contemporains. Ce que nous goûtons toujours chez lui, ce ne sont pas les pages où, pour nous agréer, l'ouvrier se donne tant de peine ; ce sont les morceaux plus directs. Nous y savourons cette précision descriptive qui, dans les portraits et même dans les remarques générales, saisit et fixe les formes, les couleurs, les costumes, les gestes ; cette sobriété qui ne retient que les plus expressifs ; cette recherche d'un vocabulaire exact, concret, çà et là technique, au point de dérouter et de gêner telles mondaines de son époque ; cette science des effets qui ne néglige aucune ressource, pour qui l'harmonie et le rythme des phrases sont un élément nécessaire de beauté. Le danger serait la froideur ; mais La Bruyère n'est pas froid, et la vibration venue des profondeurs de son âme communique quelquefois à son langage un sensible tressaillement.*

*Si cette âme a trouvé, si elle trouve encore de lointains amis, c'est justement qu'en un siècle peu attendri elle fut plus tendrement humaine que les autres. Sous prétexte qu'il n'est pas très pénétrant, très systématique, on tient pour inférieur le moraliste des Caractères ; si la vérité morale est faite de détails et de nuances, dirons-nous qu'il fut moins vrai que ses devanciers ? En tout cas, les aspects tristes et tou-*



*chants de notre destinée ; les bornes fatales de notre capacité d'aimer et de souffrir ; l'amitié qui fortifie et qui console ; l'amour avec les joies incompréhensibles que peuvent causer un visage et une voix, avec la fierté des douloureux sacrifices, avec l'horreur des trahisons et des déchirements, avec les mystères qui enveloppent les sensibilités masculines et féminines, tout cela a été exprimé par lui mieux que par eux. Les confidences qui se devinent sous les réflexions impersonnelles et auxquelles il ne manque qu'un nom demeuré inconnu, nous le rendent plus cher. Et nous lui sommes également attachés pour ne s'être pas enseveli dans son chagrin et dans son moi ; pour avoir écouté la plainte des misérables, — paysans affamés, peuple ignorant, bon et meurtri —, et pour l'avoir répétée en évitant les cris déclamatoires ; pour s'être interdit, devant la société de son temps, les admirations trop complaisantes ; pour avoir été capable de mépriser, de haïr, et de garder la dignité de l'esprit en face de la noblesse et de l'argent sans mérite.*

*Cette peinture d'une société morte et de personnages depuis longtemps disparus ne diminue-t-elle pas pour des modernes le charme du livre ? Voltaire le croyait : « Ce livre baissa dans l'esprit des hommes quand une génération entière, attaquée dans l'ouvrage, fut passée. » Nous ne le croyons plus ; pour un public moins classique que celui du XVIII<sup>e</sup> siècle, le tableau de ce qui fut, surtout quand le passé est séparé du présent par un intervalle de plus de deux cents ans d'une histoire mouvementée, a de vifs attraits. La Bruyère l'a dit à propos de Théophraste et l'a prédit à propos de ses Caractères. Sa prédiction s'est accomplie, et ce voyage*

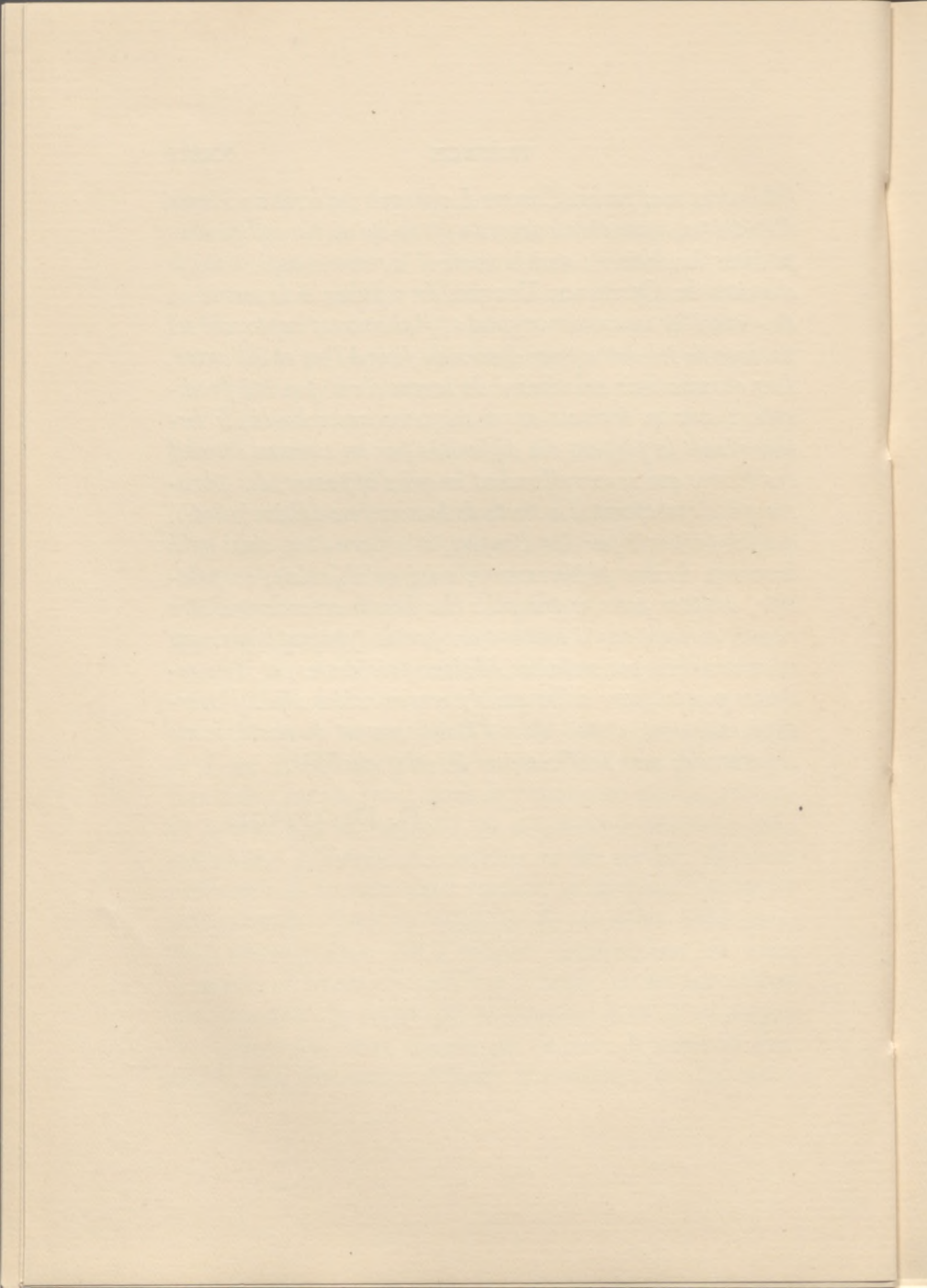


*dans le temps, où, sous nos yeux étonnés, défilent des institutions, des mœurs, des modes, des ridicules, des personnages auxquels nous ne sommes pas accoutumés, est de ceux qui amusent et qui font réfléchir. Il nous invite à redescendre par la pensée vers notre époque, en traversant ce siècle des Philosophes qui précisa, qui amplifia le mécontentement de La Bruyère, et à nous montrer moins injustes pour le présent. Quelquefois aussi la durée nous semble abolie, et nous nous demandons si les mœurs ou les modes que l'on raille ne sont pas celles d'aujourd'hui.*

*Pour augmenter les commodités du voyage, un guide succinct n'est pas inutile ; ce guide, rejeté à la fin de chaque volume de notre édition, a été conçu selon l'esprit même de l'auteur. — Traducteur de Théophraste, La Bruyère s'est efforcé d'expliquer, dans un commentaire très sobre, les particularités des mœurs athéniennes qui pouvaient surprendre les Français de 1688 ; je m'appliquerai, de mon côté, à éclairer historiquement les particularités des mœurs du règne de Louis XIV qui peuvent aujourd'hui nous surprendre. Les Clefs qui parurent après la publication des Caractères ne doivent être ni surfaites, ni absolument écartées : elles contiennent pêle-mêle des inepties et des vérités. Il serait fastidieux de les reproduire toujours et dangereux de ne les citer jamais. Dans la rédaction de ces notes historiques, tout commentateur est l'héritier reconnaissant de ceux — morts ou vivants — qui l'ont précédé ; ils lui fournissent généreusement les moyens de comprendre le texte et parfois de soutenir une autre opinion que la leur. Je remercie donc en bloc mes devanciers, éditeurs et critiques. — Les notes*

*littéraires sont rares. Comme La Bruyère a écrit : « Amas d'épithètes, mauvaises louanges », je ne lui ai pas infligé d'épithètes laudatives ; mais, comme il a recommandé, dans le chapitre de Quelques Usages, de « puiser à la source », de « concilier un auteur original », j'ai souvent rapproché tel passage de tel autre pour donner du jour à l'un et à l'autre. Les observations relatives à la langue n'ont pas été prodiguées : avec un écrivain aussi soigneux que celui-là, le lecteur résout la plupart des difficultés par un examen attentif des termes qui se correspondent ou qui s'opposent, des phrases qui s'enchaînent. Le texte de la neuvième édition (1696), qui fut préparée par La Bruyère, m'a paru être, ainsi qu'à beaucoup de mes prédécesseurs, celui qu'il fallait, en principe, adopter pour ce travail : il a besoin cependant d'être revu et corrigé, car il contient des fautes typographiques que ne contenaient pas certaines éditions précédentes, et il ne redresse pas toujours celles qui s'y rencontraient déjà. J'avertirai seulement, quand, dans l'établissement du texte, je me séparerai de mes prédécesseurs les plus qualifiés.*

D. DELAFARGE.





LES CARACTÈRES  
DE THÉOPHRASTE

TRADUITS DU GREC

Les chiffres renvoient aux notes de La Bruyère placées en bas de la page ; les astérisques renvoient aux notes de D. Delafarge placées, avec l'indication de la page correspondante, en fin de chaque tome.

DISCOURS  
SUR  
THÉOPHRASTE

**J**E n'estime pas que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain et plus chimérique, que de prétendre, en écrivant de quelque art ou de quelque science que ce soit, échapper à toute sorte de critique, et enlever les suffrages de tous ses lecteurs.

Car sans m'étendre sur la différence des esprits des hommes, aussi prodigieuse en eux que celle de leurs visages, qui fait goûter aux uns les choses de spéculation et aux autres celles de pratique, qui fait que quelques-uns cherchent dans les livres à exercer leur imagination, quelques autres à former leur jugement, qu'entre ceux qui lisent, ceux-ci aiment à être forcés par la démonstration, et ceux-là veulent entendre délicatement, ou former des raisonnements et des conjectures, je me renferme seulement dans cette science qui décrit les mœurs, qui examine les hommes, et qui développe leurs caractères, et j'ose dire que sur les ouvrages qui traitent de choses qui les touchent de si près, et où il ne s'agit que d'eux-mêmes, ils sont encore extrêmement difficiles à contenter.



Quelques savants ne goûtent que les apophthegmes des anciens\* et les exemples tirés des Romains, des Grecs, des Perses, des Égyptiens; l'histoire du monde présent leur est insipide; ils ne sont point touchés des hommes qui les environnent et avec qui ils vivent, et ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes au contraire, les gens de la cour, et tous ceux qui n'ont que beaucoup d'esprit sans érudition, indifférents pour toutes les choses qui les ont précédés, sont avides de celles qui se passent à leurs yeux et qui sont comme sous leur main : ils les examinent, ils les discernent, ils ne perdent pas de vue les personnes qui les entourent, si charmés des descriptions et des peintures que l'on fait de leurs contemporains, de leurs concitoyens, de ceux enfin qui leur ressemblent et à qui ils ne croient pas ressembler, que jusque dans la chaire\* l'on se croit obligé souvent de suspendre l'Évangile pour les prendre par leur foible, et les ramener à leurs devoirs par des choses qui soient de leur goût et de leur portée.

La cour ou ne connoît pas la ville, ou par le mépris qu'elle a pour elle néglige d'en relever le ridicule, et n'est point frappée des images qu'il peut fournir; et si au contraire l'on peint la cour, comme c'est toujours avec les ménagements qui lui sont dus, la ville ne tire pas de cette ébauche de quoi remplir sa curiosité, et se faire une juste idée d'un pays où il faut même avoir vécu pour le connoître.

D'autre part, il est naturel aux hommes de ne

point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait de morale qui les peint, qui les désigne, et où ils se reconnoissent eux-mêmes : ils se tirent d'embaras en le condamnant; et tels n'approuvent la satire, que lorsque commençant à lâcher prise et à s'éloigner de leurs personnes, elle va mordre quelque autre.

Enfin quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si différents des hommes par un seul ouvrage de morale? Les uns cherchent des définitions, des divisions, des tables, et de la méthode\* : ils veulent qu'on leur explique ce que c'est que la vertu en général, et cette vertu en particulier; quelle différence se trouve entre la valeur, la force et la magnanimité; les vices extrêmes par le défaut ou par l'excès entre lesquels chaque vertu se trouve placée, et duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage; toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres, contents que l'on réduise les mœurs aux passions et que l'on explique celles-ci par le mouvement du sang, par celui des fibres et des artères, quittent un auteur de tout le reste\*.

Il s'en trouve d'un troisième ordre\* qui, persuadés que toute doctrine des mœurs doit tendre à les réformer, à discerner les bonnes d'avec les mauvaises, et à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain, de foible et de ridicule, d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon, de sain et de louable, se plaisent infiniment dans la lecture des livres qui, supposant les principes physiques et moraux rebattus par les an-



ciens et les modernes, se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du temps, corrigent les hommes les uns par les autres, par ces images de choses qui leur sont si familières, et dont néanmoins ils ne s'avisent pas de tirer leur instruction.

Tel est le traité des *Caractères des mœurs* que nous a laissé Théophraste. Il l'a puisé dans les *Éthiques* et dans les *grandes Morales* d'Aristote, dont il fut le disciple. Les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque chapitre sont établies sur les idées et sur les principes de ce grand philosophe, et le fond des caractères qui y sont décrits est pris de la même source. Il est vrai qu'il se les rend propres par l'étendue qu'il leur donne, et par la satire ingénieuse qu'il en tire contre les vices des Grecs, et surtout des Athéniens.

Ce livre ne peut guère passer que pour le commencement d'un plus long ouvrage que Théophraste avoit entrepris\*. Le projet de ce philosophe, comme vous le remarquerez dans sa préface, étoit de traiter de toutes les vertus et de tous les vices; et comme il assure lui-même dans cet endroit qu'il commence un si grand dessein à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, il y a apparence qu'une prompte mort l'empêcha de le conduire à sa perfection. J'avoue que l'opinion commune a toujours été qu'il avoit poussé sa vie au delà de cent ans, et saint Jérôme, dans une lettre qu'il écrit à Népotien, assure qu'il est mort à cent sept ans accomplis : de sorte que je ne doute point qu'il n'y



ait eu une ancienne erreur, ou dans les chiffres grecs qui ont servi de règle à Diogène Laërce, qui ne le fait vivre que quatre-vingt-quinze années, ou dans les premiers manuscrits qui ont été faits de cet historien, s'il est vrai d'ailleurs que les quatre-vingt-dix-neuf ans que cet auteur se donne dans cette préface se lisent également dans quatre manuscrits de la bibliothèque Palatine, où l'on a aussi trouvé les cinq derniers chapitres des *Caractères* de Théophraste qui manquoient aux anciennes impressions, et où l'on a vu deux titres, l'un : *du Goût qu'on a pour les vicieux*, et l'autre : *du Gain sordide*, qui sont seuls et dénués de leurs chapitres.

Ainsi cet ouvrage n'est peut-être même qu'un simple fragment, mais cependant un reste précieux de l'antiquité, et un monument de la vivacité de l'esprit et du jugement ferme et solide de ce philosophe dans un âge si avancé. En effet, il a toujours été lu comme un chef-d'œuvre dans son genre : il ne se voit rien où le goût attique se fasse mieux remarquer et où l'élégance grecque éclate davantage; on l'a appelé un livre d'or. Les savants, faisant attention à la diversité des mœurs qui y sont traitées et à la manière naïve dont tous les caractères y sont exprimés, et la comparant d'ailleurs avec celle du poète Ménandre, disciple de Théophraste\*, et qui servit ensuite de modèle à Térence, qu'on a dans nos jours si heureusement imité\*, ne peuvent s'empêcher de reconnoître dans ce petit ouvrage la première source

de tout le comique : je dis de celui qui est épuré des pointes, des obscénités, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages et les vertueux.

Mais peut-être que pour relever le mérite de ce traité des *Caractères* et en inspirer la lecture, il ne sera pas inutile de dire quelque chose de celui de leur auteur. Il étoit d'Érèse, ville de Lesbos, fils d'un foulon ; il eut pour premier maître dans son pays un certain Leucippe<sup>1</sup>, qui étoit de la même ville que lui ; de là il passa à l'école de Platon, et s'arrêta ensuite à celle d'Aristote, où il se distingua entre tous ses disciples. Ce nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui changea son nom, qui étoit Tyrtame, en celui d'Euphraсте, qui signifie celui qui parle bien ; et ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son génie et de ses expressions, il l'appela Théophraste, c'est-à-dire un homme dont le langage est divin. Et il semble que Cicéron ait entré dans les sentiments de ce philosophe, lorsque, dans le livre qu'il intitule *Brutus* ou *des Orateurs illustres*, il parle ainsi : « Qui est plus fécond et plus abondant que Platon ? plus solide et plus ferme qu'Aristote ? plus agréable et plus doux que Théophraste ? » Et dans quelques-unes de ses épîtres à Atticus, on voit que, parlant du même Théophraste, il l'appelle son ami, que la lecture de ses livres lui étoit familière, et qu'il en faisoit ses délices\*.

1. Un autre que Leucippe, philosophe célèbre et disciple de Zénon.



Aristote disoit de lui et de Callisthène, un autre de ses disciples, ce que Platon avoit dit la première fois d'Aristote même et de Xénocrate : que Callisthène étoit lent à concevoir et avoit l'esprit tardif, et que Théophraste au contraire l'avoit si vif, si perçant, si pénétrant, qu'il comprenoit d'abord d'une chose tout ce qui en pouvoit être connu; que l'un avoit besoin d'éperon pour être excité, et qu'il falloit à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimoit en celui-ci sur toutes choses un caractère de douceur qui régnoit également dans ses mœurs et dans son style. L'on raconte que les disciples d'Aristote, voyant leur maître avancé en âge et d'une santé fort affoiblie, le prièrent de leur nommer son successeur; que comme il avoit deux hommes dans son école sur qui seuls ce choix pouvoit tomber, Ménédème<sup>1</sup> le Rhodien, et Théophraste d'Érèse, par un esprit de ménagement pour celui qu'il vouloit exclure, il se déclara de cette manière : il feignit, peu de temps après que ses disciples lui eurent fait cette prière et en leur présence, que le vin dont il faisoit un usage ordinaire lui étoit nuisible; il se fit apporter des vins de Rhodes et de Lesbos; il goûta de tous les deux, dit qu'ils ne démentoient point leur terroir, et que chacun dans son genre étoit excellent; que le premier avoit de la force, mais que celui de Lesbos avoit plus de douceur et qu'il lui donnoit la préférence. Quoi

1. Il y en a eu deux autres du même nom, l'un philosophe cynique, l'autre disciple de Platon.



qu'il en soit de ce fait, qu'on lit dans Aulu-Gelle\*, il est certain que lorsqu'Aristote, accusé par Eurymédon, prêtre de Cérès, d'avoir mal parlé des Dieux, craignant le destin de Socrate, voulut sortir d'Athènes et se retirer à Chalcis, ville d'Eubée, il abandonna son école au Lesbien, lui confia ses écrits à condition de les tenir secrets; et c'est par Théophraste que sont venus jusques à nous les ouvrages de ce grand homme.

Son nom devint si célèbre par toute la Grèce que successeur d'Aristote, il put compter bientôt dans l'école qu'il lui avoit laissée jusques à deux mille disciples. Il excita l'envie de Sophocle<sup>1</sup>, fils d'Amphiclide, et qui pour lors étoit préteur : celui-ci, en effet son ennemi, mais sous prétexte d'une exacte police et d'empêcher les assemblées, fit une loi qui défendoit, sur peine de la vie, à aucun philosophe d'enseigner dans les écoles. Ils obéirent; mais l'année suivante, Philon ayant succédé à Sophocle, qui étoit sorti de charge, le peuple d'Athènes abrogea cette loi odieuse que ce dernier avoit faite, le condamna à une amende de cinq talents, rétablit Théophraste et le reste des philosophes.

Plus heureux qu'Aristote, qui avoit été contraint de céder à Eurymédon, il fut sur le point de voir un certain Agnonide puni comme impie par les Athéniens, seulement à cause qu'il avoit osé l'accuser d'impiété : tant étoit grande l'affection que ce peuple avoit pour lui, et qu'il méritoit par sa vertu.

1. Un autre que le poëte tragique.

En effet on lui rend ce témoignage qu'il avoit une singulière prudence, qu'il étoit zélé pour le bien public, laborieux, officieux, affable, bienfaisant. Ainsi, au rapport de Plutarque\*, lorsqu'Érèse fut accablée de tyrans qui avoient usurpé la domination de leur pays, il se joignit à Phidias<sup>1</sup>, son compatriote, contribua avec lui de ses biens pour armer les bannis, qui rentrèrent dans leur ville, en chassèrent les traîtres, et rendirent à toute l'île de Lesbos sa liberté.

Tant de rares qualités ne lui acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime et la familiarité des rois. Il fut ami de Cassandre, qui avoit succédé à Aridée, frère d'Alexandre le Grand, au royaume de Macédoine; et Ptolomée, fils de Lagus et premier roi d'Égypte, entretint toujours un commerce étroit avec ce philosophe. Il mourut enfin accablé d'années et de fatigues, et il cessa tout à la fois de travailler et de vivre. Toute la Grèce le pleura, et tout le peuple athénien assista à ses funérailles.

L'on raconte de lui que dans son extrême vieillesse, ne pouvant plus marcher à pied, il se faisoit porter en litière par la ville, où il étoit vu du peuple, à qui il étoit si cher. L'on dit aussi\* que ses disciples, qui entouroient son lit lorsqu'il mourut, lui ayant demandé s'il n'avoit rien à leur recommander, il leur tint ce discours : « La vie nous séduit, elle nous promet de grands plaisirs dans la possession de la gloire; mais à peine commence-t-on à vivre qu'il

1 Un autre que le fameux sculpteur.



faut mourir. Il n'y a souvent rien de plus stérile que l'amour de la réputation. Cependant, mes disciples, contentez-vous : si vous négligez l'estime des hommes, vous vous épargnez à vous-mêmes de grands travaux; s'ils ne rebutent point votre courage, il peut arriver que la gloire sera votre récompense. Souvenez-vous seulement qu'il y a dans la vie beaucoup de choses inutiles, et qu'il y en a peu qui mènent à une fin solide. Ce n'est point à moi à délibérer sur le parti que je dois prendre, il n'est plus temps : pour vous, qui avez à me survivre, vous ne sauriez peser trop mûrement ce que vous devez faire ». Et ce furent là ses dernières paroles.

Cicéron, dans le troisième livre des *Tusculanes*\*, dit que Théophraste mourant se plaignit de la nature, de ce qu'elle avoit accordé aux cerfs et aux corneilles une vie si longue et qui leur est si inutile, lorsqu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie très-courte, bien qu'il leur importe si fort de vivre longtemps; que si l'âge des hommes eût pu s'étendre à un plus grand nombre d'années, il seroit arrivé que leur vie auroit été cultivée par une doctrine universelle, et qu'il n'y auroit eu dans le monde ni art, ni science qui n'eût atteint sa perfection. Et saint Jérôme, dans l'endroit déjà cité, assure que Théophraste, à l'âge de cent sept ans, frappé de la maladie dont il mourut, regretta de sortir de la vie dans un temps où il ne faisoit que commencer à être sage.

Il avoit coutume de dire qu'il ne faut pas aimer



ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer; que les amis doivent être communs entre les frères, comme tout est commun entre les amis; que l'on doit plutôt se fier à un cheval sans frein qu'à celui qui parle sans jugement; que la plus forte dépense que l'on puisse faire est celle du temps. Il dit un jour à un homme qui se taisoit à table dans un festin : « Si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler; mais s'il n'est pas ainsi, tu en sais beaucoup ». Voilà quelques-unes de ses maximes\*.

Mais si nous parlons de ses ouvrages, ils sont infinis, et nous n'apprenons pas que nul ancien ait plus écrit que Théophraste. Diogène Laërce fait l'énumération de plus de deux cents traités différents, et sur toutes sortes de sujets qu'il a composés. La plus grande partie s'est perdue par le malheur des temps, et l'autre se réduit à vingt traités, qui sont recueillis dans le volume de ses œuvres. L'on y voit neuf livres de l'histoire des plantes, six livres de leurs causes. Il a écrit des vents, du feu, des pierres, du miel, des signes du beau temps, des signes de la pluie, des signes de la tempête, des odeurs, de la sueur, du vertige, de la lassitude, du relâchement des nerfs, de la défaillance, des poissons qui vivent hors de l'eau, des animaux qui changent de couleur, des animaux qui naissent subitement, des animaux sujets à l'envie, des caractères des mœurs. Voilà ce qui nous reste de ses écrits, entre lesquels ce dernier seul, dont on donne la traduction, peut répondre

non seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire, mais encore du mérite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusques à nous.

Que si quelques-uns se refroidissoient pour cet ouvrage moral par les choses qu'ils y voient, qui sont du temps auquel il a été écrit, et qui ne sont point selon leurs mœurs\*, que peuvent-ils faire de plus utile et de plus agréable pour eux que de se défaire de cette prévention pour leurs coutumes et leurs manières, qui, sans autre discussion, non seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait presque décider que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable, et qui les prive, dans la lecture des livres des anciens, du plaisir et de l'instruction qu'ils en doivent attendre ?

Nous, qui sommes si modernes, serons anciens dans quelques siècles. Alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la vénalité des charges\*, c'est-à-dire le pouvoir de protéger l'innocence, de punir le crime, et de faire justice à tout le monde, acheté à deniers comptants comme une métairie; la splendeur des partisans, gens si méprisés chez les Hébreux et chez les Grecs\*. L'on entendra parler d'une capitale d'un grand royaume où il n'y avoit ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni amphithéâtres, ni galeries, ni portiques, ni promenoirs, qui étoit pourtant une ville merveilleuse. L'on dira que tout le cours de la vie s'y passoit presque à sortir de sa maison pour aller se renfermer dans celle d'un autre\*; que



d'honnêtes femmes, qui n'étoient ni marchandes ni hôtelières, avoient leurs maisons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer; que l'on avoit à choisir des dés, des cartes et de tous les jeux; que l'on mangeoit dans ces maisons, et qu'elles étoient commodes à tout commerce\*. L'on saura que le peuple ne paroisoit dans la ville que pour y passer avec précipitation : nul entretien, nulle familiarité; que tout y étoit farouche et comme alarmé par le bruit des chars qu'il falloit éviter, et qui s'abandonnoient au milieu des rues, comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course. L'on apprendra sans étonnement qu'en pleine paix et dans une tranquillité publique, des citoyens entroient dans les temples, alloient voir des femmes, ou visitoient leurs amis avec des armes offensives, et qu'il n'y avoit presque personne qui n'eût à son côté de quoi pouvoir d'un seul coup en tuer un autre. Ou si ceux qui viendront après nous, rebutés par des mœurs si étranges et si différentes des leurs, se dégoûtent par là de nos mémoires, de nos poésies, de notre comique et de nos satires, pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de se priver eux-mêmes, par cette fausse délicatesse, de la lecture de si beaux ouvrages, si travaillés, si réguliers, et de la connoissance du plus beau règne dont jamais l'histoire ait été embellie ?

Ayons donc pour les livres des anciens cette même indulgence que nous espérons nous-mêmes de la postérité, persuadés que les hommes n'ont point



d'usages ni de coutumes qui soient de tous les siècles, qu'elles changent avec les temps, que nous sommes trop éloignés de celles qui ont passé, et trop proches de celles qui règnent encore, pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes et des autres un juste discernement. Alors ni ce que nous appelons la politesse de nos mœurs, ni la bienséance de nos coutumes, ni notre faste, ni notre magnificence ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Athéniens que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, et indépendamment de mille choses extérieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus\*.

La nature se montroit en eux dans toute sa pureté et sa dignité, et n'étoit point encore souillée par la vanité, par le luxe, et par la sotte ambition. Un homme n'étoit honoré sur la terre qu'à cause de sa force ou de sa vertu; il n'étoit point riche par des charges ou des pensions, mais par son champ, par ses troupeaux, par ses enfants et ses serviteurs; sa nourriture étoit saine et naturelle, les fruits de la terre, le lait de ses animaux et de ses brebis; ses vêtements simples et uniformes, leurs laines, leurs toisons; ses plaisirs innocents, une grande récolte, le mariage de ses enfants, l'union avec ses voisins, la paix dans sa famille. Rien n'est plus opposé à nos mœurs que toutes ces choses; mais l'éloignement des temps nous les fait goûter, ainsi que la distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses

relations ou les livres de voyages nous apprennent des pays lointains et des nations étrangères\*.

Ils racontent une religion, une police, une manière de se nourrir, de s'habiller, de bâtir et de faire la guerre, qu'on ne savoit point, des mœurs que l'on ignoroit. Celles qui approchent des nôtres nous touchent, celles qui s'en éloignent nous étonnent; mais toutes nous amusent. Moins rebutés par la barbarie des manières et des coutumes de peuples si éloignés, qu'instruits et même réjouis par leur nouveauté, il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois, Chinois, Nègres ou Abyssins.

Or ceux dont Théophraste nous peint les mœurs dans ses *Caractères* étoient Athéniens, et nous sommes François; et si nous joignons à la diversité des lieux et du climat le long intervalle des temps, et que nous considérions que ce livre a pu être écrit la dernière année de la cxv<sup>e</sup> olympiade\*, trois cent quatorze ans avant l'ère chrétienne, et qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athènes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, et que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siècles soit si entière. En effet, les hommes n'ont point changé selon le cœur et selon les passions; ils sont encore tels qu'ils étoient alors et qu'ils sont marqués dans Théophraste : vains, dissimulés, flatteurs, intéressés, effrontés, importuns, défiants, médisants, querelleux, superstitieux.



Il est vrai, Athènes étoit libre; c'étoit le centre d'une république; ses citoyens étoient égaux; ils ne rougissoient point l'un de l'autre; ils marchaient presque seuls et à pied dans une ville propre, paisible et spacieuse, entroient dans les boutiques et dans les marchés, achetoient eux-mêmes les choses nécessaires; l'émulation d'une cour ne les faisoit point sortir d'une vie commune; ils réservoient leurs esclaves pour les bains, pour les repas, pour le service intérieur des maisons, pour les voyages; ils passaient une partie de leur vie dans les places, dans les temples, aux amphithéâtres, sur un port, sous des portiques, et au milieu d'une ville dont ils étoient également les maîtres. Là le peuple s'assembloit pour délibérer des affaires publiques; ici il s'entretenoit avec les étrangers; ailleurs les philosophes tantôt enseignoient leur doctrine, tantôt conféroient avec leurs disciples. Ces lieux étoient tout à la fois la scène des plaisirs et des affaires. Il y avoit dans ces mœurs quelque chose de simple et de populaire, et qui ressemble peu aux nôtres, je l'avoue; mais cependant quels hommes en général que les Athéniens, et quelle ville qu'Athènes ! quelles lois ! quelle police ! quelle valeur ! quelle discipline ! quelle perfection dans toutes les sciences et dans tous les arts ! mais quelle politesse dans le commerce ordinaire et dans le langage ! Théophraste, le même Théophraste dont l'on vient de dire de si grandes choses, ce parleur agréable, cet homme qui s'exprimoit divinement, fut reconnu étranger et appelé



de ce nom par une simple femme de qui il achetoit des herbes au marché, et qui reconnut, par je ne sais quoi d'attique qui lui manquoit et que les Romains ont depuis appelé urbanité\*, qu'il n'étoit pas Athénien; et Cicéron rapporte que ce grand personnage demeura étonné de voir qu'ayant vieilli dans Athènes, possédant si parfaitement le langage attique et en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'étoit pu donner ce que le simple peuple avoit naturellement et sans nulle peine. Que si l'on ne laisse pas de lire quelquefois, dans ce traité des *Caractères*, de certaines mœurs qu'on ne peut excuser et qui nous paroissent ridicules, il faut se souvenir qu'elles ont paru telles à Théophraste, qu'il les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture naïve, qui fit honte aux Athéniens et qui servit à les corriger.

Enfin, dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux étrangers et aux anciens, et qui n'estiment que leurs mœurs, on les ajoute à cet ouvrage. L'on a cru pouvoir se dispenser de suivre le projet de ce philosophe, soit parce qu'il est toujours pernicieux de poursuivre le travail d'autrui, surtout si c'est d'un ancien ou d'un auteur d'une grande réputation; soit encore parce que cette unique figure qu'on appelle description ou énumération, employée avec tant de succès dans ces vingt-huit chapitres des *Caractères*, pourroit en avoir un beaucoup moindre, si elle étoit traitée par un génie fort inférieur à celui de Théophraste.

Au contraire, se ressouvenant que parmi le grand nombre des traités de ce philosophe rapportés par Diogène Laërce, il s'en trouve un sous le titre de *Proverbes*, c'est-à-dire de pièces détachées, comme des réflexions ou des remarques, que le premier et le plus grand livre de morale qui ait été fait porte ce même nom dans les divines Écritures\*, on s'est trouvé excité par de si grands modèles à suivre selon ses forces une semblable manière<sup>1</sup> d'écrire des mœurs; et l'on n'a point été détourné de son entreprise par deux ouvrages de morale qui sont dans les mains de tout le monde, et d'où, faute d'attention ou par un esprit de critique, quelques-uns pourroient penser que ces remarques sont imitées.

L'un, par l'engagement de son auteur, fait servir la métaphysique à la religion, fait connoître l'âme, ses passions, ses vices, traite les grands et les sérieux motifs pour conduire à la vertu, et veut rendre l'homme chrétien\*. L'autre, qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde et dont la délicatesse étoit égale à la pénétration, observant que l'amour-propre est dans l'homme la cause de tous ses foibles, l'attaque sans relâche, quelque part où il le trouve; et cette unique pensée, comme multipliée en mille manières différentes, a toujours, par le choix des mots et par la variété de l'expression, la grâce de la nouveauté\*.

1. L'on entend cette manière coupée dont Salomon a écrit ses *Proverbes*, et nullement les choses, qui sont divines et hors de toute comparaison.



L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des *Caractères* ; il est tout différent des deux autres que je viens de toucher : moins sublime que le premier et moins délicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voies simples et communes, et en l'examinant indifféremment, sans beaucoup de méthode\* et selon que les divers chapitres y conduisent, par les âges, les sexes et les conditions, et par les vices, les foibles et le ridicule qui y sont attachés.

L'on s'est plus appliqué aux vices de l'esprit, aux replis du cœur et à tout l'intérieur de l'homme que n'a fait Théophraste ; et l'on peut dire que, comme ses *Caractères*, par mille choses extérieures qu'ils font remarquer dans l'homme, par ses actions, ses paroles et ses démarches, apprennent quel est son fond, et font remonter jusques à la source de son dérèglement, tout au contraire, les nouveaux *Caractères*, déployant d'abord les pensées, les sentiments et les mouvements des hommes, découvrent le principe de leur malice et de leurs foiblesses, font que l'on prévoit aisément tout ce qu'ils sont capables de dire ou de faire, et qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie\*.

Il faut avouer que sur les titres de ces deux ouvrages l'embaras s'est trouvé presque égal. Pour ceux qui partagent le dernier, s'ils ne plaisent point assez, l'on permet d'en suppléer d'autres\* ; mais à l'égard des titres des *Caractères* de Théophraste, la

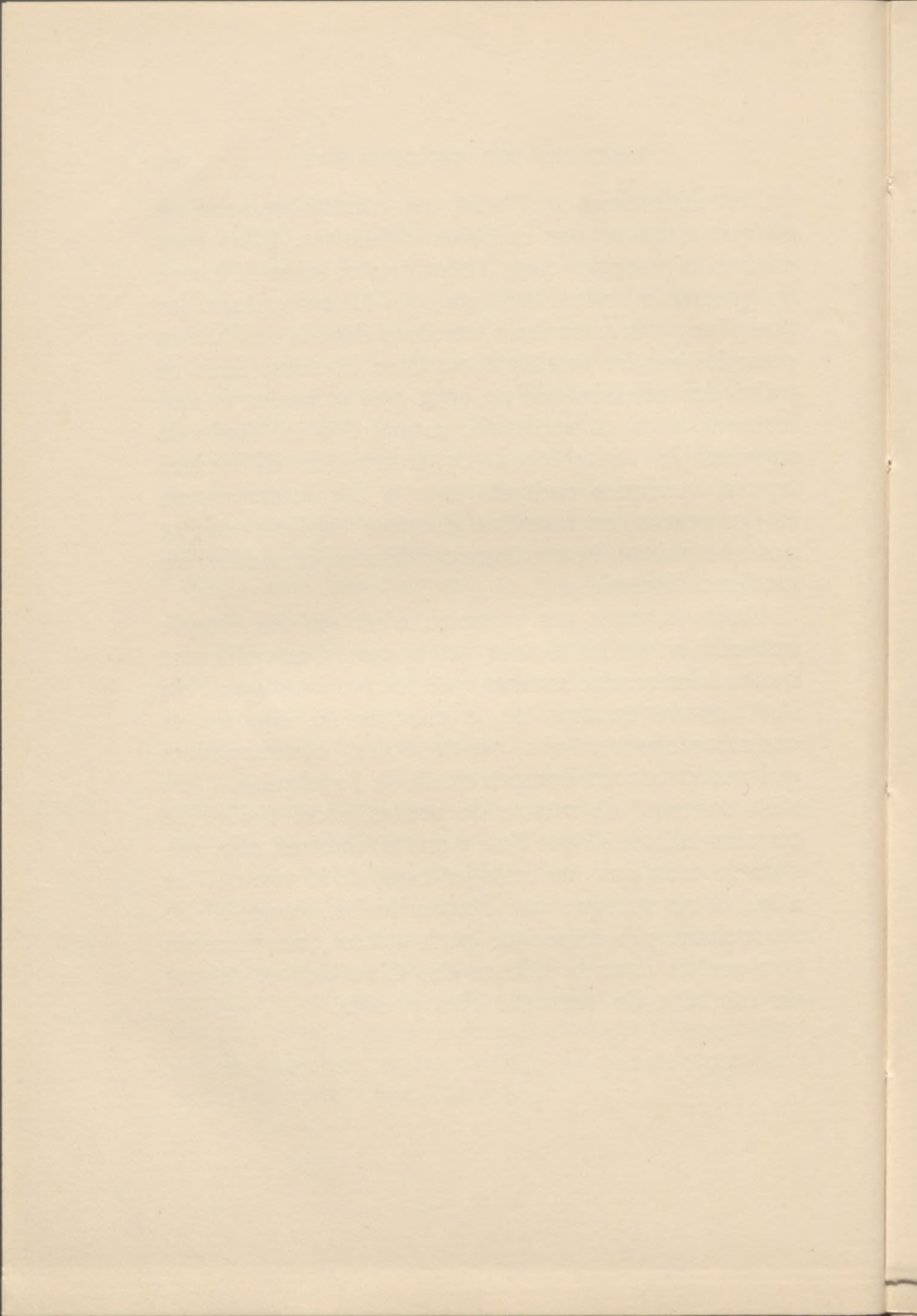


même liberté n'est pas accordée, parce qu'on n'est point maître du bien d'autrui. Il a fallu suivre l'esprit de l'auteur, et les traduire selon le sens le plus proche de la diction grecque, et en même temps selon la plus exacte conformité avec leurs chapitres; ce qui n'est pas une chose facile, parce que souvent la signification d'un terme grec, traduit en françois mot pour mot, n'est plus la même dans notre langue : par exemple, ironie est chez nous une raillerie dans la conversation, ou une figure de rhétorique, et chez Théophraste c'est quelque chose entre la fourberie et la dissimulation, qui n'est pourtant ni l'un ni l'autre, mais précisément ce qui est décrit dans le premier chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes assez différents pour exprimer des choses qui le sont aussi et que nous ne saurions guère rendre que par un seul mot : cette pauvreté embarrasse. En effet, l'on remarque dans cet ouvrage grec trois espèces d'avarice, deux sortes d'importuns, des flatteurs de deux manières, et autant de grands parleurs : de sorte que les caractères de ces personnes semblent rentrer les uns dans les autres, au désavantage du titre; ils ne sont pas aussi toujours suivis et parfaitement conformes, parce que Théophraste, emporté quelquefois par le dessein qu'il a de faire des portraits, se trouve déterminé à ces changements par le caractère et les mœurs du personnage qu'il peint ou dont il fait la satire.

Les définitions qui sont au commencement de chaque chapitre ont eu leurs difficultés. Elles sont courtes et concises dans Théophraste, selon la forme du grec et le style d'Aristote, qui lui en a fourni les premières idées : on les a étendues dans la traduction pour les rendre intelligibles. Il se lit aussi dans ce traité des phrases qui ne sont pas achevées et qui forment un sens imparfait, auquel il a été facile de suppléer le véritable; il s'y trouve de différentes leçons, quelques endroits tout à fait interrompus, et qui pouvoient recevoir diverses explications; et pour ne point s'égarer dans ces doutes, on a suivi les meilleurs interprètes\*.

Enfin, comme cet ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes, et qu'il vise moins à les rendre savants qu'à les rendre sages, l'on s'est trouvé exempt de le charger de longues et curieuses observations, ou de doctes commentaires qui rendissent un compte exact de l'antiquité. L'on s'est contenté de mettre de petites notes à côté de certains endroits\* que l'on a cru les mériter, afin que nuls de ceux qui ont de la justesse, de la vivacité, et à qui il ne manque que d'avoir lu beaucoup, ne se reprochent pas même ce petit défaut, ne puissent être arrêtés dans la lecture des *Caractères* et douter un moment du sens de Théophraste.





# LES CARACTÈRES DE THÉOPHRASTE

TRADUITS DU GREC

*J'AI admiré souvent, et j'avoue que je ne puis encore comprendre, quelque sérieuse réflexion que je fasse, pourquoi toute la Grèce étant placée sous un même ciel, et les Grecs nourris et élevés de la même manière<sup>1</sup>, il se trouve néanmoins si peu de ressemblance dans leurs mœurs. Puis donc, mon cher Polyclès, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans où je me trouve, j'ai assez vécu pour connoître les hommes ; que j'ai vu d'ailleurs, pendant le cours de ma vie, toutes sortes de personnes et de divers tempéraments, et que je me suis toujours attaché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui n'étoient connus que par leurs vices, il semble que j'ai dû marquer les caractères des uns et des autres<sup>2</sup>, et ne me pas contenter de peindre les Grecs en général, mais même toucher\* ce qui est personnel, et ce que plusieurs d'entr'eux paroissent avoir de plus familier. J'espère, mon cher Polyclès, que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront après nous : il leur*

1. Par rapport aux Barbares, dont les mœurs étoient très-différentes de celles des Grecs.

2. Théophraste avoit dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices.

*tracera des modèles qu'ils pourront suivre ; il leur apprendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, et dont l'émulation les portera à imiter leur sagesse et leurs vertus. Ainsi je vais entrer en matière : c'est à vous de pénétrer dans mon sens, et d'examiner avec attention si la vérité se trouve dans mes paroles ; et sans faire une plus longue préface, je parlerai d'abord de la dissimulation, je définirai ce vice, je dirai ce que c'est qu'un homme dissimulé, je décrirai ses mœurs, et je traiterai ensuite des autres passions, suivant le projet que j'en ai fait.*

#### DE LA DISSIMULATION

LA dissimulation <sup>1</sup> n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente d'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles et ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette manière : il aborde ses ennemis, leur parle, et leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point ; il loue ouvertement et en leur présence ceux à qui il dresse de secrètes embûches, et il s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrâce ; il semble pardonner les discours offensants que l'on lui tient ; il récite froidement les plus horribles choses que l'on lui aura dites contre sa réputation, et il emploie les paroles

1. L'auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence, et que les Grecs appeloient *ironie*.

les plus flatteuses pour adoucir ceux qui se plaignent de lui, et qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empressement, il feint des affaires, et lui dit de revenir une autre fois. Il cache soigneusement tout ce qu'il fait; et à l'entendre parler, on croiroit toujours qu'il délibère. Il ne parle point indifféremment; il a ses raisons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il est arrivé à la ville fort tard, et quelquefois qu'il est languissant, ou qu'il a une mauvaise santé. Il dit à celui qui lui emprunte de l'argent à intérêt, ou qui le prie de contribuer<sup>1</sup> de sa part à une somme que ses amis consentent de lui prêter, qu'il ne vend rien, qu'il ne s'est jamais vu si dénué d'argent; pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoiqu'en effet il ne vende rien. Souvent, après avoir écouté ce que l'on lui a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention; il feint de n'avoir pas aperçu les choses où il vient de jeter les yeux, ou s'il est convenu d'un fait, de ne s'en plus souvenir. Il n'a pour ceux qui lui parlent d'affaire que cette seule réponse : « J'y penserai ». Il sait de certaines choses, il en ignore d'autres, il est saisi d'admiration, d'autres fois il aura pensé comme vous sur cet événement, et cela selon ses différents intérêts. Son langage le plus ordinaire est celui-ci : « Je n'en crois rien, je

1. Cette sorte de contribution étoit fréquente à Athènes, et autorisée par les lois.



ne comprends pas que cela puisse être, je ne sais où j'en suis » ; ou bien : « Il me semble que je ne suis pas moi-même » ; et ensuite : « Ce n'est pas ainsi qu'il me l'a fait entendre ; voilà une chose merveilleuse et qui passe toute créance ; contez cela à d'autres ; dois-je vous croire ? ou me persuaderai-je qu'il m'ait dit la vérité ? » paroles doubles et artificieuses, dont il faut se défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux. Ces manières d'agir ne partent point d'une âme simple et droite, mais d'une mauvaise volonté, ou d'un homme qui veut nuire : le venin des aspics est moins à craindre.

#### DE LA FLATTERIE

LA flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur. Si un flatteur se promène avec quelqu'un dans la place : « Remarquez-vous, lui dit-il, comme tout le monde a les yeux sur vous ? cela n'arrive qu'à vous seul. Hier il fut bien parlé de vous, et l'on ne tarissoit point sur vos louanges : nous nous trouvâmes plus de trente personnes dans un endroit du Portique<sup>1</sup> ; et comme par la suite du discours l'on vint à tomber sur celui que l'on doit estimer le plus homme de bien de la ville, tous d'une commune voix vous nommèrent, et il n'y en eut

1. Édifice public qui servit depuis à Zénon et à ses disciples de rendez-vous pour leurs disputes : ils en furent appelés « stoïciens », car *stoa*, mot grec, signifie « portique »

pas un seul qui vous refusât ses suffrages ». Il lui dit mille choses de cette nature. Il affecte d'apercevoir le moindre duvet qui se sera attaché à votre habit, de le prendre et de le souffler à terre. Si par hasard le vent a fait voler quelques petites pailles sur votre barbe ou sur vos cheveux, il prend soin de vous les ôter; et vous souriant : « Il est merveilleux, dit-il, combien vous êtes blanchi<sup>1</sup> depuis deux jours que je ne vous ai pas vu »; et il ajoute : « Voilà encore, pour un homme de votre âge<sup>2</sup>, assez de cheveux noirs ». Si celui qu'il veut flatter prend la parole, il impose silence à tous ceux qui se trouvent présents, et il les force d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance, et, dès qu'il a cessé de parler, il se récrie : « Cela est dit le mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencontré ». D'autres fois, s'il lui arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide, il ne manque pas de lui applaudir, d'entrer dans cette mauvaise plaisanterie; et quoiqu'il n'ait nulle envie de rire, il porte à sa bouche l'un des bouts de son manteau, comme s'il ne pouvoit se contenir et qu'il voulût s'empêcher d'éclater; et s'il l'accompagne lorsqu'il marche par la ville, il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé. Il achète des fruits, et les porte chez ce citoyen; il les donne à ses enfants en sa présence; il les baise, il les caresse : « Voilà, dit-il, de jolis enfants et dignes

1. Allusion à la nuance que de petites pailles font dans les cheveux.

2. Il parle à un jeune homme.



d'un tel père ». S'il sort de sa maison, il le suit; s'il entre dans une boutique pour essayer des souliers, il lui dit : « Votre pied est mieux fait que cela ». Il l'accompagne ensuite chez ses amis, ou plutôt il entre le premier dans leur maison, et leur dit : « Un tel me suit et vient vous rendre visite »; et retournant sur ses pas : « Je vous ai annoncé, dit-il, et l'on se fait un grand honneur de vous recevoir ». Le flatteur se met à tout sans hésiter, se mêle des choses les plus viles et qui ne conviennent qu'à des femmes. S'il est invité à souper, il est le premier des conviés à louer le vin; assis à table le plus proche de celui qui fait le repas, il lui répète souvent : « En vérité, vous faites une chère délicate »; et montrant aux autres l'un des mets qu'il soulève du plat : « Cela s'appelle, dit-il, un morceau friand ». Il a soin de lui demander s'il a froid, s'il ne voudroit point une autre robe; et il s'empresse de le mieux couvrir. Il lui parle sans cesse à l'oreille; et si quelqu'un de la compagnie l'interroge, il lui répond négligemment et sans le regarder, n'ayant des yeux que pour un seul. Il ne faut pas croire qu'au théâtre il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les distribue, pour les porter à sa place, et l'y faire asseoir plus mollement. J'ai dû dire aussi qu'avant qu'il sorte de sa maison, il en loue l'architecture, se récrie sur toutes choses, dit que les jardins sont bien plantés; et s'il aperçoit quelque part le portrait du maître, où il soit extrêmement flatté, il est touché de voir combien il lui



ressemble, et il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot, le flatteur ne dit rien et ne fait rien au hasard; mais il rapporte toutes ses paroles et toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un et d'acquiescer ses bonnes grâces.

## DE L'IMPERTINENT OU DU DISEUR DE RIEN\*

LA sottise envie de discourir vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup et sans réflexion. Un homme qui veut parler, se trouvant assis proche d'une personne qu'il n'a jamais vue et qu'il ne connoît point, entre d'abord en matière, l'entretien de sa femme et lui fait son éloge, lui conte son songe, lui fait un long détail d'un repas où il s'est trouvé, sans oublier le moindre mets ni un seul service. Il s'échauffe ensuite dans la conversation, déclame contre le temps présent, et soutient que les hommes qui vivent présentement ne valent point leurs pères. De là il se jette sur ce qui se débite au marché, sur la cherté du blé, sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville; il dit qu'au printemps, où commencent les Bacchanales<sup>1</sup>, la mer devient navigable; qu'un peu de pluie seroit utile aux biens de la terre, et feroit espérer une bonne récolte; qu'il cultivera son champ l'année prochaine, et qu'il le mettra en valeur; que le siècle est dur, et qu'on a bien de la peine à vivre. Il apprend à cet inconnu

1. Premières Bacchanales, qui se célébroient dans la ville.

que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'autel de Cérès à la fête des Mystères<sup>1</sup>; il lui demande combien de colonnes soutiennent le théâtre de la musique, quel est le quantième du mois; il lui dit qu'il a eu la veille une indigestion; et si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de lui : il lui annoncera comme une chose nouvelle que les Mystères<sup>2</sup> se célèbrent dans le mois d'août, les *Apaturies*<sup>3</sup> au mois d'octobre; et à la campagne, dans le mois de décembre, les Bacchanales<sup>4</sup>. Il n'y a avec de si grands causeurs qu'un parti à prendre, qui est de fuir, si l'on veut du moins éviter la fièvre; car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent pas discerner ni votre loisir ni le temps de vos affaires ?

#### DE LA RUSTICITÉ

IL semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossière des bienséances. L'on voit en effet des gens rustiques et sans réflexion sortir un jour de médecine<sup>5</sup>, et se trouver en cet état dans un lieu

1. Les mystères de Cérès se célébroient la nuit, et il y avoit une émulation entre les Athéniens à qui y apporteroit une plus grande torche.

2. Fête de Cérès. Voyez ci-dessus.

3. En françois, « la Fête des tromperies ». Elle se faisoit en l'honneur de Bacchus. Son origine ne fait rien aux mœurs de ce chapitre.

4. Secondes Bacchanales, qui se célébroient en hiver à la campagne.

5. Le texte grec nomme une certaine drogue qui rendoit l'haleine fort mauvaise le jour qu'on l'avoit prise.

public parmi le monde; ne pas faire la différence de l'odeur forte du thym ou de la marjolaine d'avec les parfums les plus délicieux; être chaussés large et grossièrement; parler haut et ne pouvoir se réduire à un ton de voix modéré; ne se pas fier à leurs amis sur les moindres affaires, pendant qu'ils s'en entretiennent avec leurs domestiques, jusques à rendre compte à leurs moindres valets de ce qui aura été dit dans une assemblée publique. On les voit assis, leur robe relevée jusqu'aux genoux et d'une manière indécente. Il ne leur arrive pas en toute leur vie de rien admirer, ni de paroître surpris des choses les plus extraordinaires que l'on rencontre sur les chemins; mais si c'est un bœuf, un âne, ou un vieux bouc, alors ils s'arrêtent et ne se lassent point de les contempler. Si quelquefois ils entrent dans leur cuisine, ils mangent avidement tout ce qu'ils y trouvent, boivent tout d'une haleine une grande tasse de vin pur; ils se cachent pour cela de leur servante, avec qui d'ailleurs ils vont au moulin, et entrent dans les plus petits détails du domestique. Ils interrompent leur souper, et se lèvent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes de charrue<sup>1</sup> qu'ils ont dans leurs étables. Heurte-t-on à leur porte pendant qu'ils dînent, ils sont attentifs et curieux. Vous remarquez toujours proche de leur table un gros chien de cour, qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant : « Voilà celui qui garde la place,

1. Des bœufs.



qui prend soin de la maison et de ceux qui sont dedans ». Ces gens, épineux dans les payements qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de pièces qu'ils croient légères, ou qui ne brillent pas assez à leurs yeux, et qu'on est obligé de leur changer. Ils sont occupés pendant la nuit d'une charrue, d'un sac, d'une faux, d'une corbeille, et ils rêvent à qui ils ont prêté ces ustensiles; et lorsqu'ils marchent par la ville : « Combien vaut, demandent-ils aux premiers qu'ils rencontrent, le poisson salé ? Les fourrures se vendent-elles bien ? N'est-ce pas aujourd'hui que les jeux nous ramènent une nouvelle lune<sup>1</sup> ? » D'autres fois, ne sachant que dire, ils vous apprennent qu'ils vont se faire raser, et qu'ils ne sortent que pour cela. Ce sont ces mêmes personnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs souliers, et qui, se trouvant tout\* portés devant la boutique d'Archias<sup>2</sup>, achètent eux-mêmes des viandes salées, et les apportent à la main en pleine rue.

#### DU COMPLAISANT<sup>3</sup>

POUR faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire que c'est une manière de vivre où

1. Cela est dit rustiquement : un autre diroit que la nouvelle lune ramène les jeux; et d'ailleurs c'est comme si le jour de Pâques quelqu'un disoit : « N'est-ce pas aujourd'hui Pâques ? »

2. Fameux marchand de chairs salées, nourriture ordinaire du peuple.

3. Ou de l'Envie de plaire.

l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux et honnête que ce qui est agréable. Celui qui a cette passion, d'aussi loin qu'il aperçoit un homme dans la place, le salue en s'écriant : « Voilà ce qu'on appelle un homme de bien ! » l'aborde, l'admire sur les moindres choses, le retient avec ses deux mains, de peur qu'il ne lui échappe; et, après avoir fait quelques pas avec lui, il lui demande avec empressement quel jour on pourra le voir, et enfin ne s'en sépare qu'en lui donnant mille éloges. Si quelqu'un le choisit pour arbitre dans un procès, il ne doit pas attendre de lui qu'il lui soit plus favorable qu'à son adversaire : comme il veut plaire à tous deux, il les ménagera également. C'est dans cette vue que, pour se concilier tous les étrangers qui sont dans la ville, il leur dit quelquefois qu'il leur trouve plus de raison et d'équité que dans ses concitoyens. S'il est prié d'un repas, il demande en entrant à celui qui l'a convié où sont ses enfants; et dès qu'ils paroissent, il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur père, et que deux figures ne se ressemblent pas mieux; il les fait approcher de lui, il les baise, et, les ayant fait asseoir à ses deux côtés, il badine avec eux : « A qui est, dit-il, la petite bouteille ? A qui est la jolie cognée<sup>1</sup> ? » Il les prend ensuite sur lui, et les laisse dormir sur son estomac, quoiqu'il en soit incommodé. Celui enfin qui veut plaire se fait raser souvent, a un fort grand soin de ses dents, change tous les jours d'habits, et

1. Petits jouets que les Grecs pendoient au cou de leurs enfants.



les quitte presque tout\* neufs; il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé; on ne le voit guère dans les salles publiques qu'auprès des comptoirs des banquiers<sup>1</sup>; et dans les écoles, qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens<sup>2</sup>; et au théâtre, les jours de spectacle, que dans les meilleures places et tout proche des préteurs. Ces gens encore n'achètent jamais rien pour eux; mais ils envoient à Byzance toute sorte de bijoux précieux, des chiens de Sparte à Cyzique, et à Rhodes l'excellent miel du mont Hymette; et ils prennent soin que toute la ville soit informée qu'ils font ces emplettes. Leur maison est toujours remplie de mille choses curieuses qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des singes et des satyres<sup>3</sup>, qu'ils savent nourrir, des pigeons de Sicile, des dés qu'ils font faire d'os de chèvre, des fioles pour des parfums, des cannes torses que l'on fait à Sparte, et des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusques à un jeu de paume, et une arène propre à s'exercer à la lutte; et s'ils se promènent par la ville et qu'ils rencontrent en leur chemin des philosophes, des sophistes<sup>4</sup>, des escrimeurs ou des musiciens, ils leur offrent leur maison pour s'y exercer chacun dans son art

1. C'étoit l'endroit où s'assembloient les plus honnêtes gens de la ville.

2. Pour être connu d'eux et en être regardé, ainsi que de tous ceux qui s'y trouvoient.

3. Une espèce de singes.

4. Une sorte de philosophes vains et intéressés.



indifféremment : ils se trouvent présents à ces exercices ; et se mêlant avec ceux qui viennent là pour regarder : « A qui croyez-vous qu'appartienne une si belle maison et cette arène si commode ? Vous voyez, ajoutent-ils en leur montrant quelque homme puissant de la ville, celui qui en est le maître et qui en peut disposer ».

## DE L'IMAGE D'UN COQUIN

UN coquin est celui à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire ou à faire, qui jure volontiers et fait des serments en justice autant que l'on lui en demande, qui est perdu de réputation, que l'on outrage impunément, qui est un chicaneur de profession, un effronté, et qui se mêle de toutes sortes d'affaires. Un homme de ce caractère entre sans masque dans une danse comique<sup>1</sup> ; et même sans être ivre, et de sang-froid, il se distingue dans la danse la plus obscène<sup>2</sup> par les postures les plus indécentes. C'est lui qui, dans ces lieux où l'on voit des prestiges<sup>3</sup>, s'ingère de recueillir l'argent de chacun des spectateurs, et qui fait querelle à ceux qui, étant entrés par billets, croient ne devoir rien payer. Il est d'ailleurs de tous métiers ; tantôt il tient une

1. Sur le théâtre avec des farceurs.

2. Cette danse, la plus déréglée de toutes, s'appelle en grec *cordax*, parce que l'on s'y servoit d'une corde pour faire des postures.

3. Choses fort extraordinaires, telles qu'on en voit dans nos foires.

taverne, tantôt il est suppôt de quelque lieu infâme, une autre fois partisan : il n'y a point de sale commerce où il ne soit capable d'entrer; vous le verrez aujourd'hui crieur public, demain cuisinier ou brelandier : tout lui est propre. S'il a une mère, il la laisse mourir de faim. Il est sujet au larcin, et à se voir traîner par la ville dans une prison, sa demeure ordinaire, et où il passe une partie de sa vie. Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple, appeler ceux qui passent et se plaindre à eux avec une voix forte et enrouée, insulter ceux qui les contredisent : les uns fendent la presse pour les voir, pendant que les autres, contents de les avoir vus, se dégagent et poursuivent leur chemin sans vouloir les écouter; mais ces effrontés continuent de parler : ils disent à celui-ci le commencement d'un fait, quelque mot à cet autre; à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit; et vous remarquerez qu'ils choisissent pour cela des jours d'assemblée publique, où il y a un grand concours de monde, qui se trouve le témoin de leur insolence. Toujours accablés de procès, que l'on intente contre eux ou qu'ils ont intentés à d'autres, de ceux dont ils se délivrent par de faux serments comme de ceux qui les obligent de comparoître, ils n'oublient jamais de porter leur boîte<sup>1</sup> dans leur sein, et une liasse de papiers entre leurs mains. Vous les voyez dominer parmi de vils prati-

1. Une petite boîte de cuivre fort légère, où les plaideurs mettoient leurs titres et les pièces de leur procès.



ciens, à qui ils prêtent à usure, retirant chaque jour une obole et demie de chaque dragme<sup>1</sup>; fréquenter les tavernes, parcourir les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, et consumer ainsi en bonne chère tout le profit qu'ils tirent de cette espèce de trafic. En un mot, ils sont querelleux et difficiles, ont sans cesse la bouche ouverte à la calomnie, ont une voix étourdissante, et qu'ils font retentir dans les marchés et dans les boutiques.

DU GRAND PARLEUR<sup>2</sup>

CE que quelques-uns appellent *babil* est proprement une intempérance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire. « Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce soit : j'ai tout su, et si vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendrai tout » ; et si cet autre continue de parler : « Vous avez déjà dit cela ; songez, poursuit-il, à ne rien oublier. Fort bien ; cela est ainsi, car vous m'avez heureusement remis dans le fait : voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres » ; et ensuite : « Mais que veux-je dire ? Ah ! j'oubliois une chose ! oui, c'est cela même, et je voulois voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ai appris ». C'est par de telles

1. Une obole étoit la sixième partie d'une dragme.

2. Ou du Babil.



ou semblables interruptions qu'il ne donne pas de loisir à celui qui lui parle de respirer; et lorsqu'il a comme assassiné de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui quelque entretien, il va se jeter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses sérieuses, et les met en fuite. De là il entre dans les écoles publiques et dans les lieux des exercices<sup>1</sup>, où il amuse les maîtres par de vains discours, et empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échappe à quelqu'un de dire : « Je m'en vais », celui-ci se met à le suivre, et il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusque dans sa maison. Si par hasard il a appris ce qui aura été dit dans une assemblée de ville, il court dans le même temps le divulguer. Il s'étend merveilleusement sur la fameuse bataille qui s'est donnée sous le gouvernement de l'orateur Aristophon<sup>2</sup>, comme sur le combat célèbre<sup>3</sup> que ceux de Lacédémone ont livré aux Athéniens sous la conduite de Lysandre. Il raconte une autre fois quels applaudissements a eus un discours qu'il a fait dans le public, en répète une grande partie, mêle dans ce récit ennuyeux des invectives contre le peuple, pendant que de ceux qui l'écoutent

1. C'étoit un crime puni de mort à Athènes par une loi de Solon, à laquelle on avoit un peu dérogé au temps de Théophraste.

2. C'est-à-dire sur la bataille d'Arbelles et la victoire d'Alexandre, suivies de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athènes lorsqu'Aristophon, célèbre orateur, étoit premier magistrat.

3. Il étoit plus ancien que la bataille d'Arbelles, mais trivial et su de tout le peuple.

les uns s'endorment, les autres le quittent, et que nul ne se ressouvient d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand causeur, en un mot, s'il est sur les tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger; il ne permet pas que l'on mange à table; et s'il se trouve au théâtre, il empêche non seulement d'entendre, mais même de voir les acteurs. On lui fait avouer ingénument qu'il ne lui est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue se remue dans son palais comme le poisson dans l'eau, et que quand on l'accuseroit d'être plus *babillard* qu'une hirondelle, il faut qu'il parle : aussi écoute-t-il froidement toutes les railleries que l'on fait de lui sur ce sujet; et jusques à ses propres enfants, s'ils commencent à s'abandonner au sommeil : « Faites-nous, lui disent-ils, un conte qui achève de nous endormir ».

## DU DÉBIT DES NOUVELLES

UN nouvelliste ou un conteur de fables est un homme qui arrange, selon son caprice, des discours et des faits remplis de fausseté; qui, lorsqu'il rencontre l'un de ses amis, compose son visage, et lui souriant : « D'où venez-vous ainsi ? lui dit-il; que nous direz-vous de bon ? n'y a-t-il rien de nouveau ? » Et continuant de l'interroger : « Quoi donc ? n'y a-t-il aucune nouvelle ? cependant il y a des choses étonnantes à raconter ». Et sans lui donner le loisir de lui répondre : « Que dites-vous donc ? poursuit-il; n'avez-vous rien entendu par la ville ? Je vois bien



que vous ne savez rien, et que je vais vous régaler de grandes nouveautés ». Alors, ou c'est un soldat, ou le fils d'Astée le joueur de flûte<sup>1</sup>, ou Lycon l'ingénieur, tous gens qui arrivent fraîchement de l'armée, de qui il sait toutes choses; car il allègue pour témoins de ce qu'il avance des hommes obscurs qu'on ne peut trouver pour les convaincre de fausseté. Il assure donc que ces personnes lui ont dit que le Roi<sup>2</sup> et Polysperchon<sup>3</sup> ont gagné la bataille, et que Cassandre, leur ennemi, est tombé vif entre leurs mains<sup>4</sup>. Et lorsque quelqu'un lui dit : « Mais en vérité, cela est-il croyable ? » il lui réplique que cette nouvelle se crie et se répand par toute la ville, que tous s'accordent à dire la même chose, que c'est tout ce qui se raconte du combat, et qu'il y a eu un grand carnage. Il ajoute qu'il a lu cet événement sur le visage de ceux qui gouvernent, qu'il y a un homme caché chez l'un de ces magistrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macédoine, qui a tout vu et qui lui a tout dit. Ensuite, interrompant le fil de sa narration : « Que pensez-vous de ce succès ? » demande-t-il à ceux qui l'écoutent. « Pauvre Cassandre ! malheureux prince ! s'écrie-t-il d'une manière touchante. Voyez ce que c'est que la fortune; car enfin Cassandre étoit puissant,

1. L'usage de la flûte, très ancien dans les troupes.

2. Aridée (*Arrhidée*), frère d'Alexandre le Grand.

3. Capitaine du même Alexandre.

4. C'étoit un faux bruit; et Cassandre, fils d'Antipater, disputant à Aridée et à Polysperchon la tutelle des enfants d'Alexandre, avoit eu de l'avantage sur eux.



et il avoit avec lui de grandes forces. Ce que je vous dis, poursuit-il, est un secret qu'il faut garder pour vous seul », pendant qu'il court par toute la ville le débiter à qui le veut entendre. Je vous avoue que ces diseurs de nouvelles me donnent de l'admiration, et que je ne conçois pas quelle est la fin qu'ils se proposent; car pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a à toujours mentir, je ne vois pas qu'ils puissent recueillir le moindre fruit de cette pratique. Au contraire, il est arrivé à quelques-uns de se laisser voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils ne songeoient qu'à rassembler autour d'eux une foule de peuple, et à lui conter des nouvelles. Quelques autres, après avoir vaincu sur mer et sur terre dans le Portique<sup>1</sup>, ont payé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cause appelée. Enfin il s'en est trouvé qui le jour même qu'ils ont pris une ville, du moins par leurs beaux discours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si misérable que la condition de ces personnes; car quelle est la boutique, quel est le portique, quel est l'endroit d'un marché public où ils ne passent tout le jour à rendre sourds ceux qui les écoutent, ou à les fatiguer par leurs mensonges ?

#### DE L'EFFRONTERIE CAUSÉE PAR L'AVARICE

POUR faire connoître ce vice, il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vue d'un vil intérêt.

1. Voyez le chapitre de la *Flatterie*.

Un homme que l'avarice rend effronté ose emprunter une somme d'argent à celui à qui il en doit déjà, et qu'il lui retient avec injustice. Le jour même qu'il aura sacrifié aux Dieux, au lieu de manger religieusement chez soi une partie des viandes consacrées<sup>1</sup>, il les fait saler pour lui servir dans plusieurs repas, et va souper chez l'un de ses amis; et là, à table, à la vue de tout le monde, il appelle son valet, qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte, et, lui coupant un morceau de viande qu'il met sur un quartier de pain : « Tenez, mon ami, lui dit-il, faites bonne chère ». Il va lui-même au marché acheter des viandes cuites<sup>2</sup>; et avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du marchand, il le\* fait ressouvenir qu'il lui a autrefois rendu service. Il fait ensuite peser ces viandes et il en entasse le plus qu'il peut; s'il en est empêché par celui qui les lui vend, il jette du moins quelque os dans la balance : si elle peut tout contenir, il est satisfait; sinon, il ramasse sur la table des morceaux de rebut, comme pour se dédommager, sourit, et s'en va. Une autre fois, sur l'argent qu'il aura reçu de quelques étrangers pour leur louer des places au théâtre, il trouve le secret d'avoir sa part franche du spectacle, et d'y envoyer le lendemain ses enfants et leur précepteur. Tout lui fait envie : il veut profiter des bons marchés,

1. C'étoit la coutume des Grecs. Voyez le chapitre *du Contre-temps*.

2. Comme le menu peuple, qui achetoit son soupé\* chez les chaircuitiers.



et demande hardiment au premier venu une chose qu'il ne vient que d'acheter. Se trouve-t-il dans une maison étrangère, il emprunte jusqu'à l'orge et à la paille; encore faut-il que celui qui les lui prête fasse les frais de les faire porter chez lui. Cet effronté, en un mot, entre sans payer dans un bain public, et là, en présence du baigneur, qui crie inutilement contre lui, prenant le premier vase qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est remplie d'eau, se la répand sur tout le corps<sup>1</sup> : « Me voilà lavé, ajoute-t-il, autant que j'en ai besoin, et sans avoir obligation à personne », remet sa robe et disparaît.

## DE L'ÉPARGNE SORDIDE

CETTE espèce d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête. C'est dans cet esprit que quelques-uns, recevant tous les mois le loyer de leur maison, ne négligent pas d'aller eux-mêmes demander la moitié d'une obole qui manquoit au dernier paiement qu'on leur a fait; que d'autres, faisant l'effort de donner à manger chez eux, ne sont occupés pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviés demande à boire. Ce sont eux encore dont la portion des prémices des viandes que l'on envoie sur l'autel de Diane<sup>2</sup> est toujours la plus petite. Ils apprécient les choses au-dessous de

1. Les plus pauvres se lavoient ainsi pour payer moins.

2. Les Grecs commençoient par ces offrandes leurs repas publics.



ce qu'elles valent; et de quelque bon marché qu'un autre, en leur rendant compte, veuille se prévaloir, ils lui soutiennent toujours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laissé tomber un pot de terre, ou cassé par malheur quelque vase d'argile, ils lui déduisent cette perte sur sa nourriture; mais si leurs femmes ont perdu seulement un denier, il faut alors renverser toute une maison, déranger les lits, transporter des coffres, et chercher dans les recoins les plus cachés. Lorsqu'ils vendent, ils n'ont que cette unique chose en vue, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui achète. Il n'est permis à personne de cueillir une figue dans leur jardin, de passer au travers de leur champ, de ramasser une petite branche de palmier, ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre. Ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voient si l'on n'y a rien changé et si elles sont toujours les mêmes. Ils tirent intérêt de l'intérêt, et ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du temps à leurs créanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, et qui ne sont que des personnes du peuple, ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis; et on les a vus souvent aller eux-mêmes au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher, et en revenir sans rien acheter. « Ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter votre sel, votre orge, votre farine, ni même du cumin<sup>1</sup>, de

1. Une sorte d'herbe.

la marjolaine<sup>1</sup>, des gâteaux pour l'autel<sup>2</sup>, du coton, de la laine; car ces petits détails ne laissent pas de monter à la fin d'une année, à une grosse somme ». Ces avarés, en un mot, ont des trousseaux de clefs rouillées, dont ils ne se servent point, des cassettes où leur argent est en dépôt, qu'ils n'ouvrent jamais, et qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet; ils portent des habits qui leur sont trop courts et trop étroits; les plus petites fioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre; ils ont la tête rasée jusqu'au cuir, se déchaussent vers le milieu du jour<sup>3</sup> pour épargner leurs souliers, vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craie dans la laine qu'ils leur ont donnée à préparer, afin, disent-ils, que leur étoffe se tache moins<sup>4</sup>.

## DE L'IMPUDENT

## OU DE CELUI QUI NE ROUGIT DE RIEN

L'IMPUDENCE est facile à définir : il suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaisanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus honteux et de plus contraire à la bienséance. Celui-là, par exemple,

1. Elle empêche les viandes de se corrompre, ainsi que le thym et le laurier.

2. Faits de farine et de miel, et qui servoient aux sacrifices.

3. Parce que dans cette partie du jour le froid, en toute saison, étoit supportable.

4. C'étoit aussi parce que cet apprêt avec de la craie, comme le pire de tous, et qui rendoit les étoffes dures et grossières, étoit celui qui coûtoit le moins.

est impudent qui, voyant venir vers lui une femme de condition, feint dans ce moment quelque besoin pour avoir occasion de se montrer à elle d'une manière déshonnête; qui se plaît à battre des mains au théâtre lorsque tout le monde se tait, ou à y siffler\* les acteurs que les autres voient et écoutent avec plaisir; qui, couché sur le dos, pendant que toute l'assemblée garde un profond silence, fait entendre de sales hoquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête et d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractère achète en plein marché des noix, des pommes, toute sorte de fruits, les mange, cause debout avec la fruitière, appelle par leurs noms ceux qui passent sans presque les connoître, en arrête d'autres qui courent par la place et qui ont leurs affaires; et s'il voit venir quelque plaideur, il l'aborde, le raille et le félicite sur une cause importante qu'il vient de perdre. Il va lui-même choisir de la viande, et louer pour un souper des femmes qui jouent de la flûte; et montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la boutique d'un barbier ou d'un parfumeur<sup>1</sup>, et là annoncer qu'il va faire un grand repas et s'enivrer. Si quelquefois il vend du vin, il le fait mêler, pour ses amis comme pour les autres sans distinction. Il ne permet pas à ses enfants d'aller à l'amphithéâtre

1. Il y avoit des gens fainéants et désoccupés qui s'assembloient dans leurs boutiques.



avant que les jeux soient commencés et lorsque l'on paye pour être placé, mais seulement sur la fin du spectacle et quand l'architecte<sup>1</sup> néglige les places et les donne pour rien. Étant envoyé avec quelques autres citoyens en ambassade, il laisse chez soi la somme que le public lui a donnée pour faire les frais de son voyage, et emprunte de l'argent de ses collègues; sa coutume alors est de charger son valet de fardeaux au delà de ce qu'il en peut porter, et de lui retrancher cependant de son ordinaire; et comme il arrive souvent que l'on fait dans les villes des présents aux ambassadeurs, il demande sa part pour la vendre. « Vous m'achetez toujours, dit-il au jeune esclave qui le sert dans le bain, une mauvaise huile, et qu'on ne peut supporter » : il se sert ensuite de l'huile d'un autre et épargne la sienne. Il envie à ses propres valets qui le suivent la plus petite pièce de monnaie qu'ils auront ramassée dans les rues, et il ne manque point d'en retenir sa part avec ce mot : *Mercurus est communus*<sup>2</sup>. Il fait pis : il distribue à ses domestiques leurs provisions dans une certaine mesure dont le fond, creux par-dessous, s'enfonce en dedans et s'élève comme en pyramide; et quand elle est pleine, il la rase lui-même avec le rouleau le plus près qu'il peut<sup>3</sup>... De même, s'il paye à quelqu'un trente

1. L'architecte qui avoit bâti l'amphithéâtre, et à qui la République donnoit le louage des places en payement.

2. Proverbe grec, qui revient à notre *Je retiens part*.

3. Quelque chose manque ici dans le texte.

mines<sup>1</sup> qu'il lui doit, il fait si bien qu'il y manque quatre dragmes<sup>2</sup>, dont il profite. Mais dans ces grands repas où il faut traiter toute une tribu<sup>3</sup>, il fait recueillir par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table le reste des viandes qui ont été servies, pour lui en rendre compte : il seroit fâché de leur laisser une rave à demi mangée.

## DU CONTRE-TEMPS

CETTE ignorance du temps et de l'occasion est une manière d'aborder les gens ou d'agir avec eux, toujours incommode et embarrassante. Un importun est celui qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires, pour lui parler des siennes; qui va souper chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fièvre; qui voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le prie néanmoins de répondre pour lui; qui comparoît pour servir de témoin dans un procès que l'on vient de juger; qui prend le temps des noces où il est invité pour se déchaîner contre les femmes; qui entraîne à la promenade des gens à peine arrivés d'un long voyage et qui n'aspirent qu'à se reposer; fort capable d'amener des marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut,

1. *Mine* se doit prendre ici pour une pièce de monnaie.

2. *Dragmes*, petites pièces de monnaie, dont il en falloit cent à Athènes pour faire une mine.

3. Athènes étoit partagée en plusieurs tribus. Voyez (*ci-après*, p. 75), le chapitre de la *Médisance*.



après qu'elle est vendue; de se lever au milieu d'une assemblée pour reprendre un fait dès ses commencements, et en instruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebattues et qui le savent mieux que lui; souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes qui, ne l'affectionnant point, n'osent pourtant refuser d'y entrer. S'il arrive que quelqu'un dans la ville doive faire un festin après avoir sacrifié<sup>1</sup>, il va lui demander une portion des viandes qu'il a préparées. Une autre fois, s'il voit qu'un maître châtie devant lui son esclave : « J'ai perdu, dit-il, un des miens dans une pareille occasion : je le fis fouetter, il se désespéra et s'alla pendre ». Enfin, il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, s'ils l'ont fait arbitre de leur différend. C'est encore une action qui lui convient fort que d'aller prendre au milieu du repas, pour danser<sup>2</sup>, un homme qui est de sang-froid et qui n'a bu que modérément.

## DE L'AIR EMPRESSÉ

IL semble que le trop grand empressement est une recherche importune, ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bienveillance par ses paroles

1. Les Grecs, le jour même qu'ils avoient sacrifié, ou soupoient avec leurs amis, ou leur envoioient à chacun une portion de la victime. C'étoit donc un contre-temps de demander sa part prématurément, et lorsque le festin étoit résolu, auquel on pouvoit même être invité.

2. Cela ne se faisoit chez les Grecs qu'après le repas, et lorsque les tables étoient enlevées.



et par toute sa conduite. Les manières d'un homme empressé sont de prendre sur soi l'événement d'une affaire qui est au-dessus de ses forces, et dont il ne sauroit sortir avec honneur; et dans une chose que toute une assemblée juge raisonnable, et où il ne se trouve pas la moindre difficulté, d'insister longtemps sur une légère circonstance, pour être ensuite de l'avis des autres; de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire; d'entrer dans une querelle où il se trouve présent, d'une manière à l'échauffer davantage. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas, et dont il ne peut ensuite trouver l'issue; venir vers son général, et lui demander quand il doit ranger son armée en bataille, quel jour il faudra combattre, et s'il n'a point d'ordres à lui donner pour le lendemain; une autre fois s'approcher de son père : « Ma mère, lui dit-il mystérieusement, vient de se coucher et ne commence qu'à s'endormir »; s'il entre enfin dans la chambre d'un malade à qui son médecin a défendu le vin, dire qu'on peut essayer s'il ne lui fera point de mal, et le soutenir doucement pour lui en faire prendre. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la ville, il s'ingère de faire son épitaphe; il y fait graver son nom, celui de son mari, de son père, de sa mère, son pays, son origine, avec cet éloge : *Ils avoient tous de la vertu*<sup>1</sup>. S'il est quelquefois obligé de jurer devant

1. Formule d'épitaphe.

des juges qui exigent son serment : « Ce n'est pas, dit-il en perçant la foule pour paroître à l'audience, la première fois que cela m'est arrivé ».

## DE LA STUPIDITÉ

LA stupidité est en nous une pesanteur d'esprit qui accompagne nos actions et nos discours. Un homme stupide, ayant lui-même calculé avec des jetons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire à quoi elle se monte. S'il est obligé de paroître dans un jour prescrit devant ses juges pour se défendre dans un procès que l'on lui fait, il l'oublie entièrement et part pour la campagne. Il s'endort à un spectacle, et il ne se réveille que longtemps après qu'il est fini et que le peuple s'est retiré. Après s'être rempli de viandes le soir, il se lève la nuit pour une indigestion, va dans la rue se soulager, où il est mordu d'un chien du voisinage. Il cherche ce qu'on vient de lui donner, et qu'il a mis lui-même dans quelque endroit, où souvent il ne peut le retrouver. Lorsqu'on l'avertit de la mort de l'un de ses amis afin qu'il assiste à ses funérailles, il s'attriste, il pleure, il se désespère, et prenant une façon de parler pour une autre : « A la bonne heure », ajoute-t-il ; ou une pareille sottise. Cette précaution qu'ont les personnes sages de ne pas donner sans témoin<sup>1</sup> de l'ar-

1. Les témoins étoient fort en usage chez les Grecs dans les paiements et dans tous les actes.



gent à leurs créanciers, il l'a pour en recevoir de ses débiteurs. On le voit quereller son valet, dans le plus grand froid de l'hiver, pour ne lui avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfants à la lutte ou à la course, il ne leur permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur et hors d'haleine. Il va cueillir lui-même des lentilles, les fait cuire, et oubliant qu'il y a mis du sel, il les sale une seconde fois, de sorte que personne n'en peut goûter. Dans le temps d'une pluie incommode, et dont tout le monde se plaint, il lui échappera de dire que l'eau du ciel est une chose délicieuse; et si on lui demande par hasard combien il a vu emporter de morts par la porte Sacrée<sup>1</sup> : « Autant, répond-il, pensant peut-être à de l'argent ou à des grains, que je voudrois que vous et moi en pussions avoir ».

#### DE LA BRUTALITÉ

La brutalité est une certaine dureté, et j'ose dire une férocité qui se rencontre dans nos manières d'agir, et qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal : « Qu'est devenu un tel ? » il vous répond durement : « Ne me rompez point la tête ». Si vous le saluez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le salut. Si quelquefois il met en vente une chose qui lui appartient, il est inutile de lui en demander le prix, il ne vous écoute pas; mais il dit fièrement à celui qui la marchande :

1. Pour être enterrés hors de la ville, suivant la loi de Solon.



« Qu'y trouvez-vous à dire ? » Il se moque de la piété de ceux qui envoient leurs offrandes dans les temples aux jours d'une grande célébrité : « Si leurs prières, dit-il, vont jusques aux Dieux, et s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payés, et que ce n'est pas un présent du ciel ». Il est inexorable à celui qui sans dessein l'aura poussé légèrement, ou lui aura marché sur le pied : c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La première chose qu'il dit à un ami qui lui emprunte quelque argent, c'est qu'il ne lui en prêtera point : il va le trouver ensuite, et le lui donne de mauvaise grâce, ajoutant qu'il le compte perdu. Il ne lui arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin, sans lui donner de grandes malédictions. Il ne daigne pas attendre personne; et si l'on diffère un moment à se rendre au lieu dont l'on est convenu avec lui, il se retire. Il se distingue toujours par une grande singularité : il ne veut ni chanter à son tour, ni réciter dans un repas, ni même danser avec les autres<sup>1</sup>. En un mot, on ne le voit guère dans les temples importuner les Dieux, et leur faire des vœux ou des sacrifices.

## DE LA SUPERSTITION

LA superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la Divinité. Un homme super-

1. Les Grecs récitoient à table quelques beaux endroits de leurs poètes, et dansoient ensemble après le repas. Voyez le chapitre *du Contre-temps*.

stitieux, après avoir lavé ses mains et s'être purifié avec de l'eau lustrale<sup>1</sup>, sort du temple, et se promène une grande partie du jour avec une feuille de laurier dans sa bouche. S'il voit une belette, il s'arrête tout court, et il ne continue pas de marcher que quelqu'un n'ait passé avant lui par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il n'ait jeté lui-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de lui ce mauvais présage. En quelque endroit de sa maison qu'il ait aperçu un serpent, il ne diffère pas d'y élever un autel; et, dès qu'il remarque dans les carrefours de ces pierres que la dévotion du peuple y a consacrées, il s'en approche, verse dessus toute l'huile de sa fiole, plie les genoux devant elles, et les adore. Si un rat lui a rongé un sac de farine, il court au devin, qui ne manque pas de lui enjoindre d'y faire mettre une pièce; mais bien loin d'être satisfait de sa réponse, effrayé d'une aventure si extraordinaire, il n'ose plus se servir de son sac et s'en défait. Son foible encore est de purifier sans fin la maison qu'il habite, d'éviter de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funérailles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couche\*; et lorsqu'il lui arrive d'avoir pendant son sommeil quelque vision, il va trouver les interprètes des songes, les devins et les augures, pour savoir

1. Une eau où l'on avoit éteint un tison ardent, pris sur l'autel où l'on brûloit la victime; elle étoit dans une chaudière à la porte du temple; l'on s'en lavoit soi-même, ou l'on s'en faisoit laver par les prêtres.

d'eux à quel dieu ou à quelle déesse il doit sacrifier. Il est fort exact à visiter, sur la fin de chaque mois, les prêtres d'Orphée, pour se faire initier dans ses mystères<sup>1</sup>; il y mène sa femme; ou si elle s'en excuse par d'autres soins, il y fait conduire ses enfants par une nourrice. Lorsqu'il marche par la ville, il ne manque guère de se laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui sont dans les places; quelquefois il a recours à des prêtresses, qui le purifient d'une autre manière, en liant et étendant autour de son corps un petit chien ou de la squille<sup>2</sup>. Enfin, s'il voit un homme frappé d'épilepsie, saisi d'horreur, il crache dans son propre sein, comme pour rejeter le malheur de cette rencontre.

## DE L'ESPRIT CHAGRIN

L'ESPRIT chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne, et que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement. Si quelqu'un fait un festin, et qu'il se souvienne d'envoyer un plat<sup>3</sup> à un homme de cette humeur, il ne reçoit de lui pour tout remerciement que le reproche d'avoir été oublié: « Je n'étois pas digne, dit cet esprit querelleux, de boire de son vin, ni de manger à sa table ». Tout lui est

1. Instruire de ses mystères.

2. Espèce d'oignon marin.

3. C'a été la coutume des Juifs et d'autres peuples orientaux, des Grecs et des Romains.



suspect, jusques aux caresses que lui fait sa maîtresse : « Je doute fort, lui dit-il, que vous soyez sincère, et que toutes ces démonstrations d'amitié partent du cœur ». Après une grande sécheresse venant à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluie, il s'en prend au ciel de ce qu'elle n'a pas commencé plus tôt. Si le hasard lui fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline : « Il y a des gens, ajoute-t-il, qui ont du bonheur; pour moi, je n'ai jamais eu celui de trouver un trésor ». Une autre fois, ayant envie d'un esclave, il prie instamment celui à qui il appartient d'y mettre le prix; et dès que celui-ci, vaincu par ses importunités, le lui a vendu, il se repent de l'avoir acheté : « Ne suis-je pas trompé? demande-t-il, et exigeroit-on si peu d'une chose qui seroit sans défauts? » A ceux qui lui font les compliments ordinaires sur la naissance d'un fils et sur l'augmentation de sa famille : « Ajoutez, leur dit-il, pour ne rien oublier, sur ce que mon bien est diminué de la moitié ». Un homme chagrin, après avoir eu de ses juges ce qu'il demandoit, et l'avoir emporté tout d'une voix sur son adversaire, se plaint encore de celui qui a écrit ou parlé pour lui, de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de sa cause; ou lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant, si quelqu'un l'en félicite et le convie à mieux espérer de la fortune : « Comment, lui répond-il, puis-je être sensible à la moindre joie,

quand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté, et n'être pas encore quitte envers eux de la reconnaissance de leur bienfait ? »

## DE LA DÉFIANCE

L'ESPRIT de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoie au marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions, il le fait suivre par un autre qui doit lui rapporter fidèlement combien elles ont coûté. Si quelquefois il porte de l'argent sur soi dans un voyage, il le calcule à chaque stade<sup>1</sup> qu'il fait, pour voir s'il a son compte. Une autre fois, étant couché avec sa femme, il lui demande si elle a remarqué que son coffre-fort fût bien fermé, si sa cassette est toujours scellée, et si on a eu soin de bien fermer la porte du vestibule; et, bien qu'elle assure que tout est en bon état, l'inquiétude le prend, il se lève du lit, va en chemise et les pieds nus, avec la lampe qui brûle dans sa chambre, visiter lui-même tous les endroits de sa maison, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il s'endort après cette recherche. Il mène avec lui des témoins quand il va demander ses arrérages, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ses débiteurs de lui dénier sa dette. Ce n'est point chez le foulon qui passe

1. Six cents pas.

pour le meilleur ouvrier qu'il envoie teindre sa robe, mais chez celui qui consent de ne point la recevoir sans donner caution. Si quelqu'un se hasarde de lui emprunter quelques vases<sup>1</sup>, il les lui refuse souvent; ou s'il les accorde,\* il ne les laisse pas enlever qu'ils ne soient pesés, il fait suivre celui qui les emporte, et envoie dès le lendemain prier qu'on les lui renvoie\*<sup>2</sup>. A-t-il un esclave qu'il affectionne et qui l'accompagne dans la ville, il le fait marcher devant lui, de peur que s'il le perdoit de vue, il ne lui échappât et ne prît la fuite. A un homme qui, emportant de chez lui quelque chose que ce soit, lui diroit : « Estimez cela, et mettez-le sur mon compte », il répondroit qu'il faut le laisser où on l'a pris, et qu'il a d'autres affaires que celle de courir après son argent.

#### D'UN VILAIN HOMME

CE caractère suppose toujours dans un homme une extrême malpropreté, et une négligence pour sa personne qui passe dans l'excès et qui blesse ceux qui s'en aperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lèpre, avec des ongles longs et malpropres, ne pas laisser de se mêler parmi le monde, et croire en être quitte pour dire que c'est une maladie de famille, et que son père et son aïeul y

1. D'or ou d'argent.

2. Ce qui se lit entre les deux étoiles n'est pas dans le grec, où le sens est interrompu, mais il est suppléé par quelques interprètes.



étoient sujets. Il a aux jambes des ulcères. On lui voit aux mains des poireaux et d'autres saletés, qu'il néglige de faire guérir; ou s'il pense à y remédier, c'est lorsque le mal, aigri par le temps, est devenu incurable. Il est hérissé de poil sous les aisselles et par tout le corps, comme une bête fauve; il a les dents noires, rongées, et telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout : il crache ou il se mouche en mangeant; il parle la bouche pleine, fait en buvant des choses contre la bienséance; il ne se sert jamais au bain que d'une huile qui sent mauvais, et ne paroît guère dans une assemblée publique qu'avec une vieille robe et toute tachée. S'il est obligé d'accompagner sa mère chez les devins, il n'ouvre la bouche que pour dire des choses de mauvais\* augure<sup>1</sup>. Une autre fois, dans le temple et en faisant des libations<sup>2</sup>, il lui échappera des mains une coupe ou quelque autre vase; et il rira ensuite de cette aventure, comme s'il avoit fait quelque chose de merveilleux. Un homme si extraordinaire ne sait point écouter un concert ou d'excellents joueurs de flûtes; il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir, ou bien il suit d'une voix désagréable le même air qu'ils jouent; il s'ennuie de la symphonie, et demande si elle ne coit pas

1. Les anciens avoient un grand égard pour les paroles qui étoient proférées, même par hasard, par ceux qui venoient consulter les devins et les augures, prier ou sacrifier dans les temples.

2. Cérémonies où l'on répandoit du vin ou du lait dans les sacrifices.

bientôt finir. Enfin, si étant assis à table il veut cracher, c'est justement sur celui qui est derrière lui pour donner à boire.

#### D'UN HOMME INCOMMODOE

CE qu'on appelle un fâcheux est celui qui, sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarrasser beaucoup; qui entrant dans la chambre de son ami qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains discours; qui, se trouvant sur le bord de la mer, sur le point qu'un homme est prêt de partir et de monter dans son vaisseau, l'arrête sans nul besoin, et l'engage insensiblement à se promener avec lui sur le rivage; qui arrachant un petit enfant du sein de sa nourrice pendant qu'il tette, lui fait avaler quelque chose qu'il a mâché, bat des mains devant lui, le caresse, et lui parle d'une voix contrefaite; qui choisit le temps du repas, et que le potage est sur la table, pour dire qu'ayant pris médecine depuis deux jours, il est allé par haut et par bas, et qu'une bile noire et recuite étoit mêlée dans ses déjections; qui, devant toute une assemblée, s'avise de demander à sa mère quel jour elle a accouché de lui; qui ne sachant que dire, apprend que l'eau de sa citerne est fraîche, qu'il croît dans son jardin de bons\* légumes, ou que sa maison est ouverte à tout le monde, comme une hôtellerie; qui s'empresse de faire connoître à

ses hôtes un parasite<sup>1</sup> qu'il a chez lui; qui l'invite à table à se mettre en bonne humeur, et à réjouir la compagnie.

## DE LA SOTTE VANITÉ

LA sottie vanité semble être une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom et de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte toujours de s'asseoir proche de celui qui l'a convié. Il consacre à Apollon la chevelure d'un fils qui lui vient de naître; et dès qu'il est parvenu à l'âge de puberté, il le conduit lui-même à Delphes, lui coupe les cheveux, et les dépose dans le temple comme un monument d'un vœu solennel qu'il a accompli<sup>2</sup>. Il aime à se faire suivre par un More. S'il fait un paiement, il affecte que ce soit dans une monnaie toute neuve, et qui ne vienne que d'être frappée. Après qu'il a immolé un bœuf devant quelque autel, il se fait réserver la peau du front de cet animal, il l'orne de rubans et de fleurs, et l'attache à l'endroit de sa maison le plus exposé à la vue de ceux qui passent, afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Une autre fois, au retour d'une cavalcade qu'il aura faite avec

1. Mot grec qui signifie celui qui ne mange que chez autrui.

2. Le peuple d'Athènes, ou les personnes plus modestes, se contentoient d'assembler leurs parents, de couper en leur présence les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté, et de les consacrer ensuite à Hercule ou à quelque autre divinité qui avoit un temple dans la ville.



d'autres citoyens, il renvoie chez soi par un valet tout son équipage, et ne garde qu'une riche robe dont il est habillé, et qu'il traîne le reste du jour dans la place publique. S'il lui meurt un petit chien, il l'enterre, lui dresse une épitaphe avec ces mots : *Il étoit de race de Malte*<sup>1</sup>. Il consacre un anneau à Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs. Il se parfume tous les jours. Il remplit avec un grand faste tout le temps de sa magistrature; et sortant de charge, il rend compte au peuple avec ostentation des sacrifices qu'il a faits, comme du nombre et de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors, revêtu d'une robe blanche, et couronné de fleurs, il paroît dans l'assemblée du peuple : « Nous pouvons, dit-il, vous assurer, ô Athéniens, que pendant le temps de notre gouvernement nous avons sacrifié à Cybèle, et que nous lui avons rendu des honneurs tels que les mérite de nous la mère des Dieux : espérez donc toutes choses heureuses de cette déesse ». Après avoir parlé ainsi, il se retire dans sa maison, où il fait un long récit à sa femme de la manière dont tout lui a réussi au delà même de ses souhaits.

#### DE L'AVARICE

CE vice est dans l'homme un oubli de l'honneur et de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense. Si un homme a remporté le prix de la tra-

1. Cette île portoit de petits chiens fort estimés.

gédie<sup>1</sup>, il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites d'écorce de bois, et il fait graver son nom sur un présent si magnifique. Quelquefois, dans les temps difficiles, le peuple est obligé de s'assembler pour régler une contribution capable de subvenir aux besoins de la République; alors il se lève et garde le silence<sup>2</sup>, ou le plus souvent il fend la presse et se retire. Lorsqu'il marie sa fille, et qu'il sacrifie selon la coutume, il n'abandonne de la victime que les parties seules qui doivent être brûlées sur l'autel<sup>3</sup>: il réserve les autres pour les vendre; et comme il manque de domestiques pour servir à table et être chargés du soin des noces, il loue des gens pour tout le temps de la fête, qui se nourrissent à leurs dépens, et à qui il donne une certaine somme. S'il est capitaine de galère, voulant ménager son lit, il se contente de coucher indifféremment avec les autres sur de la natte qu'il emprunte de son pilote. Vous verrez une autre fois cet homme sordide acheter en plein marché des viandes cuites, toutes sortes d'herbes, et les porter hardiment dans son sein et sous sa robe; s'il l'a un jour envoyée chez le teinturier pour la détacher, comme il n'en a pas une seconde pour sortir, il est obligé de garder la chambre. Il sait éviter dans la

1. Qu'il a faite ou récitée.

2. Ceux qui vouloient donner se levoient et offroient une somme; ceux qui ne vouloient rien donner se levoient et se taisoient.

3. C'étoit les cuisses et les intestins.

place la rencontre d'un ami pauvre qui pourroit lui demander, comme aux autres, quelque secours<sup>1</sup>; il se détourne de lui, et reprend le chemin de sa maison. Il ne donne point de servantes à sa femme, content de lui en louer quelques-unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle sort. Enfin ne pensez pas que ce soit un autre que lui qui balie\* le matin sa chambre, qui fasse son lit et le nettoie. Il faut ajouter qu'il porte un manteau usé, sale et tout couvert de taches; qu'en ayant honte lui-même, il le retourne quand il est obligé d'aller tenir sa place dans quelque assemblée.

#### DE L'OSTENTATION

JE n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'ostentation, qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celui en qui elle domine s'arrête dans l'endroit du Pirée<sup>2</sup> où les marchands étalent, et où se trouve un plus grand nombre d'étrangers; il entre en matière avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la mer; il discourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à espérer pour ceux qui y entrent, et de ceux surtout que lui qui leur parle y a faits.

1. Par forme de contribution. Voyez (*ci-dessus*, p. 26 et 57) les chapitres de la *Dissimulation* et de l'*Esprit chagrin*.

2. Port à Athènes fort célèbre.



Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve sur son chemin, lui fait compagnie, et lui dit bientôt qu'il a servi sous Alexandre, quels beaux vases et tout enrichis de pierreries il a rapportés de l'Asie, quels excellents ouvriers s'y rencontrent, et combien ceux de l'Europe leur sont inférieurs<sup>1</sup>. Il se vante, dans une autre occasion, d'une lettre qu'il a reçue d'Antipater<sup>2</sup>, qui apprend que lui troisième est entré dans la Macédoine. Il dit une autre fois que bien que les magistrats lui aient permis tels transports de bois<sup>3</sup> qu'il lui plairoit sans payer de tribut, pour éviter néanmoins l'envie du peuple, il n'a point voulu user de ce privilège. Il ajoute que pendant une grande cherté de vivres, il a distribué aux pauvres citoyens d'Athènes jusqu'à la somme de cinq talents<sup>4</sup>; et s'il parle à des gens qu'il ne connoît point, et dont il n'est pas mieux connu, il leur fait prendre des jetons, compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largesses; et quoiqu'il monte à plus de six cents personnes, il leur donne à tous des noms convenables; et après avoir supputé les sommes particulières qu'il a données à chacun d'eux,

1. C'étoit contre l'opinion commune de toute la Grèce.

2. L'un des capitaines d'Alexandre le Grand, et dont la famille régna quelque temps dans la Macédoine.

3. Parce que les pins, les sapins, les cyprès et tout autre bois propre à construire des vaisseaux, étoient rares dans le pays attique, l'on n'en permettoit le transport en d'autres pays qu'en payant un fort gros tribut.

4. Un talent attique, dont il s'agit, valoit soixante mines attiques; une mine, cent dragmes; une dragme, six oboles. Le talent attique valoit quelques\* six cents écus de notre monnoie.

il se trouve qu'il en résulte le double de ce qu'il pensoit, et que dix talents y sont employés, « sans compter, poursuit-il, les galères que j'ai armées à mes dépens, et les charges publiques que j'ai exercées à mes frais et sans récompense ». Cet homme fastueux va chez un fameux marchand de chevaux, fait sortir de l'écurie les plus beaux et les meilleurs, fait ses offres, comme s'il vouloit les acheter. De même il visite les foires les plus célèbres, entre sous les tentes des marchands, se fait déployer une riche robe, et qui vaut jusqu'à deux talents; et il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter de l'or sur lui<sup>1</sup> pour les besoins où l'on se trouve. Enfin, s'il habite une maison dont il paye le loyer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore que c'est une maison de famille et qu'il a héritée de son père; mais qu'il veut s'en défaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire chez lui<sup>2</sup>.

#### DE L'ORGUEIL

IL faut définir l'orgueil une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi. Un homme fier et superbe n'écoute pas celui qui l'aborde dans la place pour lui parler de quelque affaire; mais sans s'arrêter, et se faisant suivre

1. Coutume des anciens.

2. Par droit d'hospitalité.

quelque temps, il lui dit enfin qu'on peut le voir après son souper. Si l'on a reçu de lui le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde jamais le souvenir : il le reprochera en pleine rue, à la vue de tout le monde. N'attendez pas de lui qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre, il s'approche de vous et qu'il vous parle le premier; de même, au lieu d'expédier sur-le-champ des marchands ou des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin et à l'heure de son lever. Vous le voyez marcher dans les rues de la ville la tête baissée, sans daigner parler à personne de ceux qui vont et viennent. S'il se familiarise quelquefois jusques à inviter ses amis à un repas, il prétexte des raisons pour ne pas se mettre à table et manger avec eux, et il charge ses principaux domestiques du soin de les régaler. Il ne lui arrive point de rendre visite à personne sans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des siens pour avertir qu'il va venir<sup>1</sup>. On ne le voit point chez lui lorsqu'il mange ou qu'il se parfume<sup>2</sup>. Il ne se donne pas la peine de régler lui-même des parties; mais il dit négligemment à un valet de les calculer, de les arrêter et les passer à compte. Il ne sait point écrire dans une lettre : « Je vous prie de me faire ce plaisir ou de me rendre ce service », mais : « J'entends que cela soit ainsi; j'envoie un homme vers vous pour recevoir une telle chose;

1. Voyez (*ci-dessus*, p. 28) le chapitre de la *Flatterie*.

2. Avec des huiles de senteur.



je ne veux pas que l'affaire se passe autrement; faites ce que je vous dis promptement et sans différer ». Voilà son style.

#### DE LA PEUR, OU DU DÉFAUT DE COURAGE

CETTE crainte est un mouvement de l'âme qui s'ébranle, ou qui cède en vue d'un péril vrai ou imaginaire, et l'homme timide est celui dont je vais faire la peinture. S'il lui arrive d'être sur la mer et s'il aperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur lui fait croire que c'est le débris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte; aussi tremble-t-il au moindre flot qui s'élève, et il s'informe avec soin si tous ceux qui navigent\* avec lui sont initiés<sup>1</sup>. S'il vient à remarquer que le pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il lui demande avec inquiétude s'il ne croit pas s'être écarté de sa route, s'il tient toujours la haute mer, et si les Dieux sont propices<sup>2</sup>. Après cela il se met à raconter une vision qu'il a eue pendant la nuit, dont

1. Les anciens navigeoient rarement avec ceux qui passoient pour impies, et ils se faisoient initier avant de partir, c'est-à-dire instruire des mystères de quelque divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. Voyez (*ci-dessus*, p. 55) le chapitre de la *Superstition*.

2. Ils consultoient les Dieux par les sacrifices ou par les augures, c'est-à-dire par le vol, le chant et le manger des oiseaux, et encore par les entrailles des bêtes.

il est encore tout épouvanté, et qu'il prend pour un mauvais présage. Ensuite, ses frayeurs venant à croître, il se déshabille et ôte jusques à sa chemise pour pouvoir mieux se sauver à la nage, et après cette précaution il ne laisse pas de prier les navigateurs de le mettre à terre. Que si cet homme foible, dans une expédition militaire où il s'est engagé, entend dire que les ennemis sont proches, il appelle ses compagnons de guerre, observe leur contenance sur ce bruit qui court, leur dit qu'il est sans fondement, et que les coureurs n'ont pu discerner si ce qu'ils ont découvert à la campagne sont amis ou ennemis; mais si l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend, et s'il a vu lui-même de loin le commencement du combat, et que quelques hommes aient paru tomber à ses yeux, alors feignant que la précipitation et le tumulte lui ont fait oublier ses armes, il court les querir dans sa tente, où il cache son épée sous le chevet de son lit, et emploie beaucoup de temps à la chercher, pendant que d'un autre côté son valet va par ses ordres savoir des nouvelles des ennemis, observer quelle route ils ont prise et où en sont les affaires; et dès qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout sanglant d'une blessure qu'il a reçue, il accourt vers lui, le console et l'encourage, étanche le sang qui coule de sa plaie, chasse les mouches qui l'importunent, ne lui refuse aucun secours, et se mêle de tout, excepté de combattre. Si pendant le temps qu'il est dans la

chambre du malade, qu'il ne perd pas de vue, il entend la trompette qui sonne la charge : « Ah ! dit-il avec imprécation, puisses-tu être pendu, maudit sonneur qui cornes incessamment, et fais un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir ! » Il arrive même que tout plein d'un sang qui n'est pas le sien, mais qui a rejailli sur lui de la plaie du blessé, il fait accroire à ceux qui reviennent du combat qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami ; il conduit vers lui ceux qui y prennent intérêt, ou comme ses parents, ou parce qu'ils sont d'un même pays, et là il ne rougit pas de leur raconter quand et de quelle manière il a tiré cet homme des ennemis et l'a apporté dans sa tente.

#### DES GRANDS D'UNE RÉPUBLIQUE

LA plus grande passion de ceux qui ont les premières places dans un État populaire n'est pas le desir du gain ou de l'accroissement de leurs revenus, mais une impatience de s'agrandir et de se fonder, s'il se pouvoit, une souveraine puissance sur celle du peuple. S'il s'est assemblé pour délibérer à qui des citoyens il donnera la commission d'aider de ses soins le premier magistrat dans la conduite d'une fête ou d'un spectacle, cet homme ambitieux, et tel que je viens de le définir, se lève, demande cet emploi, et proteste que nul autre ne peut si bien



s'en acquitter. Il n'approuve point la domination de plusieurs, et de tous les vers d'Homère il n'a retenu que celui-ci :

Les peuples sont heureux quand un seul les gouverne.

Son langage le plus ordinaire est tel : « Retirons-nous de cette multitude qui nous environne; tenons ensemble un conseil particulier où le peuple ne soit point admis; essayons même de lui fermer le chemin à la magistrature ». Et s'il se laisse prévenir contre une personne d'une condition privée, de qui il croie avoir reçu quelque injure : « Cela, dit-il, ne se peut souffrir, et il faut que lui ou moi abandonnions la ville ». Vous le voyez se promener dans la place, sur le milieu du jour, avec les ongles propres, la barbe et les cheveux en bon ordre, repousser fièrement ceux qui se trouvent sur ses pas, dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre que la ville est un lieu où il n'y a plus moyen de vivre, qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des plaideurs, ni supporter plus longtemps les longueurs, les crieries et les mensonges des avocats, qu'il commence à avoir honte de se trouver assis, dans une assemblée publique ou sur les tribunaux, auprès d'un homme mal habillé, sale, et qui dégoûte, et qu'il n'y a pas un seul de ces orateurs dévoués au peuple qui ne lui soit insupportable. Il ajoute que c'est Thésée<sup>1</sup> qu'on peut

1. Thésée avoit jeté les fondements de la république d'Athènes en établissant l'égalité entre les citoyens.

appeler le premier auteur de tous ces maux; et il fait de pareils discours aux étrangers qui arrivent dans la ville, comme à ceux avec qui il sympathise de mœurs et de sentiments.

#### D'UNE TARDIVE INSTRUCTION

IL s'agit de décrire quelques inconvénients où tombent ceux qui, ayant méprisé dans leur jeunesse les sciences et les exercices, veulent réparer cette négligence dans un âge avancé par un travail souvent inutile. Ainsi un vieillard de soixante ans s'avise d'apprendre des vers par cœur, et de les réciter à table dans un festin<sup>1</sup>, où, la mémoire venant à lui manquer, il a la confusion de demeurer court. Une autre fois il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droit\* ou à gauche, le maniement des armes, et quel est l'usage à la guerre de la lance et du bouclier. S'il monte un cheval que l'on lui a prêté, il le presse de l'éperon, veut le manier, et lui faisant faire des voltes ou des caracoles, il tombe lourdement et se casse la tête. On le voit tantôt, pour s'exercer au javelot, le lancer tout un jour contre l'homme de bois<sup>2</sup>, tantôt tirer de l'arc et disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des flèches, vouloir d'abord

1. Voyez (*ci-dessus*, p. 54) le chapitre de la *Brutalité*.

2. Une grande statue de bois qui étoit dans le lieu des exercices pour apprendre à darder.



apprendre de lui, se mettre ensuite à l'instruire et à le corriger comme s'il étoit le plus habile. Enfin se voyant tout nu au sortir d'un bain, il imite les postures d'un lutteur, et par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grâce, et il s'agite d'une manière ridicule.

## DE LA MÉDISANCE

JE définis ainsi la médisance : une pente secrète de l'âme à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles ; et pour ce qui concerne le médisant, voici ses mœurs. Si on l'interroge sur quelque autre, et que l'on lui demande quel est cet homme, il fait d'abord sa généalogie : « Son père, dit-il, s'appeloit Sosie<sup>1</sup>, que l'on a connu dans le service et parmi les troupes sous le nom de Sostistrate ; il a été affranchi depuis ce temps, et reçu dans l'une des tribus de la ville<sup>2</sup> ; pour sa mère, c'étoit une noble Thracienne<sup>3</sup>, car les femmes de Thrace, ajoute-t-il, se piquent la plupart d'une ancienne noblesse : celui-ci, né de si honnêtes gens, est un scélérat et qui ne mérite que le gibet ». Et retournant à la mère de cet homme qu'il peint avec de si belles couleurs : « Elle est, poursuit-il, de ces femmes qui épient sur les grands chemins les jeunes gens au

1. C'étoit chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave.

2. Le peuple d'Athènes étoit partagé en diverses tribus.

3. Cela est dit par dérision des Thraciennes, qui venoient dans la Grèce pour être servantes, et quelque chose de pis.



passage<sup>1</sup>, et qui pour ainsi dire les enlèvent et les ravissent ». Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il relève la conversation : « Je suis, lui dit-il, de votre sentiment : cet homme m'est odieux, et je ne le puis souffrir. Qu'il est insupportable par sa physionomie ! Y a-t-il un plus grand fripon et des manières plus extravagantes ? Savez-vous combien il donne à sa femme pour la dépense de chaque repas ? Trois oboles<sup>2</sup>, et rien davantage ; et croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hiver et au mois de décembre il l'oblige de se laver avec de l'eau froide ? » Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se lève et se retire, il parle de lui presque dans les mêmes termes. Nul de ses plus familiers n'est épargné ; les morts mêmes dans le tombeau ne trouvent pas un asile contre sa mauvaise langue<sup>3</sup>.

1. Elles tenoient hôtellerie sur les chemins publics, où elles se mêloient d'infâmes commerces.

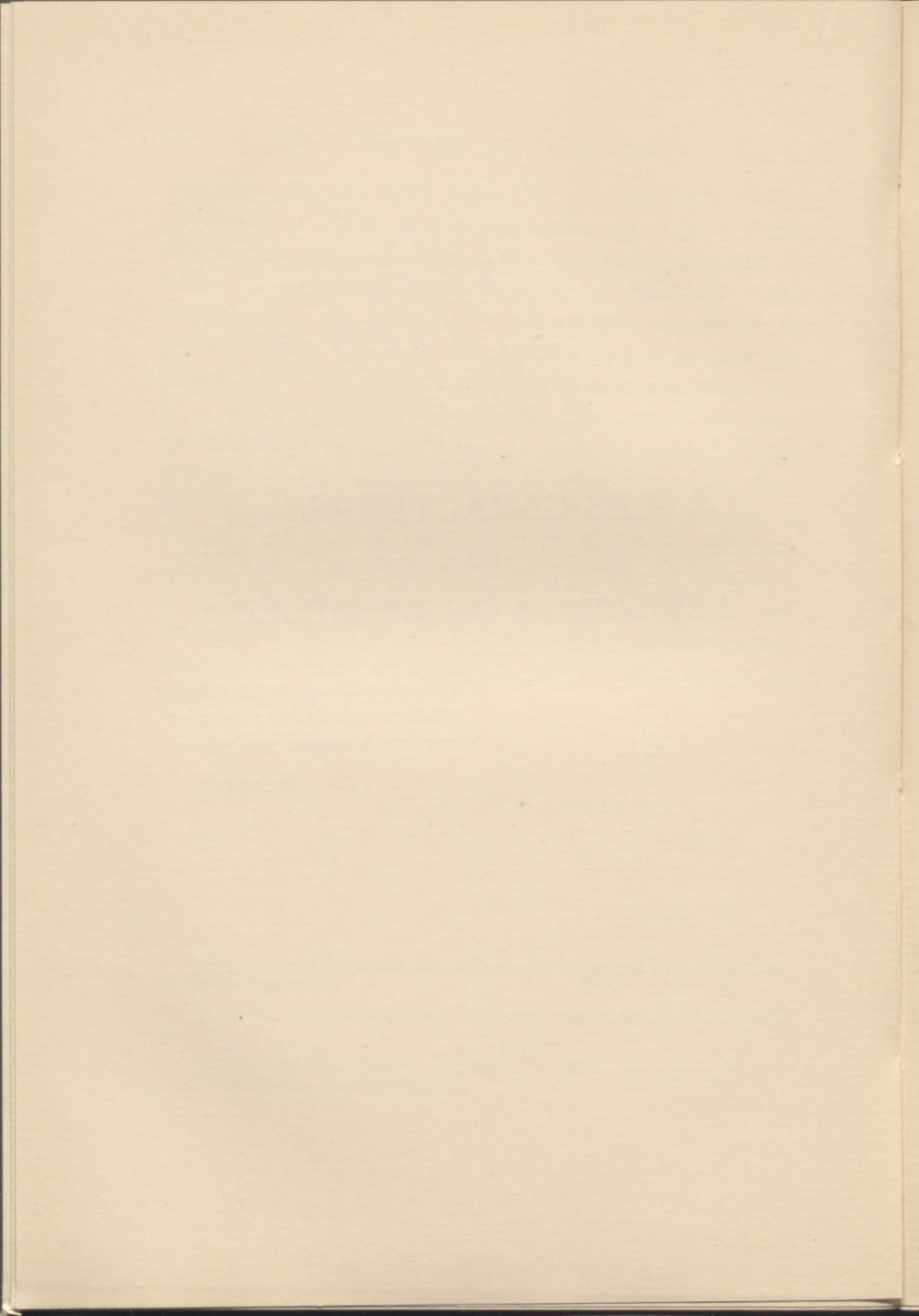
2. Il y avoit au-dessous de cette monnoie d'autres encore de moindre prix.

3. Il étoit défendu chez les Athéniens de parler mal des morts, par une loi de Solon, leur législateur.

LES CARACTÈRES  
OU  
LES MŒURS DE CE SIÈCLE

*Admonere volumus, non mordere ;  
prodesse, non lædere ; consulere  
moribus hominum, non officere.*

ÉRASME\*





# LES CARACTÈRES

OU

## LES MŒURS DE CE SIÈCLE

**J**E rends au public ce qu'il m'a prêté; j'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage : il est juste que, l'ayant achevé avec toute l'attention pour la vérité dont je suis capable, et qu'il mérite de moi, je lui en fasse la restitution. Il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ai fait de lui d'après nature, et s'il se connoît quelques-uns des défauts que je touche, s'en corriger. C'est l'unique fin\* que l'on doit se proposer en écrivant, et le succès aussi que l'on doit moins se promettre; mais comme les hommes ne se dégoûtent point du vice, il ne faut pas aussi se lasser de leur reprocher : ils seroient peut-être pires, s'ils venoient à manquer de censeurs ou de critiques; c'est ce qui fait que l'on prêche et que l'on écrit. L'orateur et l'écrivain ne sauroient vaincre la joie qu'ils ont d'être applaudis; mais ils devraient rougir d'eux-mêmes s'ils n'avoient cherché par leurs discours ou par leurs écrits que des éloges; outre que l'approbation la plus sûre et la moins équivoque est le changement de mœurs et la réformation de ceux qui les lisent ou qui les écoutent. On ne doit parler, on ne

doit écrire que pour l'instruction; et s'il arrive que l'on plaise, il ne faut pas néanmoins s'en repentir, si cela sert à insinuer et à faire recevoir les vérités qui doivent instruire. Quand donc il s'est glissé dans un livre quelques pensées ou quelques réflexions qui n'ont ni le feu, ni le tour, ni la vivacité des autres, bien qu'elles semblent y être admises pour la variété, pour délasser l'esprit, pour le rendre plus présent et plus attentif à ce qui va suivre, à moins que d'ailleurs elles ne soient sensibles, familières, instructives, accommodées au simple peuple, qu'il n'est pas permis de négliger, le lecteur peut les condamner; et l'auteur les doit proscrire : voilà la règle\*. Il y en a une autre, et que j'ai intérêt que l'on veuille suivre, qui est de ne pas perdre mon titre de vue, et de penser toujours, et dans toute la lecture de cet ouvrage, que ce sont les caractères ou les mœurs de ce siècle que je décris; car bien que je les tire souvent de la cour de France et des hommes de ma nation\*, on ne peut pas néanmoins les restreindre à une seule cour, ni les renfermer en un seul pays, sans que mon livre ne perde beaucoup de son étendue et de son utilité, ne s'écarte du plan que je me suis fait d'y peindre les hommes en général, comme des raisons qui entrent dans l'ordre des chapitres et dans une certaine suite insensible des réflexions qui les composent. Après cette précaution si nécessaire\*, et dont on pénètre assez les conséquences, je crois pouvoir protester contre tout chagrin, toute plainte, toute

maligne interprétation, toute fausse application et toute censure, contre les froids plaisants et les lecteurs mal intentionnés : il faut savoir lire\*, et ensuite se taire, ou pouvoir rapporter ce qu'on a lu, et ni plus ni moins que ce qu'on a lu; et si on le peut quelquefois, ce n'est pas assez, il faut encore le vouloir faire : sans ces conditions, qu'un auteur exact et scrupuleux est en droit d'exiger de certains esprits pour l'unique récompense de son travail, je doute qu'il doive continuer d'écrire, s'il préfère du moins sa propre satisfaction à l'utilité de plusieurs et au zèle de la vérité. J'avoue d'ailleurs que j'ai balancé dès l'année M. DC. LXXX, et avant la cinquième édition, entre l'impatience de donner à mon livre plus de rondeur et une meilleure forme par de nouveaux caractères, et la crainte de faire dire à quelques-uns : « Ne finiront-ils point, ces *Caractères*, et ne verrons-nous jamais autre chose de cet écrivain ? » Des gens sages me disoient d'une part : « La matière est solide, utile, agréable, inépuisable; vivez longtemps, et traitez-la sans interruption pendant que vous vivrez : que pourriez-vous faire de mieux ? il n'y a point d'année que les folies des hommes ne puissent vous fournir un volume ». D'autres, avec beaucoup de raison, me faisoient redouter les caprices de la multitude et la légèreté du public, de qui j'ai néanmoins de si grands sujets d'être content, et ne manquoient pas de me suggérer que personne presque depuis trente années\* ne lisant plus que pour lire, il falloit aux hommes,



pour les amuser, de nouveaux chapitres et un nouveau titre; que cette indolence avoit rempli les boutiques et peuplé le monde, depuis tout ce temps, de livres froids et ennuyeux, d'un mauvais style et de nulle ressource, sans règles et sans la moindre justesse, contraires aux mœurs et aux bienséances, écrits avec précipitation, et lus de même, seulement par leur nouveauté; et que si je ne savois qu'augmenter un livre raisonnable, le mieux que je pouvois faire étoit de me reposer. Je pris alors quelque chose de ces deux avis si opposés, et je gardai un tempérament qui les rapprochoit : je ne feignis point d'ajouter quelques nouvelles remarques à celles qui avoient déjà grossi du double\* la première édition de mon ouvrage; mais afin que le public ne fût point obligé de parcourir ce qui étoit ancien pour passer à ce qu'il y avoit de nouveau, et qu'il trouvât sous ces yeux ce qu'il avoit seulement envie de lire, je pris soin de lui désigner cette seconde augmentation par une marque particulière; je crus aussi qu'il ne seroit pas inutile de lui distinguer la première augmentation par une autre plus simple, qui servît à lui montrer le progrès de mes *Caractères*, et à aider son choix dans la lecture qu'il en voudroit faire; et comme il pouvoit craindre que ce progrès n'allât à l'infini, j'ajoutois à toutes ces exactitudes une promesse sincère de ne plus rien hasarder en ce genre. Que si quelqu'un m'accuse\* d'avoir manqué à ma parole, en insérant dans les trois éditions qui ont suivi un assez grand nombre de nou-

velles remarques, il verra du moins qu'en les confondant avec les anciennes par la suppression entière de ces différences qui se voient par apostille, j'ai moins pensé à lui faire lire rien de nouveau qu'à laisser peut-être un ouvrage de mœurs plus complet, plus fini, et plus régulier, à la postérité. Ce ne sont point au reste des maximes\* que j'aie voulu écrire : elles sont comme des lois dans la morale, et j'avoue que je n'ai ni assez d'autorité ni assez de génie pour faire le législateur ; je sais même que j'aurois péché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la manière des oracles elles soient courtes et concises. Quelques-unes de ces remarques le sont, quelques autres sont plus étendues : on pense les choses d'une manière différente, et on les explique par un tour aussi tout différent, par une sentence, par un raisonnement, par une métaphore ou quelque autre figure, par un parallèle, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une peinture : de là procède la longueur ou la brièveté de mes réflexions. Ceux enfin qui font des maximes veulent être crus : je consens, au contraire, que l'on dise de moi que je n'ai pas quelquefois bien remarqué, pourvu que l'on remarque mieux\*.

## DES OUVRAGES DE L'ESPRIT

¶ Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans\* qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes.

¶ Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments; c'est une trop grande entreprise.

¶ C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule : il faut plus que de l'esprit pour être auteur. Un magistrat\* alloit par son mérite à la première dignité, il étoit homme délié et pratique dans les affaires : il a fait imprimer un ouvrage moral, qui est rare par le ridicule.

¶ Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis.

¶ Un ouvrage satirique ou qui contient des faits, qui est donné en feuilles sous le manteau aux conditions d'être rendu de même, s'il est médiocre, passe pour merveilleux; l'impression est l'écueil.

¶ Si l'on ôte de beaucoup d'ouvrages de morale l'avertissement au lecteur, l'épître dédicatoire, la pré-



face, la table, les approbations, il reste à peine assez de pages pour mériter le nom de livre.

¶ Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie, la musique, la peinture, le discours public.

Quel supplice que celui d'entendre déclamer pompeusement un froid discours, ou prononcer de médiocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais poète!

¶ Certains poètes\* sont sujets, dans le dramatique, à de longues suites de vers pompeux qui semblent forts, élevés et remplis de grands sentiments. Le peuple écoute avidement, les yeux élevés et la bouche ouverte, croit que cela lui plaît, et à mesure qu'il y comprend moins, l'admire davantage; il n'a pas le temps de respirer, il a à peine celui de se récrier et d'applaudir. J'ai cru autrefois, et dans ma première jeunesse, que ces endroits étoient clairs et intelligibles pour les acteurs, pour le parterre et l'amphithéâtre, que leurs auteurs s'entendoient eux-mêmes, et qu'avec toute l'attention que je donnois à leur récit, j'avois tort de n'y rien entendre : je suis détrompé.

¶ L'on n'a guère vu jusques à présent un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs\* : Homère a fait l'*Iliade*, Virgile l'*Énéide*, Tite Live ses *Décades*, et l'Orateur romain ses *Oraisons*.

¶ Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature. Celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent

pas, et qui aime en deçà ou au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement.

¶ Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les hommes; ou pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr et d'une critique judicieuse.

¶ La vie des héros a enrichi l'histoire, et l'histoire a embelli les actions des héros : ainsi je ne sais qui sont plus redevables, ou ceux qui ont écrit l'histoire à ceux qui leur en ont fourni une si noble matière, ou ces grands hommes à leurs historiens.

¶ Amas d'épithètes, mauvaises louanges : ce sont les faits qui louent, et la manière de les raconter.

¶ Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre. MOÏSE<sup>1</sup>, HOMÈRE, PLATON, VIRGILE, HORACE ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images : il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement.

¶ On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture. On a entièrement abandonné l'ordre gothique, que la barbarie avoit introduit pour les palais et pour les temples\* ; on a rappelé le dorique, l'ionique et le corinthien : ce qu'on ne voyoit plus que dans les ruines de l'ancienne Rome et de la vieille Grèce, devenu moderne, éclate dans nos portiques et dans nos péristyles. De même on ne sauroit en écrivant ren-

1. Quand même on ne le considère que comme un homme qui a écrit.



contrer le parfait, et s'il se peut, surpasser les anciens que par leur imitation.

Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes, dans les sciences et dans les arts, aient pu revenir au goût des anciens et reprendre enfin le simple et le naturel !

On se nourrit des anciens et des habiles modernes, on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ses ouvrages; et quand enfin l'on est auteur, et que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice.

Un auteur moderne prouve ordinairement que les anciens nous sont inférieurs en deux manières, par raison et par exemple : il tire la raison de son goût particulier, et l'exemple de ses ouvrages.

Il avoue que les anciens, quelque inégaux et peu corrects qu'ils soient, ont de beaux traits; il les cite, et ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique\*.

Quelques habiles prononcent en faveur des anciens contre les modernes; mais ils sont suspects et semblent juger en leur propre cause, tant leurs ouvrages sont faits sur le goût de l'antiquité : on les récuse\*.

¶ L'on devrait aimer à lire ses ouvrages à ceux qui en savent assez pour les corriger et les estimer.

Ne vouloir être ni conseillé ni corrigé sur son ouvrage est un pédantisme.

Il faut qu'un auteur reçoive avec une égale mo-



destie les éloges et la critique que l'on fait de ses ouvrages.

¶ Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne. On ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant; il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est foible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Un bon auteur, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchoit depuis longtemps sans la connoître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui étoit la plus simple, la plus naturelle, qui sembloit devoir se présenter d'abord et sans effort.

Ceux qui écrivent par humeur sont sujets à retoucher à leurs ouvrages : comme elle n'est pas toujours fixe, et qu'elle varie en eux selon les occasions, ils se refroidissent bientôt pour les expressions et les termes qu'ils ont le plus aimés.

¶ La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses nous fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues.

Un esprit médiocre croit écrire divinement; un bon esprit croit écrire raisonnablement.

¶ « L'on m'a engagé, dit *Ariste*, à lire mes ouvrages à *Zoïle*\* : je l'ai fait. Ils l'ont saisi d'abord et avant qu'il ait eu le loisir de les trouver mauvais; il les a loués modestement en ma présence, et il ne les a pas loués depuis devant personne. Je l'excuse, et je n'en

demande pas davantage à un auteur ; je le plains même d'avoir écouté de belles choses qu'il n'a point faites ».

Ceux qui par leur condition se trouvent exempts de la jalousie d'auteur, ont ou des passions ou des besoins qui les distraient et les rendent froids sur les conceptions d'autrui : personne presque, par la disposition de son esprit, de son cœur et de sa fortune, n'est en état de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un ouvrage.

¶ Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très-belles choses.

¶ Bien des gens vont jusques à sentir le mérite d'un manuscrit qu'on leur lit, qui ne peuvent se déclarer en sa faveur, jusques à ce qu'ils aient vu le cours qu'il aura dans le monde par l'impression, ou quel sera son sort parmi les habiles : ils ne hasardent point leurs suffrages, et ils veulent être portés par la foule et entraînés par la multitude. Ils disent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, et que le public est de leur avis.

Ces gens laissent échapper les plus belles occasions de nous convaincre qu'ils ont de la capacité et des lumières, qu'ils savent juger, trouver bon ce qui est bon, et meilleur ce qui est meilleur. Un bel ouvrage tombe entre leurs mains, c'est un premier ouvrage, l'auteur ne s'est pas encore fait un grand nom, il n'a rien qui prévienne en sa faveur, il ne s'agit point de faire sa cour ou de flatter les grands en applaudissant à ses écrits ; on ne vous demande pas, *Zélotes*, de



vous récrier : *C'est un chef-d'œuvre de l'esprit ; l'humanité ne va pas plus loin ; c'est jusqu'où la parole humaine peut s'élever ; on ne jugera à l'avenir du goût de quelqu'un qu'à proportion qu'il en aura pour cette pièce ;* phrases outrées, dégoûtantes, qui sentent la pension ou l'abbaye\*, nuisibles à cela même qui est louable et qu'on veut louer. Que ne disiez-vous seulement : « Voilà un bon livre » ? Vous le dites, il est vrai, avec toute la France, avec les étrangers comme avec vos compatriotes, quand il est imprimé par toute l'Europe et qu'il est traduit en plusieurs langues : il n'est plus temps\*.

¶ Quelques-uns de ceux qui ont lu un ouvrage en rapportent certains traits dont ils n'ont pas compris le sens, et qu'ils altèrent encore par tout ce qu'ils y mettent du leur ; et ces traits ainsi corrompus et défigurés, qui ne sont autre chose que leurs propres pensées et leurs expressions, ils les exposent à la censure, soutiennent qu'ils sont mauvais, et tout le monde convient qu'ils sont mauvais ; mais l'endroit de l'ouvrage que ces critiques croient citer, et qu'en effet ils ne citent point, n'en est pas pire\*.

¶ « Que dites-vous du livre d'*Hermodore* ? — Qu'il est mauvais, répond *Anthime*. — Qu'il est mauvais ? — Qu'il est tel, continue-t-il, que ce n'est pas un livre, ou qui mérite du moins que le monde en parle. — Mais l'avez-vous lu ? — Non », dit *Anthime*. Que n'ajoute-t-il que *Fulvie* et *Mélanie* l'ont condamné sans l'avoir lu, et qu'il est ami de *Fulvie* et de *Mélanie* ?\*



¶ *Arsène*, du plus haut de son esprit, contemple les hommes, et dans l'éloignement d'où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse; loué, exalté, et porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer réciproquement, il croit, avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir, et qu'il n'aura jamais; occupé et rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles; élevé par son caractère au-dessus des jugements humains, il abandonne aux âmes communes le mérite d'une vie suivie et uniforme, et il n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrèrent : eux seuls savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire; il n'y a point d'autre ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde, et si universellement goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il veuille approuver, mais qu'il daigne lire : incapable d'être corrigé par cette peinture, qu'il ne lira point\*.

¶ *Théocrine*\* sait des choses assez inutiles; il a des sentiments toujours singuliers; il est moins profond que méthodique; il n'exerce que sa mémoire, il est abstrait, dédaigneux, et il semble toujours rire en lui-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas. Le hasard fait que je lui lis mon ouvrage, il l'écoute. Est-il lu, il me parle du sien. « Et du vôtre, me direz-vous, qu'en pense-t-il ? » — Je vous l'ai déjà dit, il me parle du sien.

¶ Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fon-

dît tout entier au milieu de la critique, si son auteur vouloit en croire tous les censeurs qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins.

¶ C'est une expérience faite que, s'il se trouve dix personnes qui effacent d'un livre une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un pareil nombre qui les réclame. Ceux-ci s'écrient : « Pourquoi supprimer cette pensée ? elle est neuve, elle est belle, et le tour en est admirable » ; et ceux-là affirment, au contraire, ou qu'ils auroient négligé cette pensée, ou qu'ils lui auroient donné un autre tour. « Il y a un terme, disent les uns, dans votre ouvrage, qui est rencontré et qui peint la chose au naturel ; il y a un mot, disent les autres, qui est hasardé, et qui d'ailleurs ne signifie pas assez ce que vous voulez peut-être faire entendre » ; et c'est du même trait et du même mot que tous ces gens s'expliquent ainsi, et tous sont connoisseurs et passent pour tels. Quel autre parti pour un auteur, que d'oser pour lors être de l'avis de ceux qui l'approuvent ?

¶ Un auteur sérieux n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletés, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, et de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son ouvrage, et encore moins de les supprimer. Il est convaincu que quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa manière d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisants est un mal inévitable, et que les meilleures



choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise\*.

¶ Si certains esprits vifs et décisifs étoient crus, ce seroit encore trop que les termes pour exprimer les sentiments : il faudroit leur parler par signes, ou sans parler se faire entendre. Quelque soin qu'on apporte à être serré et concis, et quelque réputation qu'on ait d'être tel, ils vous trouvent diffus. Il faut leur laisser tout à suppléer, et n'écrire que pour eux seuls. Ils conçoivent une période par le mot qui la commence, et par une période tout un chapitre : leur avez-vous lu un seul endroit de l'ouvrage, c'est assez, ils sont dans le fait et entendent l'ouvrage. Un tissu d'énigmes leur seroit une lecture divertissante; et c'est une perte pour eux que ce style estropié qui les enlève soit rare, et que peu d'écrivains s'en accommodent. Les comparaisons tirées d'un fleuve dont le cours, quoique rapide, est égal et uniforme, ou d'un embrasement qui, poussé par les vents, s'épand au loin dans une forêt où il consume les chênes et les pins, ne leur fournissent aucune idée de l'éloquence. Montrez-leur un feu grégeois qui les surprenne, ou un éclair qui les éblouisse, ils vous quittent du bon et du beau\*.

¶ Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage et un ouvrage parfait ou régulier ! Je ne sais s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares génies de rencontrer le grand et le sublime, que d'éviter toute sorte de fautes. Le *Cid* n'a eu qu'une voix pour lui à sa



naissance, qui a été celle de l'admiration; il s'est vu plus fort que l'autorité et la politique, qui ont tenté vainement de le détruire; il a réuni en sa faveur des esprits toujours partagés d'opinions et de sentiments, les grands et le peuple : ils s'accordent tous à le savoir de mémoire, et à prévenir au théâtre les acteurs qui le récitent. Le *Cid* enfin est l'un des plus beaux poèmes que l'on puisse faire; et l'une des meilleures critiques qui ait été faite sur aucun sujet est celle du *Cid*\*.

¶ Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger l'ouvrage; il est bon, et fait de main d'ouvrier.

¶ *Capys*, qui s'érige en juge du beau style et qui croit écrire comme BOUHOURS et RABUTIN, résiste à la voix du peuple, et dit tout seul que *Damis* n'est pas un bon auteur. *Damis* cède à la multitude, et dit ingénument avec le public que *Capys* est froid écrivain\*.

¶ Le devoir du nouvelliste est de dire : « Il y a un tel livre qui court, et qui est imprimé chez *Cramoisy*\* en tel caractère, il est bien relié et en beau papier, il se vend tant » ; il doit savoir jusques à l'enseigne du libraire qui le débite : sa folie est d'en vouloir faire la critique.

Le sublime du nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique.

Le nouvelliste se couche le soir tranquillement sur une nouvelle qui se corrompt la nuit, et qu'il est obligé d'abandonner le matin à son réveil.

¶ Le philosophe consume sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits à en démêler les vices et le ridicule; s'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur, que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques lecteurs croient néanmoins le payer avec usure, s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre, et qu'il y a de l'esprit; mais il leur renvoie tous leurs éloges, qu'il n'a pas cherchés par son travail et par ses veilles. Il porte plus haut ses projets et agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand et un plus rare succès que les louanges, et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs\*.

¶ Les sots lisent un livre, et ne l'entendent point; les esprits médiocres croient l'entendre parfaitement; les grands esprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier : ils trouvent obscur ce qui est obscur, comme ils trouvent clair ce qui est clair; les beaux esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point, et ne pas entendre ce qui est fort intelligible.

¶ Un auteur cherche vainement à se faire admirer par son ouvrage. Les sots admirent quelquefois, mais ce sont des sots. Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les vérités et de tous les sentiments, rien ne leur est nouveau; ils admirent peu, ils approuvent.

¶ Je ne sais si l'on pourra jamais mettre dans des



lettres plus d'esprit, plus de tour, plus d'agrément et plus de style que l'on en voit dans celles de BALZAC et de VOITURE; elles sont vides de sentiments qui n'ont régné que depuis leur temps, et qui doivent aux femmes leur naissance. Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire. Elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche; elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste, que tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté, et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent; il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, et de rendre délicatement une pensée qui est délicate; elles ont un enchaînement de discours inimitable, qui se suit naturellement, et qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étoient toujours correctes, j'oserois dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seroient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit\*.

¶ Il n'a manqué à TÉRENCE que d'être moins froid: quelle pureté, quelle exactitude, quelle politesse, quelle élégance, quels caractères! Il n'a manqué à MOLIÈRE que d'éviter le jargon et le barbarisme, et d'écrire purement: quel feu, quelle naïveté, quelle source de la bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images, et quel fléau du ridicule! Mais quel homme on auroit pu faire de ces deux comiques!\*

¶ J'ai lu MALHERBE et THÉOPHILE\*. Ils ont tous



deux connu la nature, avec cette différence que le premier, d'un style plein et uniforme, montre tout à la fois ce qu'elle a de plus beau et de plus noble, de plus naïf et de plus simple; il en fait la peinture ou l'histoire. L'autre, sans choix, sans exactitude, d'une plume libre et inégale, tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails : il fait une anatomie; tantôt il feint, il exagère, il passe le vrai dans la nature : il en fait le roman.

¶ RONSARD et BALZAC ont eu, chacun dans leur genre, assez de bon et de mauvais pour former après eux de très-grands hommes en vers et en prose\*.

¶ MAROT, par son tour et par son style, semble avoir écrit depuis RONSARD : il n'y a guère, entre ce premier et nous, que la différence de quelques mots\*.

¶ RONSARD et les auteurs ses contemporains ont plus nui au style qu'ils ne lui ont servi : ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection; ils l'ont exposé à la manquer pour toujours et à n'y plus revenir. Il est étonnant que les ouvrages de MAROT, si naturels et si faciles, n'aient su faire de Ronsard, d'ailleurs plein de verve et d'enthousiasme, un plus grand poète que Ronsard et que Marot; et, au contraire, que Belleau, Jodelle, et du Bartas\*, aient été sitôt suivis d'un RACAN et d'un MALHERBE, et que notre langue, à peine corrompue, se soit vue réparée.

¶ MAROT et RABELAIS\* sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avoient assez de génie et de naturel pour pouvoir s'en passer,

même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. Rabelais surtout est incompréhensible : son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable; c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse, et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille : où il est bon, il va jusques à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats.

¶ Deux écrivains dans leurs ouvrages ont blâmé MONTAGNE, que je ne crois pas, aussi bien qu'eux, exempt de toute sorte de blâme : il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle manière. L'un ne pensoit pas assez pour goûter un auteur qui pense beaucoup; l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles\*.

¶ Un style grave, sérieux, scrupuleux, va fort loin : on lit AMYOT et COEFFETEAU; lequel lit-on de leurs contemporains? BALZAC, pour les termes et pour l'expression, est moins vieux que VOITURE; mais si ce dernier, pour le tour, pour l'esprit et pour le naturel, n'est pas moderne, et ne ressemble en rien à nos écrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le négliger que de l'imiter, et que le petit nombre de ceux qui courent après lui ne peut l'atteindre\*.

¶ Le H... G... est immédiatement au-dessous de



rien. Il y a bien d'autres ouvrages qui lui ressemblent. Il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot livre qu'il y a de sottise à l'acheter : c'est ignorer le goût du peuple que de ne pas hasarder quelquefois de grandes fadaïses\*.

¶ L'on voit bien que l'*Opéra* est l'ébauche d'un grand spectacle; il en donne l'idée.

Je ne sais pas comment l'*Opéra*, avec une musique si parfaite et une dépense toute royale, a pu réussir à m'ennuyer.

Il y a des endroits de l'*Opéra* qui laissent en désirer d'autres; il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle : c'est faute de théâtre, d'action, et de choses qui intéressent.

L'*Opéra* jusques à ce jour n'est pas un poëme, ce sont des vers; ni un spectacle, depuis que les machines ont disparu par le bon ménage d'*Amphion* et de sa race : c'est un concert, ou ce sont des voix soutenues par des instruments. C'est prendre le change, et cultiver un mauvais goût, que de dire, comme l'on fait, que la machine n'est qu'un amusement d'enfants, et qui ne convient qu'aux Marionnettes; elle augmente et embellit la fiction, soutient dans les spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du théâtre, où elle jette encore le merveilleux. Il ne faut point de vols, ni de chars, ni de changements, aux *Bérénices* et à *Pénélope* : il en faut aux *Opéras*, et le propre de ce spectacle est de tenir les esprits, les yeux et les oreilles dans un égal enchantement\*.



¶ Ils ont fait le théâtre, ces empressés, les machines, les ballets, les vers, la musique, tout le spectacle, jusqu'à la salle où s'est donné le spectacle, j'entends le toit et les quatre murs dès leurs fondements. Qui doute que la chasse sur l'eau, l'enchantement de la Table<sup>1</sup>, la merveille du Labyrinthe<sup>2</sup> ne soient encore de leur invention? J'en juge par le mouvement qu'ils se donnent, et par l'air content dont ils s'applaudissent sur tout le succès. Si je me trompe, et qu'ils n'aient contribué en rien à cette fête si superbe, si galante, si longtemps soutenue, et où un seul a suffi pour le projet et pour la dépense, j'admire deux choses : la tranquillité et le flegme de celui qui a tout remué, comme l'embarras et l'action de ceux qui n'ont rien fait\*.

¶ Les connoisseurs, ou ceux qui se croyant tels, se donnent voix délibérative et décisive sur les spectacles, se cantonnent aussi, et se divisent en des partis contraires, dont chacun, poussé par un tout autre intérêt que par celui du public ou de l'équité, admire un certain poëme ou une certaine musique, et siffle tout autre. Ils nuisent également, par cette chaleur à défendre leurs préventions, et à la faction opposée et à leur propre cabale; ils découragent par mille contradictions les poëtes et les musiciens, retardent les progrès des sciences et des arts, en leur ôtant le fruit qu'ils pourroient tirer de l'émulation

1. Rendez-vous de chasse dans la forêt de Chantilly.

2. Collation très-ingénieuse, donnée dans le Labyrinthe de Chantilly.

et de la liberté qu'auroient plusieurs excellents maîtres de faire, chacun dans leur genre et selon leur génie, de très-bons ouvrages\*.

§ D'où vient que l'on rit si librement au théâtre, et que l'on a honte d'y pleurer ? Est-il moins dans la nature de s'attendrir sur le pitoyable que d'éclater sur le ridicule ? Est-ce l'altération des traits qui nous retient ? Elle est plus grande dans un ris immodéré que dans la plus amère douleur, et l'on détourne son visage pour rire comme pour pleurer en la présence des grands et de tous ceux que l'on respecte. Est-ce une peine que l'on sent à laisser voir que l'on est tendre, et à marquer quelque foiblesse, surtout en un sujet faux, et dont il semble que l'on soit la dupe ? Mais sans citer les personnes graves ou les esprits forts qui trouvent du foible dans un ris excessif comme dans les pleurs, et qui se les défendent également, qu'attend-on d'une scène tragique ? qu'elle fasse rire ? Et d'ailleurs la vérité n'y règne-t-elle pas aussi vivement par ses images que dans le comique ? l'âme ne va-t-elle pas jusqu'au vrai dans l'un et l'autre genre avant que de s'émouvoir ? est-elle même si aisée à contenter ? ne lui faut-il pas encore le vraisemblable ? Comme donc ce n'est point une chose bizarre d'entendre s'élever de tout un amphithéâtre un ris universel sur quelque endroit d'une comédie, et que cela suppose au contraire qu'il est plaisant et très-naïvement exécuté, aussi l'extrême violence que chacun se fait à contraindre ses larmes, et le mauvais



ris dont on veut les couvrir prouvent clairement que l'effet naturel du grand tragique seroit de pleurer tous franchement et de concert à la vue l'un de l'autre, et sans autre embarras que d'essuyer ses larmes, outre qu'après être convenu de s'y abandonner, on éprouveroit encore qu'il y a souvent moins lieu de craindre de pleurer au théâtre que de s'y morfondre.

¶ Le poëme tragique vous serre le cœur dès son commencement, vous laisse à peine dans tout son progrès la liberté de respirer et le temps de vous remettre, ou s'il vous donne quelque relâche, c'est pour vous replonger dans de nouveaux abîmes et dans de nouvelles alarmes. Il vous conduit à la terreur par la pitié, ou réciproquement à la pitié par le terrible, vous mène par les larmes, par les sanglots, par l'incertitude, par l'espérance, par la crainte, par les surprises et par l'horreur jusqu'à la catastrophe. Ce n'est donc pas un tissu de jolis sentiments, de déclarations tendres, d'entretiens galants, de portraits agréables, de mots *doucereux*, ou quelquefois assez plaisants pour faire rire, suivi à la vérité d'une dernière scène où les mutins n'entendent aucune raison<sup>1</sup>, et où, pour la bienséance, il y a enfin du sang répandu, et quelque malheureux à qui il en coûte la vie\*.

¶ Ce n'est point assez que les mœurs du théâtre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient décentes et instructives. Il peut y avoir un

1 Sédition, dénouement vulgaire des tragédies.



ridicule si bas et si grossier, ou même si fade et si indifférent, qu'il n'est ni permis au poète d'y faire attention, ni possible aux spectateurs de s'en divertir. Le paysan ou l'ivrogne fournit quelques scènes à un farceur; il n'entre qu'à peine dans le vrai comique : comment pourrait-il faire le fond ou l'action principale de la comédie ? « Ces caractères, dit-on, sont naturels ». Ainsi, par cette règle, on occupera bientôt tout l'amphithéâtre d'un laquais qui siffle, d'un malade dans sa garde-robe, d'un homme ivre qui dort ou qui vomit : y a-t-il rien de plus naturel ? C'est le propre d'un efféminé de se lever tard, de passer une partie du jour à sa toilette, de se voir au miroir, de se parfumer, de se mettre des mouches, de recevoir des billets et d'y faire réponse. Mettez ce rôle sur la scène. Plus longtemps vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il sera naturel et conforme à son original; mais plus aussi il sera froid et insipide\*.

¶ Il semble que le roman et la comédie\* pourroient être aussi utiles qu'ils sont nuisibles. L'on y voit de si grands exemples de constance, de vertu, de tendresse et de désintéressement, de si beaux et de si parfaits caractères, que quand une jeune personne jette de là sa vue sur tout ce qui l'entoure, ne trouvant que des sujets indignes et fort au-dessous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'étonne qu'elle soit capable pour eux de la moindre foiblesse.

¶ CORNEILLE\* ne peut être égalé dans les endroits

où il excelle : il a pour lors un caractère original et inimitable ; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissoient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin ; comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avoit sublime, auquel il a été redevable de certains vers, les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénouements ; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité : il a aimé au contraire à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès ; admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de RACINE, et qui tendent un peu plus à une même chose ; mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature, soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmo-



nieuse : exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action ; à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille ni le touchant ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le *Cid*, dans *Polyeucte* et dans les *Horaces* ? Quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate, en Porus et en Burrhus ? Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimoient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la terreur et la pitié, ont été connues de ces deux poètes. Oreste, dans l'*Andromaque* de Racine, et *Phèdre* du même auteur, comme l'*Œdipe* et les *Horaces* de Corneille, en sont la preuve. Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourroit parler ainsi : « Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées, Racine se conforme aux nôtres ; celui-là peint les hommes comme ils devroient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, et de ce que l'on doit même imiter ; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnoît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit ; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier ; et par l'autre, ce



qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des règles, des préceptes; et dans celui-ci, du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel. Il semble que l'un imite SOPHOCLE, et que l'autre doit plus à EURIPIDE ».

¶ Le peuple appelle éloquence la facilité que quelques-uns ont de parler seuls et longtemps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix, et à la force des poumons. Les pédants ne l'admettent aussi que dans le discours oratoire, et ne la distinguent pas de l'entassement des figures, de l'usage des grands mots, et de la rondeur des périodes.

Il semble que la logique est l'art de convaincre de quelque vérité; et l'éloquence un don de l'âme, lequel nous rend maîtres du cœur et de l'esprit des autres; qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît.

L'éloquence peut se trouver dans les entretiens et dans tout genre d'écrire. Elle est rarement où on la cherche, et elle est quelquefois où on ne la cherche point.

L'éloquence est au sublime ce que le tout est à sa partie.

Qu'est-ce que le sublime\* ? Il ne paroît pas qu'on l'ait défini. Est-ce une figure ? Naît-il des figures, ou du moins de quelques figures ? Tout genre d'écrire

reçoit-il le sublime, ou s'il n'y a que les grands sujets qui en soient capables ? Peut-il briller autre chose dans l'épigramme qu'un beau naturel, et dans les lettres familières comme dans les conversations qu'une grande délicatesse ? ou plutôt le naturel et le délicat ne sont-ils pas le sublime des ouvrages dont ils font la perfection ? Qu'est-ce que le sublime ? Où entre le sublime ?

Les synonymes sont plusieurs diction ou plusieurs phrases différentes qui signifient une même chose. L'antithèse est une opposition de deux vérités qui se donnent du jour l'une à l'autre. La métaphore ou la comparaison emprunte d'une chose étrangère une image sensible et naturelle d'une vérité. L'hyperbole exprime au delà de la vérité pour ramener l'esprit à la mieux connoître. Le sublime ne peint que la vérité, mais en un sujet noble ; il la peint toute entière, dans sa cause et dans son effet ; il est l'expression ou l'image la plus digne de cette vérité. Les esprits médiocres ne trouvent point l'unique expression, et usent de synonymes. Les jeunes gens sont éblouis de l'éclat de l'antithèse, et s'en servent. Les esprits justes, et qui aiment à faire des images qui soient précises, donnent naturellement dans la comparaison et la métaphore. Les esprits vifs, pleins de feu, et qu'une vaste imagination emporte hors des règles et de la justesse, ne peuvent s'assouvir de l'hyperbole. Pour le sublime, il n'y a, même entre les grands génies, que les plus élevés qui en soient capables.



¶ Tout écrivain, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, pu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, et pue l'auteur auroit soumis à sa critique; et se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible.

¶ L'on n'écrit que pour être entendu; mais il faut du moins en écrivant faire entendre de belles choses. L'on doit avoir une diction pure, et user de termes qui soient propres, il est vrai; mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles, vives, solides, et qui renferment un très-beau sens. C'est faire de la pureté et de la clarté du discours un mauvais usage que de les faire servir à une matière aride, infructueuse, qui est sans sel, sans utilité, sans nouveauté. Que sert aux lecteurs de comprendre aisément et sans peine des choses frivoles et puériles, quelquefois fades et communes, et d'être moins incertains de la pensée d'un auteur qu'ennuyés de son ouvrage?

Si l'on jette quelque profondeur dans certains écrits, si l'on affecte une finesse de tour, et quelquefois une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion qu'on a de ses lecteurs\*.

¶ L'on a cette incommodité à essayer dans la lecture des livres faits par des gens de parti et de cabale, que l'on n'y voit pas toujours la vérité. Les



faits y sont déguisés, les raisons réciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entière exactitude; et ce qui use la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs et injurieux que se disent des hommes graves, qui d'un point de doctrine ou d'un fait contesté se font une querelle personnelle. Ces ouvrages ont cela de particulier qu'ils ne méritent ni le cours prodigieux qu'ils ont pendant un certain temps, ni le profond oubli où ils tombent lorsque le feu et la division venant à s'éteindre, ils deviennent des almanachs de l'autre année\*.

¶ La gloire ou le mérite de certains hommes est de bien écrire; et de quelques autres, c'est de n'écrire point.

¶ L'on écrit régulièrement depuis vingt années\*; l'on est esclave de la construction; l'on a enrichi la langue de nouveaux mots, secoué le joug du latinisme, et réduit le style à la phrase purement françoise; l'on a presque retrouvé le nombre que MALHERBE et BALZAC avoient les premiers rencontré, et que tant d'auteurs depuis eux ont laissé perdre; l'on a mis enfin dans le discours tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable : cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit.

¶ Il y a des artisans ou des habiles dont l'esprit est aussi vaste que l'art et la science qu'ils professent; ils lui rendent avec avantage, par le génie et par l'invention, ce qu'ils tiennent d'elle et de ses prin-

cipes; ils sortent de l'art pour l'ennoblir, s'écartent des règles si elles ne les conduisent pas au grand et au sublime; ils marchent seuls et sans compagne, mais ils vont fort haut et pénètrent fort loin, toujours sûrs et confirmés par le succès des avantages que l'on tire quelquefois de l'irrégularité\*. Les esprits justes, doux, modérés, non-seulement ne les atteignent pas, ne les admirent pas, mais ils ne les comprennent point, et voudroient encore moins les imiter; ils demeurent tranquilles dans l'étendue de leur sphère, vont jusques à un certain point qui fait les bornes de leur capacité et de leurs lumières; ils ne vont pas plus loin, parce qu'ils ne voient rien au delà; ils ne peuvent au plus qu'être les premiers d'une seconde classe, et exceller dans le médiocre.

¶ Il y a des esprits, si je l'ose dire, inférieurs et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre, ou le magasin de toutes les productions des autres génies : ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs; ils ne pensent point, ils disent ce que les auteurs ont pensé; et comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste, et qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses, que d'excellentes choses; ils n'ont rien d'original et qui soit à eux; ils ne savent que ce qu'ils ont appris, et ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer, une science vaine, aride, dénuée d'agrément et d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation, qui est hors de commerce,



semblable à une monnoie qui n'a point de cours : on est tout à la fois étonné de leur lecture et ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux que les grands et le vulgaire confondent avec les savants, et que les sages renvoient au pédantisme.

¶ La critique souvent n'est pas une science ; c'est un métier, où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. Si elle vient d'un homme qui ait moins de discernement que de lecture, et qu'elle s'exerce sur de certains chapitres, elle corrompt et les lecteurs et l'écrivain.

¶ Je conseille à un auteur né copiste, et qui a l'extrême modestie de travailler d'après quelqu'un, de ne se choisir pour exemplaires\* que ces sortes d'ouvrages où il entre de l'esprit, de l'imagination, ou même de l'érudition : s'il n'atteint pas ses originaux, du moins il en approche, et il se fait lire. Il doit au contraire éviter comme un écueil de vouloir imiter ceux qui écrivent par humeur, que le cœur fait parler, à qui il inspire les termes et les figures, et qui tirent, pour ainsi dire, de leurs entrailles tout ce qu'ils expriment sur le papier : dangereux modèles et tout propres à faire tomber dans le froid, dans le bas et dans le ridicule ceux qui s'ingèrent de les suivre. En effet, je rirois d'un homme qui voudroit sérieusement parler mon ton de voix, ou me ressembler de visage\*.

¶ Un homme né chrétien et François se trouve



contraint dans la satire; les grands sujets lui sont défendus : il les entame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses, qu'il relève par la beauté de son génie et de son style\*.

¶ Il faut éviter le style vain et puéril, de peur de ressembler à *Dorilas* et *Handburg*\* : l'on peut au contraire en une sorte d'écrits hasarder de certaines expressions, user de termes transposés et qui peignent vivement, et plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir ou à les entendre.

¶ Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siècle songe plus à sa personne qu'à ses écrits : il faut toujours tendre à la perfection, et alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre.

¶ Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point : c'est se gêner le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres; mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce, et d'une manière qui plaise et qui instruisse\*.

¶ HORACE ou DESPRÉAUX l'a dit avant vous. — Je le crois sur votre parole; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi ?

## DU MÉRITE PERSONNEL

¶ QUI peut, avec les plus rares talents et le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse en mourant un monde qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer ?

¶ De bien des gens il n'y a que le nom qui vaille\* quelque chose. Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien; de loin ils imposent.

¶ Tout persuadé que je suis que ceux que l'on choisit pour de différents emplois, chacun selon son génie et sa profession, font bien, je me hasarde de dire qu'il se peut faire qu'il y ait au monde plusieurs personnes, connues ou inconnues, que l'on n'emploie pas, qui feroient très-bien; et je suis induit à ce sentiment par le merveilleux succès de certaines gens que le hasard seul a placés, et de qui jusques alors on n'avoit pas attendu de fort grandes choses.

Combien d'hommes admirables, et qui avoient de très-beaux génies, sont morts sans qu'on en ait parlé ! Combien vivent encore dont on ne parle point, et dont on ne parlera jamais !

¶ Quelle horrible peine a un homme qui est sans prôneurs et sans cabale, qui n'est engagé dans aucun

corps, mais qui est seul, et qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, et de venir au niveau d'un fat qui est en crédit !

¶ Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre.

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres; de là vient qu'avec un grand mérite et une plus grande modestie l'on peut être longtemps ignoré.

¶ Le génie et les grands talents manquent souvent, quelquefois aussi les seules occasions : tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, et tels de ce qu'ils auroient fait.

¶ Il est moins rare de trouver de l'esprit que des gens qui se servent du leur, ou qui fassent valoir celui des autres et le mettent à quelque usage.

¶ Il y a plus d'outils que d'ouvriers, et de ces derniers plus de mauvais que d'excellents : que pensez-vous de celui qui veut scier avec un rabot, et qui prend sa scie pour raboter ?

¶ Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom : la vie s'achève que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

¶ Que faire d'*Egésippe*, qui demande un emploi ? Le mettra-t-on dans les finances, ou dans les troupes ? Cela est indifférent, et il faut que ce soit l'intérêt\* seul qui en décide; car il est aussi capable de manier de l'argent, ou de dresser des comptes, que de porter



les armes. « Il est propre à tout », disent ses amis, ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, ou en d'autres termes, qu'il n'est propre à rien. Ainsi la plupart des hommes occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient faussement dans un âge plus avancé qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin que la république soit engagée à les placer ou à les secourir; et ils profitent rarement de cette leçon si importante, que les hommes devraient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leurs études et par leur travail que la république elle-même eût besoin de leur industrie et de leurs lumières, qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice, et qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir.

Nous devons travailler à nous rendre très-dignes de quelque emploi : le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.

¶ Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soi seul, ou renoncer à se faire valoir : maxime inestimable et d'une ressource infinie dans la pratique, utile aux foibles, aux vertueux, à ceux qui ont de l'esprit, qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos : pernicieuse pour les grands, qui diminueroit leur cour, ou plutôt le nombre de leurs esclaves, qui feroit tomber leur morgue avec une partie de leur autorité, et les rédui-

roit presque à leurs entremets et à leurs équipages; qui les priveroit du plaisir qu'ils sentent à se faire prier, presser, solliciter, à faire attendre ou à refuser, à promettre et à ne pas donner; qui les traverseroit\* dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les sots en vue et à anéantir le mérite quand il leur arrive de le discerner; qui banniroit des cours les brigues, les cabales, les mauvais offices, la bassesse, la flatterie, la fourberie; qui feroit d'une cour orageuse, pleine de mouvements et d'intrigues, comme une pièce comique ou même tragique, dont les sages ne seroient que les spectateurs; qui remettrait de la dignité dans les différentes conditions des hommes, de la sérénité sur leurs visages; qui étendrait leur liberté; qui réveilleroit en eux, avec les talents naturels, l'habitude du travail et de l'exercice; qui les exciteroit à l'émulation, au désir de la gloire, à l'amour de la vertu; qui, au lieu de courtisans vils, inquiets, inutiles, souvent onéreux à la république, en feroit ou de sages économes, ou d'excellents pères de famille, ou des juges intègres, ou de bons officiers, ou de grands capitaines, ou des orateurs, ou des philosophes; et qui ne leur attireroit à tous nul autre inconvénient, que celui peut-être de laisser à leurs héritiers moins de trésors que de bons exemples.

¶ Il faut en France beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soi, et à ne rien faire. Personne presque n'a assez



de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fond pour remplir le vide du temps, sans ce que le vulgaire appelle des affaires. Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, et que méditer, parler, lire, et être tranquille s'appelât travailler.

¶ Un homme de mérite, et qui est en place, n'est jamais incommode par sa vanité; il s'étourdit moins du poste qu'il occupe qu'il n'est humilié par un plus grand qu'il ne remplit pas et dont il se croit digne : plus capable d'inquiétude que de fierté ou de mépris pour les autres, il ne pèse qu'à soi-même.

¶ Il coûte à un homme de mérite de faire assidûment sa cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourroit croire : il n'est point tel sans une grande modestie, qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux princes s'il se trouve sur leur passage, se poste devant leurs yeux, et leur montre son visage : il est plus proche de se persuader qu'il les importune, et il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage et de son devoir pour se résoudre à se montrer\*. Celui au contraire qui a bonne opinion de soi, et que le vulgaire appelle un glorieux, a du goût à se faire voir, et il fait sa cour avec d'autant plus de confiance qu'il est incapable de s'imaginer que les grands dont il est vu pensent autrement de sa personne qu'il fait lui-même.

¶ Un honnête homme se paye par ses mains de l'application qu'il a à son devoir par le plaisir qu'il sent à le faire, et se désintéresse sur les éloges, l'estime



et la reconnaissance qui lui manquent quelquefois.

¶ Si j'osois faire une comparaison entre deux conditions tout à fait inégales, je dirois qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs à peu près comme le couvreur\* songe à couvrir : ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril; la mort pour eux est un inconvénient dans le métier, et jamais un obstacle. Le premier aussi n'est guère plus vain d'avoir paru à la tranchée, emporté un ouvrage ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté sur de hauts combles ou sur la pointe d'un clocher. Ils ne sont tous deux appliqués qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on dise de lui qu'il a bien fait.

¶ La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief.

Un extérieur simple est l'habit des hommes vulgaires, il est taillé pour eux et sur leur mesure; mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions : je les compare à une beauté négligée, mais plus piquante.

Certains hommes, contents d'eux-mêmes, de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, et ayant ouï dire que la modestie sied bien aux grands hommes, osent être modestes, contrefont les simples et les naturels : semblables à ces gens d'une taille médiocre qui se baissent aux portes, de peur de se heurter.

¶ Votre fils est bègue\* : ne le faites pas monter sur la tribune. Votre fille est née pour le monde : ne l'enfermez pas parmi les vestales. *Xanthus*, votre affranchi, est foible et timide : ne différez pas, retirez-le des légions et de la milice. « Je veux l'avancer », dites-vous. Comblez-le de biens, surchargez-le de terres, de titres et de possessions; servez-vous du temps; nous vivons dans un siècle où elles lui feront plus d'honneur que la vertu. « Il m'en coûteroit trop », ajoutez-vous. Parlez-vous sérieusement, *Crassus*? Songez-vous que c'est une goutte d'eau que vous puisez du Tibre pour enrichir *Xanthus* que vous aimez, et pour prévenir les honteuses suites d'un engagement où il n'est pas propre ?

¶ Il ne faut regarder dans ses amis que la seule vertu qui nous attache à eux, sans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaise fortune; et quand on se sent capable de les suivre dans leur disgrâce, il faut les cultiver hardiment et avec confiance jusque dans leur plus grande prospérité.

¶ S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu ?

¶ S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

¶ Il apparoît de temps en temps sur la surface de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu, et dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux. Semblables à ces étoiles extraor-



dinaires dont on ignore les causes, et dont on sait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu, ils n'ont ni aïeux ni descendants : ils composent seuls toute leur race\*.

¶ Le bon esprit nous découvre notre devoir, notre engagement à le faire, et s'il y a du péril, avec péril : il inspire le courage, ou il y supplée.

¶ Quand on excelle dans son art, et qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable, l'on en sort en quelque manière, et l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble et de plus relevé. V... est un peintre, C... un musicien, et l'auteur de *Pyrame* est un poète\* ; mais MIGNARD est MIGNARD, LULLI est LULLI, et CORNEILLE est CORNEILLE.

¶ Un homme libre, et qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit peut s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler dans le monde, et aller de pair avec les plus honnêtes gens. Cela est moins facile à celui qui est engagé : il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre.

¶ Après le mérite personnel, il faut l'avouer, ce sont les éminentes dignités et les grands titres dont les hommes tirent plus de distinction et plus d'éclat ; et qui ne sait être un ÉRASME doit penser à être évêque. Quelques-uns, pour étendre leur renommée, entassent sur leurs personnes des pairies, des colliers d'ordre, des primaties, la pourpre, et ils auroient besoin d'une tiare ; mais quel besoin a *Trophime* d'être cardinal\* ?

¶ L'or éclate, dites-vous, sur les habits de *Phi-*



*lémon.* — Il éclate de même chez les marchands. — Il est habillé des plus belles étoffes. — Le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques et à la pièce ? — Mais la broderie et les ornements y ajoutent encore la magnificence. — Je loue donc le travail de l'ouvrier. — Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre; la garde de son épée est un onyx<sup>1</sup>; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, et qui est parfait; il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soi autant pour la vanité que pour l'usage, et il ne se plaint non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. — Vous m'inspirez enfin de la curiosité; il faut voir du moins des choses si précieuses : envoyez-moi cet habit et ces bijoux de Philémon; je vous quitte de la personne.

Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage : l'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusques à toi, qui n'es qu'un fat.

Ce n'est pas qu'il faut quelquefois pardonner\* à celui qui, avec un grand cortège, un habit riche et un magnifique équipage, s'en croit plus de naissance et plus d'esprit : il lit cela dans la contenance et dans les yeux de ceux qui lui parlent.

1. Agate.

¶ Un homme à la cour, et souvent à la ville, qui a un long manteau de soie ou de drap de Hollande, une ceinture large et placée haut sur l'estomac, le soulier de maroquin, la calotte de même, d'un beau grain, un collet bien fait et bien empesé, les cheveux arrangés et le teint vermeil, qui avec cela se souvient de quelques distinctions métaphysiques, explique ce que c'est que la lumière de gloire\*, et sait précisément comment l'on voit Dieu, cela s'appelle un docteur. Une personne humble, qui est ensevelie dans le cabinet, qui a médité, cherché, consulté, confronté, lu ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte.

¶ Chez nous le soldat est brave, et l'homme de robe est savant; nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains l'homme de robe étoit brave, et le soldat étoit savant : un Romain étoit tout ensemble et le soldat et l'homme de robe.

¶ Il semble que le héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre, et que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour : l'un et l'autre mis ensemble ne pèsent pas un homme de bien.

¶ Dans la guerre, la distinction entre le héros et le grand homme est délicate : toutes les vertus militaires font l'un et l'autre. Il semble néanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les périls, intrépide; que l'autre excelle par un grand sens, par une vaste prévoyance, par une haute capacité, et par une longue expérience.



Peut-être qu'ALEXANDRE n'étoit qu'un héros, et que CÉSAR étoit un grand homme.

¶ *Emile* étoit né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de règles, de méditation et d'exercice. Il n'a eu dans ses premières années qu'à remplir des talents qui étoient naturels, et qu'à se livrer à son génie. Il a fait, il a agi, avant que de savoir, ou plutôt il a su ce qu'il n'avoit jamais appris. Dirai-je que les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires ? Une vie accompagnée d'un extrême bonheur joint à une longue expérience seroit illustre par les seules actions qu'il avoit achevées dès sa jeunesse. Toutes les occasions de vaincre qui se sont depuis offertes, il les a embrassées ; et celles qui n'étoient pas, sa vertu et son étoile les ont fait naître : admirable même et par les choses qu'il a faites, et par celles qu'il auroit pu faire. On l'a regardé comme un homme incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles ; comme une âme du premier ordre, pleine de ressources et de lumières, et qui voyoit encore où personne ne voyoit plus ; comme celui qui, à la tête des légions, étoit pour elles un présage de la victoire, et qui valoit seul plusieurs légions ; qui étoit grand dans la prospérité, plus grand quand la fortune lui a été contraire (la levée d'un siège, une retraite, l'ont plus ennobli que ses triomphes ; l'on ne met qu'après les batailles gagnées et les villes prises) ; qui étoit rempli de gloire et de modestie ; on lui a entendu dire : *Je fuyois*, avec



la même grâce qu'il disoit : *Nous les battîmes* ; un homme dévoué à l'État, à sa famille, au chef de sa famille ; sincère pour Dieu et pour les hommes, autant admirateur du mérite que s'il lui eût été moins propre et moins familier ; un homme vrai, simple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus\*.

¶ Les enfants des Dieux<sup>1</sup>, pour ainsi dire, se tirent des règles de la nature, et en sont comme l'exception. Ils n'attendent presque rien du temps et des années. Le mérite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits, et ils sont plus tôt des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance\*.

¶ Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés et resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talents que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voient l'agréable, ils en excluent le solide ; où ils croient découvrir les grâces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'âme, la profondeur, la réflexion, la sagesse : ils ôtent de l'histoire de SOCRATE qu'il ait dansé\*.

¶ Il n'y a guère d'homme si accompli et si nécessaire aux siens, qu'il n'ait de quoi se faire moins regretter.

¶ Un homme d'esprit et d'un caractère simple et droit peut tomber dans quelque piège ; il ne pense pas que personne veuille lui en dresser, et le choisir pour

1 Fils, petit-fils, issus de rois.

être sa dupe : cette confiance le rend moins précautionné, et les mauvais plaisants l'entament par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui en viendroient à une seconde charge : il n'est trompé qu'une fois.

J'éviterai avec soin d'offenser personne, si je suis équitable; mais sur toutes choses un homme d'esprit, si j'aime le moins du monde mes intérêts.

¶ Il n'y a rien de si délié, de si simple et de si imperceptible, où il n'entre des manières qui nous décèlent. Un sot ni n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit.

¶ Je connois *Mopse*\* d'une visite qu'il m'a rendue sans me connoître; il prie des gens qu'il ne connoît point de le mener chez d'autres dont il n'est pas connu; il écrit à des femmes qu'il connoît de vue. Il s'insinue dans un cercle de personnes respectables, et qui ne savent quel il est, et là, sans attendre qu'on l'interroge, ni sans sentir qu'il interrompt, il parle, et souvent, et ridiculement. Il entre une autre fois dans une assemblée, se place où il se trouve, sans nulle attention aux autres, ni à soi-même; on l'ôte d'une place destinée à un ministre, il s'assied à celle du duc et pair; il est là précisément celui dont la multitude rit, et qui seul est grave et ne rit point. Chassez un chien du fauteuil du Roi, il grimpe à la chaire du prédicateur; il regarde le monde indifféremment, sans embarras, sans pudeur; il n'a pas, non plus que le sot, de quoi rougir.



¶ *Celse\** est d'un rang médiocre, mais des grands le souffrent; il n'est pas savant, il a relation avec des savants; il a peu de mérite, mais il connoît des gens qui en ont beaucoup; il n'est pas habile, mais il a une langue qui peut servir de truchement, et des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre. C'est un homme né pour les allées et venues, pour écouter des propositions et les rapporter, pour en faire d'office, pour aller plus loin que sa commission et en être désavoué, pour réconcilier des gens qui se querellent à leur première entrevue; pour réussir dans une affaire et en manquer mille, pour se donner toute la gloire de la réussite, et pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succès. Il sait les bruits communs, les historiettes de la ville; il ne fait rien, il dit ou il écoute ce que les autres font, il est nouvelliste; il sait même le secret des familles : il entre dans de plus hauts mystères : il vous dit pourquoi celui-ci est exilé, et pourquoi on rappelle cet autre; il connoît le fond et les causes de la brouillerie des deux frères, et de la rupture des deux ministres. N'a-t-il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur mésintelligence? N'a-t-il pas dit de ceux-ci que leur union ne seroit pas longue? N'étoit-il pas présent à de certaines paroles qui furent dites? N'entra-t-il pas dans une espèce de négociation? Le voulut-on croire? fut-il écouté? A qui parlez-vous de ces choses? Qui a eu plus de part que Celse à toutes ces intrigues de cour? Et si cela n'étoit ainsi, s'il ne l'avoit du moins ou



rêvé ou imaginé, songeroit-il à vous le faire croire ? auroit-il l'air important et mystérieux d'un homme revenu d'une ambassade ?

¶ *Ménippe*\* est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui. Il ne parle pas, il ne sent pas ; il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnoit, et montre la corde. Lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque ; et incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauroient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre, et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas, ceux qui passent le voient, et qu'il semble toujours prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non ; et pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas. L'on juge, en le voyant, qu'il n'est occupé que de sa personne ; qu'il sait que tout lui

sied bien, et que sa parure est assortie; qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relayent pour le contempler.

¶ Celui qui logé chez soi dans un palais, avec deux appartements pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entre-sol n'en use pas ainsi par modestie; cet autre qui pour conserver une taille fine, s'abstient du vin et ne fait qu'un seul repas n'est ni sobre ni tempérant; et d'un troisième qui importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achète son repos, et nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes, et le désintéressement y met la perfection.

¶ La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son foible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paroître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire; elle se laisse toucher et manier, elle ne perd rien à être vue de près; plus on la connoît, plus on l'admire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir; elle rit, joue et badine, mais avec dignité; on l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue. Son caractère est noble et facile, inspire le respect et

la confiance, et fait que les princes nous paroissent grands et très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits\*.

¶ Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même\* ; il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur : il ne voit rien dans de si foibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur, et pour mériter ses soins et ses desirs ; il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devoit naître de la vertu toute pure et toute simple ; mais les hommes ne l'accordent guère, et il s'en passe.

¶ Celui-là est bon qui fait du bien aux autres ; s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très-bon ; s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendroient à croître ; et s'il en meurt, sa vertu ne sauroit aller plus loin : elle est héroïque, elle est parfaite.



## DES FEMMES

¶ LES hommes et les femmes conviennent rarement sur le mérite d'une femme : leurs intérêts sont trop différents. Les femmes ne se plaisent point les unes aux autres par les mêmes agréments qu'elles plaisent aux hommes : mille manières qui allument dans ceux-ci les grandes passions, forment entre elles l'aversion et l'antipathie.

¶ Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle, attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, et qui ne va pas plus loin ; un esprit éblouissant qui impose, et que l'on n'estime que parce qu'il n'est pas approfondi. Il y a dans quelques autres une grandeur simple, naturelle, indépendante du geste et de la démarche, qui a sa source dans le cœur, et qui est comme une suite de leur haute naissance ; un mérite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie, qui échappent, et qui se montrent à ceux qui ont des yeux.

¶ J'ai vu souhaiter d'être fille, et une belle fille, depuis treize ans jusques à vingt-deux, et après cet âge, de devenir un homme.

¶ Quelques jeunes personnes ne connoissent

point assez les avantages d'une heureuse nature, et combien il leur seroit utile de s'y abandonner; elles affoiblissent ces dons du ciel, si rares et si fragiles, par des manières affectées et par une mauvaise imitation : leur son de voix et leur démarche sont empruntées; elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel. Ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins.

¶ Se mettre du rouge ou se farder\* est, je l'avoue, un moindre crime que parler contre sa pensée; c'est quelque chose aussi de moins innocent que le travestissement et la mascarade, où l'on ne se donne point pour ce que l'on paroît être, mais où l'on pense seulement à se cacher et à se faire ignorer : c'est chercher à imposer aux yeux, et vouloir paroître selon l'extérieur contre la vérité; c'est une espèce de menterie.

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coiffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson entre queue et tête.

¶ Si les femmes veulent seulement être belles à leurs propres yeux et se plaire à elles-mêmes, elles peuvent sans doute, dans la manière de s'embellir, dans le choix des ajustements et de la parure, suivre leur goût et leur caprice; mais si c'est aux hommes qu'elles desirent de plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent ou qu'elles s'enluminent, j'ai recueilli les voix, et je leur prononce, de la part de tous les hommes ou de la plus grande partie, que le blanc et le rouge

les rend affreuses et dégoûtantes; que le rouge seul les vieillit et les déguise; qu'ils haïssent autant à les voir avec de la céruse sur le visage, qu'avec de fausses dents en la bouche, et des boules de cire dans les mâchoires\*; qu'ils protestent sérieusement contre tout l'artifice dont elles usent pour se rendre laides; et que bien loin d'en répondre devant Dieu, il semble au contraire qu'il leur ait réservé ce dernier et infaillible moyen de guérir des femmes.

Si les femmes étoient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé et aussi plombé qu'elles se le font par le rouge et par la peinture dont elles se fardent, elles seroient inconsolables.

¶ Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire, et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté: elle regarde le temps et les années comme quelque chose seulement qui ride et qui enlaidit les autres femmes; elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage. La même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse, défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse. La mignardise et l'affectation l'accompagnent dans la douleur et dans la fièvre: elle meurt parée et en rubans de couleur.

¶ *Lise* entend dire d'une autre coquette qu'elle se moque de se piquer de jeunesse, et de vouloir user d'ajustements qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans. *Lise* les a accomplis; mais les années



pour elle ont moins de douze mois, et ne la vieillissent point : elle le croit ainsi ; et pendant qu'elle se regarde au miroir, qu'elle met du rouge sur son visage et qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune, et que *Clarice* en effet, avec ses mouches et son rouge, est ridicule.

¶ Les femmes se préparent pour leurs amants, si elles les attendent ; mais si elles en sont surprises, elles oublient à leur arrivée l'état où elles se trouvent ; elles ne se voient plus. Elles ont plus de loisir avec les indifférents ; elles sentent le désordre où elles sont, s'ajustent en leur présence, ou disparaissent un moment, et reviennent parées.

¶ Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles ; et l'harmonie la plus douce est le son de voix de celle que l'on aime.

¶ L'agrément est arbitraire : la beauté est quelque chose de plus réel et de plus indépendant du goût et de l'opinion.

¶ L'on peut être touché de certaines beautés si parfaites et d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à les voir et à leur parler.

¶ Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

¶ Il échappe à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup, et qui flattent sen-

siblement celui pour qui elles sont faites. Il n'échappe presque rien aux hommes; leurs caresses sont volontaires; ils parlent, ils agissent, ils sont empressés, et persuadent moins.

¶ Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté, pour être son contre-poison, et afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériroient pas sans ce remède\*.

¶ Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent: les hommes guérissent par ces mêmes faveurs.

¶ Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusques aux faveurs qu'il a reçues d'elle.

¶ Une femme qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette; celle qui a plusieurs galants croit n'être que coquette.

Telle femme évite d'être coquette par un ferme attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix.

¶ Un ancien galant tient à si peu de chose, qu'il cède à un nouveau mari; et celui-ci dure si peu, qu'un nouveau galant qui survient lui rend le change.

Un ancien galant craint ou méprise un nouveau rival, selon le caractère de la personne qu'il sert.

Il ne manque souvent à un ancien galant, auprès d'une femme qui l'attache, que le nom de mari: c'est beaucoup, et il seroit mille fois perdu sans cette circonstance.

¶ Il semble que la galanterie dans une femme

ajoute à la coquetterie. Un homme coquet au contraire est quelque chose de pire qu'un homme galant. L'homme coquet et la femme galante vont assez de pair.

¶ Il y a peu de galantries secrètes. Bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leurs maris que par celui de leurs amants.

¶ Une femme galante veut qu'on l'aime; il suffit à une coquette d'être trouvée aimable et de passer pour belle. Celle-là cherche à engager; celle-ci se contente de plaire. La première passe successivement d'un engagement à un autre; la seconde a plusieurs amusements tout à la fois. Ce qui domine dans l'une, c'est la passion et le plaisir; et dans l'autre, c'est la vanité et la légèreté. La galanterie est un foible du cœur, ou peut-être un vice de la complexion; la coquetterie est un dérèglement de l'esprit. La femme galante se fait craindre et la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisième, le pire de tous.

¶ Une femme foible est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même; dont le cœur combat la raison; qui veut guérir, qui ne guérira point, ou bien tard.

¶ Une femme inconstante est celle qui n'aime plus; une légère, celle qui déjà en aime un autre; une volage, celle qui ne sait si elle aime et ce qu'elle aime; une indifférente, celle qui n'aime rien.

¶ La perfidie, si je l'ose dire, est un mensonge



de toute la personne : c'est dans une femme l'art de placer un mot ou une action qui donne le change, et quelquefois de mettre en œuvre des serments et des promesses qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer.

Une femme infidèle, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, n'est qu'infidèle : s'il la croit fidèle, elle est perfide.

On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guérit de la jalousie.

¶ Quelques femmes ont dans le cours de leur vie un double engagement à soutenir, également difficile à rompre et à dissimuler; il ne manque à l'un que le contrat, et à l'autre que le cœur.

¶ A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un héros qui doive un jour la charmer. Son choix est fait : c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

¶ Il y a des femmes déjà flétries, qui par leur complexion ou par leur mauvais caractère sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sais qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille.

¶ Le rebut de la cour est reçu à la ville dans une ruelle, où il défait le magistrat, même en cravate et en habit gris, ainsi que le bourgeois en baudrier\*, les écarte et devient maître de la place : il est écouté, il

est aimé; on ne tient guère plus d'un moment contre une écharpe d'or et une plume blanche, contre un homme qui *parle au Roi et voit les ministres*. Il fait des jaloux et des jalouses : on l'admire, il fait envie : à quatre lieues de là, il fait pitié.

¶ Un homme de la ville\* est pour une femme de province ce qu'est pour une femme de ville un homme de la cour.

¶ A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur et mauvais plaisant, qui parle de soi avec confiance et des autres avec mépris, impétueux, altier, entreprenant, sans mœurs ni probité, de nul jugement et d'une imagination très-libre, il ne lui manque plus, pour être adoré de bien des femmes, que de beaux traits et la taille belle.

¶ Est-ce en vue du secret, ou par un goût hypocondre\*, que cette femme aime un valet, cette autre un moine, et *Dorinne* son médecin ?

¶ *Roscius*\* entre sur la scène de bonne grâce : oui, *Lélie* ; et j'ajoute encore qu'il a les jambes bien tournées, qu'il joue bien, et de longs rôles, et que pour déclamer parfaitement il ne lui manque, comme on le dit, que de parler avec la bouche; mais est-il le seul qui ait de l'agrément dans ce qu'il fait ? et ce qu'il fait, est-ce la chose la plus noble et la plus honnête que l'on puisse faire ? *Roscius* d'ailleurs ne peut être à vous, il est à une autre; et quand cela ne seroit pas ainsi, il est retenu : *Claudie* attend, pour l'avoir, qu'il se soit dégouté de *Messaline*. Prenez *Bathylle*,



Lélie : où trouverez-vous, je ne dis pas dans l'ordre des chevaliers, que vous dédaignez, mais même parmi les farceurs un jeune homme qui s'élève si haut en dansant, et qui passe mieux la capriole ? Voudriez-vous le sauteur *Cobus*, qui jetant ses pieds en avant, tourne une fois en l'air avant que de tomber à terre ? Ignorez-vous qu'il n'est plus jeune ? Pour Bathylle, dites-vous, la presse y est trop grande, et il refuse plus de femmes qu'il n'en agrée ; mais vous avez *Dracon*, le joueur de flûte : nul autre de son métier n'enfle plus déceimment ses joues en soufflant dans le hautbois ou le flageolet, car c'est une chose infinie que le nombre des instruments qu'il fait parler ; plaisant d'ailleurs, il fait rire jusqu'aux enfants et aux femmelettes. Qui mange et qui boit mieux que *Dracon* en un seul repas ? Il enivre toute une compagnie, et il se rend le dernier. Vous soupirez, Lélie : est-ce que *Dracon* auroit fait un choix, ou que malheureusement on vous auroit prévenue ? Se seroit-il enfin engagé à *Césonie*, qui l'a tant couru, qui lui a sacrifié une si grande foule d'amants, je dirai même toute la fleur des Romains ? à *Césonie*, qui est d'une famille patricienne, qui est si jeune, si belle, et si sérieuse ? Je vous plains, Lélie, si vous avez pris par contagion ce nouveau goût qu'ont tant de femmes romaines pour ce qu'on appelle des hommes publics, et exposés par leur condition à la vue des autres. Que ferez-vous, lorsque le meilleur en ce genre vous est enlevé ? Il reste encore *Bronte*,



le questionnaire : le peuple ne parle que de sa force et de son adresse; c'est un jeune homme qui a les épaules larges et la taille ramassée, un nègre d'ailleurs, un homme noir.

¶ Pour les femmes du monde, un jardinier est un jardinier, et un maçon est un maçon; pour quelques autres plus retirées, un maçon est un homme, un jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

¶ Quelques femmes donnent aux convents et à leurs amants : galantes et bienfaitrices\*, elles ont jusque dans l'enceinte de l'autel des tribunes et des oratoires où elles lisent des billets tendres, et où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu.

¶ Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige ? Est-ce une femme plus complaisante pour son mari, plus douce pour ses domestiques, plus appliquée à sa famille et à ses affaires, plus ardente et plus sincère pour ses amis; qui soit moins esclave de son humeur, moins attachée à ses intérêts; qui aime moins les commodités de la vie; je ne dis pas qui fasse des largesses à ses enfants qui sont déjà riches, mais qui, opulente elle-même et accablée du superflu, leur fournisse le nécessaire, et leur rende au moins la justice qu'elle leur doit; qui soit plus exempte d'amour de soi-même et d'éloignement pour les autres; qui soit plus libre de tous attachements humains ? « Non, dites-vous, ce n'est rien de toutes ces choses ». J'insiste, et je vous demande : « Qu'est-ce

donc qu'une femme que l'on dirige ? » Je vous entends, c'est une femme qui a un directeur.

¶ Si le confesseur et le directeur ne conviennent point sur une règle de conduite, qui sera le tiers qu'une femme prendra pour sur-arbitre ?

¶ Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un directeur, mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer.

¶ Si une femme pouvoit dire à son confesseur, avec ses autres foiblesses, celles qu'elle a pour son directeur, et le temps qu'elle perd dans son entretien, peut-être lui seroit-il donné pour pénitence d'y renoncer.

¶ Je voudrois qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints qui ont été autrefois blessés des femmes : « Fuyez les femmes, ne les dirigez point, laissez à d'autres le soin de leur salut ».

¶ C'est trop contre un mari d'être coquette et dévote; une femme devoit opter.

¶ J'ai différé à le dire, et j'en ai souffert; mais enfin il m'échappe, et j'espère même que ma franchise sera utile à celles qui n'ayant pas assez d'un confesseur pour leur conduite, n'usent d'aucun discernement dans le choix de leurs directeurs. Je ne sors pas d'admiration et d'étonnement à la vue de certains personnages que je ne nomme point; j'ouvre de fort grands yeux sur eux; je les contemple: ils parlent, je prête l'oreille; je m'informe, on me



dit des faits, je les recueille; et je ne comprends pas comment des gens en qui je crois voir toutes choses diamétralement opposées au bon esprit, au sens droit, à l'expérience des affaires du monde, à la connoissance de l'homme, à la science de la religion et des mœurs, présument que Dieu doive renouveler en nos jours la merveille de l'apostolat, et faire un miracle en leurs personnes, en les rendant capables, tout simples et petits esprits qu'ils sont, du ministère des âmes, celui de tous le plus délicat et le plus sublime; et si au contraire ils se croient nés pour un emploi si relevé, si difficile, et accordé à si peu de personnes, et qu'ils se persuadent de ne faire en cela qu'exercer leurs talents naturels et suivre une vocation ordinaire, je le comprends encore moins.

Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépositaire du secret des familles, à se rendre nécessaire pour les réconciliations, à procurer des commissions ou à placer des domestiques, à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des grands, à manger souvent à de bonnes tables, à se promener en carrosse dans une grande ville\*, et à faire de délicieuses retraites à la campagne, à voir plusieurs personnes de nom et de distinction s'intéresser à sa vie et à sa santé, et à ménager pour les autres et pour soi-même tous les intérêts humains, je vois bien, encore une fois, que cela seul a fait imaginer le spécieux et irrépréhensible prétexte du



soin des âmes, et semé dans le monde cette pépinière intarissable de directeurs.

¶ La dévotion vient à quelques-uns, et surtout aux femmes, comme une passion, ou comme le foible d'un certain âge, ou comme une mode qu'il faut suivre\*. Elles comptoient autrefois une semaine par les jours de jeu, de spectacle, de concert, de mascarade, ou d'un joli sermon : elles alloient le lundi perdre leur argent chez *Ismène*, le mardi leur temps chez *Climène*, et le mercredi leur réputation chez *Célimène* ; elles savoient dès la veille toute la joie qu'elles devoient avoir le jour d'après et le lendemain ; elles jouissoient tout à la fois du plaisir présent et de celui qui ne leur pouvoit manquer ; elles auroient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour : c'étoit alors leur unique inquiétude et tout le sujet de leurs distractions ; et si elles se trouvoient quelquefois à l'*Opéra*, elles y regrettoient la comédie. Autres temps, autres mœurs : elles outrent l'austérité et la retraite ; elles n'ouvrent plus les yeux qui leur sont donnés pour voir ; elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage ; et chose incroyable ! elles parlent peu ; elles pensent encore, et assez bien d'elles-mêmes, comme assez mal des autres ; il y a chez elles une émulation de vertu et de réforme qui tient quelque chose de la jalousie ; elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie, comme elles faisoient dans celui qu'elles viennent de quitter par politique ou par

dégoût. Elles se perdoient gaiement par la galanterie, par la bonne chère et par l'oisiveté; et elles se perdent tristement par la présomption et par l'envie.

¶ Si j'épouse, *Hermas*<sup>\*</sup>, une femme avare, elle ne me ruinera point; si une joueuse, elle pourra s'enrichir; si une savante, elle saura m'instruire; si une prude, elle ne sera point emportée; si une emportée, elle exercera ma patience; si une coquette, elle voudra me plaire; si une galante, elle le sera peut-être jusqu'à m'aimer; si une dévote<sup>1</sup>, répondez, *Hermas*, que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu, et qui se trompe elle-même?

¶ Une femme est aisée à gouverner, pourvu que ce soit un homme qui s'en donne la peine. Un seul même en gouverne plusieurs; il cultive leur esprit et leur mémoire, fixe et détermine leur religion; il entreprend même de régler leur cœur. Elles n'approuvent et ne désapprouvent, ne louent et ne condamnent, qu'après avoir consulté ses yeux et son visage. Il est le dépositaire de leurs joies et de leurs chagrins, de leurs desirs, de leurs jalousies, de leurs haines et de leurs amours; il les fait rompre avec leurs galants; il les brouille et les réconcilie avec leurs maris, et il profite des interrègnes. Il prend soin de leurs affaires, sollicite leurs procès, et voit leurs juges; il leur donne son médecin, son marchand, ses ouvriers; il s'ingère de les loger, de les meu-

1. Fausse dévote.



bler, et il ordonne de leur équipage. On le voit avec elles dans leurs carrosses, dans les rues d'une ville et aux promenades, ainsi que dans leur banc à un sermon, et dans leur loge à la comédie; il fait avec elles les mêmes visites; il les accompagne au bain, aux eaux, dans les voyages; il a le plus commode appartement chez elles à la campagne. Il vieillit sans déchoir de son autorité : un peu d'esprit et beaucoup de temps à perdre lui suffit pour la conserver; les enfants, les héritiers, la bru, la nièce, les domestiques, tout en dépend. Il a commencé par se faire estimer; il finit par se faire craindre. Cet ami si ancien, si nécessaire, meurt sans qu'on le pleure; et dix femmes dont il étoit le tyran héritent par sa mort de la liberté.

¶ Quelques femmes ont voulu cacher leur conduite sous les dehors de la modestie; et tout ce que chacune a pu gagner par une continuelle affectation, et qui ne s'est jamais démentie, a été de faire dire de soi : *On l'auroit prise pour une vestale.*

¶ C'est dans les femmes une violente preuve d'une réputation bien nette et bien établie, qu'elle ne soit pas même effleurée par la familiarité de quelques-unes qui ne leur ressemblent point; et qu'avec toute la pente qu'on a aux malignes explications, on ait recours à une toute autre raison de ce commerce qu'à celle de la convenance des mœurs.

¶ Un comique outre sur la scène ses personnages; un poète charge ses descriptions; un peintre qui



fait d'après nature force et exagère une passion, un contraste, des attitudes; et celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs et les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les pièces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la pruderie est une imitation de la sagesse.

Il y a une fausse modestie qui est vanité, une fausse gloire qui est légèreté, une fausse grandeur qui est petitesse, une fausse vertu qui est hypocrisie, une fausse sagesse qui est pruderie.

Une femme prude paye de maintien et de parole; une femme sage paye de conduite. Celle-là suit son humeur et sa complexion, celle-ci sa raison et son cœur. L'une est sérieuse et austère; l'autre est dans les diverses rencontres précisément ce qu'il faut qu'elle soit. La première cache des foibles sous de plausibles dehors; la seconde couvre un riche fonds sous un air libre et naturel. La pruderie contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur; souvent elle le suppose : la sagesse au contraire pallie les défauts du corps, ennoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante, et la beauté que plus périlleuse\*.

¶ Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? Par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? Ne se sont-elles pas

au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la foiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire ? Mais à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes qui les dominant d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme savante comme on fait une belle arme : elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable et d'un travail fort recherché ; c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège, quoique le mieux instruit du monde.

Si la science et la sagesse se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire ; et si vous me dites qu'une femme sage ne songe guère à être savante, ou qu'une femme savante n'est guère sage, vous avez déjà oublié ce que vous venez de lire, que les femmes ne sont détournées



des sciences que par de certains défauts : concluez donc vous-même que moins elles auroient de ces défauts, plus elles seroient sages, et qu'ainsi une femme sage n'en seroit que plus propre à devenir savante, ou qu'une femme savante, n'étant telle que parce qu'elle auroit pu vaincre beaucoup de défauts, n'en est que plus sage\*.

¶ La neutralité entre des femmes qui nous sont également amies, quoiqu'elles aient rompu pour des intérêts où nous n'avons nulle part, est un point difficile : il faut choisir souvent entre elles, ou les perdre toutes deux.

¶ Il y a telle femme qui aime mieux son argent que ses amis, et ses amants que son argent.

¶ Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque chose de plus vif et de plus fort que l'amour pour les hommes, je veux dire l'ambition et le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes; elles n'ont de leur sexe que les habits.

¶ Les femmes sont extrêmes : elles sont meilleures ou pires que les hommes.

¶ La plupart des femmes n'ont guère de principes; elles se conduisent par le cœur, et dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

¶ Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.



¶ Il y a du péril à contrefaire. *Lise*, déjà vieille, veut rendre une jeune femme ridicule, et elle-même devient difforme; elle me fait peur. Elle use pour l'imiter de grimaces et de contorsions : la voilà aussi laide qu'il faut pour embellir celle dont elle se moque.

¶ On veut à la ville que bien des idiots et des idioties aient de l'esprit; on veut à la cour que bien des gens manquent d'esprit qui en ont beaucoup; et entre les personnes de ce dernier genre une belle femme ne se sauve qu'à peine avec d'autres femmes.

¶ Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre; une femme au contraire garde mieux son secret que celui d'autrui.

¶ Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour auquel l'intérêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose.

¶ Il n'y a qu'un temps où les filles les plus riches doivent prendre parti; elles n'en laissent guère échapper les premières occasions sans se préparer un long repentir : il semble que la réputation des biens diminue en elles avec celle de leur beauté. Tout favorise au contraire une jeune personne, jusques à l'opinion des hommes, qui aiment à lui accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable.

¶ Combien de filles à qui une grande beauté n'a jamais servi qu'à leur faire espérer une grande fortune !

¶ Les belles filles sont sujettes à venger ceux de

leurs amants qu'elles ont maltraités, ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris.

¶ La plupart des femmes jugent du mérite et de la bonne mine d'un homme par l'impression qu'ils font sur elles, et n'accordent presque ni l'un ni l'autre à celui pour qui elles ne sentent rien.

¶ Un homme qui seroit en peine de connoître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde, et le ton dont elle lui parle : il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école.

¶ Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose.

¶ Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point : il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

¶ Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

¶ L'on suppose un homme indifférent, mais qui voudroit persuader à une femme une passion qu'il ne sent pas ; et l'on demande s'il ne lui seroit pas plus aisé d'imposer à celle dont il est aimé qu'à celle qui ne l'aime point.

¶ Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourvu qu'il n'en ait pas ailleurs un véritable.

¶ Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, et se console; une femme fait moins de bruit quand elle est quittée, et demeure longtemps inconsolable.

¶ Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour.

La paresse au contraire dans les femmes vives est le présage de l'amour.

¶ Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée; il est moins clair qu'elle soit touchée. Il semble qu'une passion vive et tendre est morne et silencieuse; et que le plus pressant intérêt d'une femme qui n'est plus libre, celui qui l'agite davantage, est moins de persuader qu'elle aime, que de s'assurer si elle est aimée.

¶ *Glycère* n'aime pas les femmes; elle hait leur commerce et leurs visites, se fait celer pour elles, et souvent pour ses amis, dont le nombre est petit, à qui elle est sévère, qu'elle resserre dans leur ordre, sans leur permettre rien de ce qui passe l'amitié; elle est distraite avec eux, leur répond par des monosyllabes, et semble chercher à s'en défaire; elle est solitaire et farouche dans sa maison; sa porte est mieux gardée et sa chambre plus inaccessible que celles de *Montboron* et d'*Hémery*. Une seule, *Corinne*, y est attendue, y est reçue, et à toutes les heures; on l'embrasse à plusieurs reprises; on croit l'aimer; on lui parle à l'oreille dans un cabinet où elles sont seules; on a soi-même plus de deux oreilles pour



l'écouter; on se plaint à elle de tout autre que d'elle; on lui dit toutes choses, et on ne lui apprend rien : elle a la confiance de tous les deux. L'on voit Glycère en partie carrée au bal, au théâtre, dans les jardins publics, sur le chemin de *Venouze*, où l'on mange les premiers fruits; quelquefois seule en litière sur la route du grand faubourg, où elle a un verger délicieux, ou à la porte de *Canidie*, qui a de si beaux secrets, qui promet aux jeunes femmes de secondes noces, qui en dit le temps et les circonstances. Elle paroît ordinairement avec une coiffure plate et négligée, en simple déshabillé, sans corps et avec des mules : elle est belle en cet équipage, et il ne lui manque que de la fraîcheur. On remarque néanmoins sur elle une riche attache, qu'elle dérobe avec soin aux yeux de son mari. Elle le flatte, elle le caresse; elle invente tous les jours pour lui de nouveaux noms; elle n'a pas d'autre lit que celui de ce cher époux, et elle ne veut pas découcher. Le matin, elle se partage entre sa toilette et quelques billets qu'il faut écrire. Un affranchi vient lui parler en secret; c'est *Parmenon*, qui est favori, qu'elle soutient contre l'antipathie du maître et la jalousie des domestiques. Qui à la vérité fait mieux connoître des intentions, et rapporte mieux une réponse que *Parmenon*? qui parle moins de ce qu'il faut taire? qui sait ouvrir une porte secrète avec moins de bruit? qui conduit plus adroitement par le petit escalier? qui fait mieux sortir par où l'on est entré?\*

¶ Je ne comprends pas comment un mari qui s'abandonne à son humeur et à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts, et se montre au contraire par ses mauvais endroits, qui est avare, qui est trop négligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid et taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui emploie la parure et la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

¶ Un mari n'a guère un rival qui ne soit de sa main, et comme un présent qu'il a autrefois fait à sa femme. Il le loue devant elle de ses belles dents et de sa belle tête; il agrée ses soins; il reçoit ses visites; et après ce qui lui vient de son cru, rien ne lui paroît de meilleur goût que le gibier et les truffes que cet ami lui envoie. Il donne à souper, et il dit aux conviés : « Goûtez bien cela; il est de *Léandre*, et il ne me coûte qu'un *grand merci* ».

¶ Il y a telle femme\* qui anéantit ou qui enterre son mari au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention : vit-il encore? ne vit-il plus? on en doute. Il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide et d'une parfaite soumission. Il ne lui est dû ni douaire ni conventions; mais à cela près, et qu'il n'accouche pas, il est la femme, et elle le mari. Ils passent les mois entiers dans une même maison sans le moindre danger de se rencontrer; il est vrai seulement qu'ils sont voisins.



Monsieur paye le rôtiſſeur et le cuisinier, et c'est toujours chez Madame qu'on a ſoupé. Ils n'ont ſouvent rien de commun, ni le lit, ni la table, pas même le nom : ils vivent à la romaine ou à la grecque; chacun a le ſien; et ce n'eſt qu'avec le temps, et après qu'on eſt initié au jargon d'une ville, qu'on ſait enfin que M. B... eſt publiquement depuis vingt années le mari de Mme L....

¶ Telle autre femme, à qui le désordre manque pour mortifier ſon mari, y revient par ſa nobleſſe et ſes alliances, par la riche dot qu'elle a apportée, par les charmes de ſa beauté, par ſon mérite, par ce que quelques-uns appellent vertu.

¶ Il y a peu de femmes ſi parfaites, qu'elles empêchent un mari de ſe repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

¶ Les douleurs muettes et ſtupides ſont hors d'uſage : on pleure, on récite, on répète, on eſt ſi touché de la mort de ſon mari, qu'on n'en oublie pas la moindre circonſtance.

¶ Ne pourroit-on point découvrir l'art de ſe faire aimer de ſa femme ?

¶ Une femme inſenſible eſt celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer.

Il y avoit à *Smyrne* une très-belle fille qu'on appelloit *Emire*, et qui étoit moins connue dans toute la ville par ſa beauté que par la ſévérité de ſes mœurs, et ſurtout par l'indifférence qu'elle conſervoit pour



tous les hommes, qu'elle voyoit, disoit-elle, sans aucun péril, et sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvoit pour ses amies ou pour ses frères. Elle ne croyoit pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disoit que l'amour avoit fait faire dans tous les temps; et celles qu'elle avoit vues elle-même, elle ne les pouvoit comprendre : elle ne connoissoit que l'amitié. Une jeune et charmante personne, à qui elle devoit cette expérience, la lui avoit rendue si douce qu'elle ne pensoit qu'à la faire durer, et n'imaginait pas par quel autre sentiment elle pourroit jamais se refroidir sur celui de l'estime et de la confiance, dont elle étoit si contente. Elle ne parloit que d'*Euphrosyne* : c'étoit le nom de cette fidèle amie, et tout Smyrne ne parloit que d'elle et d'*Euphrosyne* : leur amitié passoit en proverbe. Émire avoit deux frères qui étoient jeunes, d'une excellente beauté, et dont toutes les femmes de la ville étoient éprises; et il est vrai qu'elle les aima toujours comme une sœur aime ses frères. Il y eut un prêtre de *Jupiter*, qui avoit accès dans la maison de son père, à qui elle plut, qui osa le lui déclarer, et ne s'attira que du mépris. Un vieillard, qui se confiant en sa naissance et en ses grands biens, avoit eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle triomphoit cependant; et c'étoit jusqu'alors au milieu de ses frères, d'un prêtre et d'un vieillard, qu'elle se disoit insensible. Il sembla que le ciel voulut l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus

vaine, et qu'à l'affermir dans la réputation d'une fille que l'amour ne pouvoit toucher. De trois amants que ses charmes lui acquirent successivement, et dont elle ne craignit pas de voir toute la passion, le premier, dans un transport amoureux, se perça le sein à ses pieds; le second, plein de désespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de *Crète*; et le troisième mourut de langueur et d'insomnie. Celui qui les devoit venger n'avoit pas encore paru. Ce vieillard qui avoit été si malheureux dans ses amours s'en étoit guéri par des réflexions sur son âge et sur le caractère de la personne à qui il vouloit plaire : il desira de continuer de la voir, et elle le souffrit. Il lui amena un jour son fils, qui étoit jeune, d'une physionomie agréable, et qui avoit une taille fort noble. Elle le vit avec intérêt; et comme il se tut beaucoup en la présence de son père, elle trouva qu'il n'avoit pas assez d'esprit, et desira qu'il en eût davantage. Il la vit seul, parla assez, et avec esprit; mais comme il la regarda peu, et qu'il parla encore moins d'elle et de sa beauté, elle fut surprise et comme indignée qu'un homme si bien fait et si spirituel ne fût pas galant. Elle s'entretint de lui avec son amie, qui voulut le voir. Il n'eut des yeux que pour Euphrosyne, il lui dit qu'elle étoit belle; et Émire, si indifférente, devenue jalouse, comprit que *Ctésiphon* étoit persuadé de ce qu'il disoit, et que non-seulement il étoit galant, mais même qu'il étoit tendre. Elle se trouva depuis ce temps moins libre avec son amie.



Elle desira de les voir ensemble une seconde fois pour être plus éclaircie; et une seconde entrevue lui fit voir encore plus qu'elle ne craignoit de voir, et changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosyne, ne lui connoît plus le mérite qui l'avoit charmée, perd le goût de sa conversation; elle ne l'aime plus; et ce changement lui fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctésiphon et Euphrosyne se voient tous les jours, s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent. La nouvelle s'en répand par toute la ville; et l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joie si rare de se marier à ce qu'ils aimoient. Émire l'apprend, et s'en désespère. Elle ressent tout son amour : elle recherche Euphrosyne pour le seul plaisir de revoir Ctésiphon; mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, et trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse; il ne voit dans Émire que l'amie d'une personne qui lui est chère. Cette fille infortunée perd le sommeil, et ne veut plus manger : elle s'affoiblit; son esprit s'égare; elle prend son frère pour Ctésiphon, et elle lui parle comme à un amant; elle se détrompe, rougit de son égarement; elle retombe bientôt dans de plus grands, et n'en rougit plus; elle ne les connoît plus. Alors elle craint les hommes, mais trop tard : c'est sa folie. Elle a des intervalles où sa raison lui revient, et où elle gémit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne, qui l'a vue si fière et si insensible, trouve que les Dieux l'ont trop punie.



## DU CŒUR

¶ Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

¶ L'amitié peut subsister entre des gens de différents sexes, exempte même de toute grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme; et réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure : elle fait une classe à part.

¶ L'amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament ou par foiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au contraire se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main !

¶ Le temps, qui fortifie les amitiés, affoiblit l'amour.

¶ Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie. L'amitié au contraire a

besoin de secours : elle périt faute de soins, de confiance et de complaisance.

¶ Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

¶ L'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre.

¶ Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié; et celui qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour\*.

¶ L'amour commence par l'amour; et l'on ne sauroit passer de la plus forte amitié qu'à un amour foible.

¶ Rien ne ressemble mieux à une vive amitié, que ces liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver.

¶ L'on n'aime bien qu'une seule fois : c'est la première; les amours qui suivent sont moins involontaires.

¶ L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir.

¶ L'amour qui croît peu à peu et par degrés ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente.

¶ Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cède en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudroit.

¶ Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soi-même, à qui ferai-je plus de plaisir, ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimés ?

¶ Les hommes souvent veulent aimer, et ne sauroient y réussir : ils cherchent leur défaite sans pou-

voir la rencontrer, et si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres.

¶ Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion contribuent bientôt chacun de leur part à s'aimer moins, et ensuite à ne s'aimer plus. Qui, d'un homme ou d'une femme, met davantage du sien dans cette rupture, il n'est pas aisé de le décider. Les femmes accusent les hommes d'être volages, et les hommes disent qu'elles sont légères.

¶ Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

¶ C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup de faire, par tout son procédé, d'une personne ingrate une très-ingrate.

¶ Il est triste d'aimer sans une grande fortune, et qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime, et le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

¶ S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande passion et qui ait été indifférente, quelques importants services qu'elle nous rende dans la suite de notre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat.

¶ Une grande reconnoissance emporte avec soi beaucoup de goût et d'amitié pour la personne qui nous oblige.

¶ Être avec des gens qu'on aime, cela suffit; rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.



¶ Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié que de l'antipathie.

¶ Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour qu'à l'amitié.

¶ L'on confie son secret dans l'amitié; mais il échappe dans l'amour.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur. Celui qui a le cœur n'a pas besoin de révélation ou de confiance; tout lui est ouvert.

¶ L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime que ceux dont on souffre soi-même.

¶ Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la première faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage.

¶ Il semble que s'il y a un soupçon injuste, bizarre et sans fondement, qu'on ait une fois appelé jalousie, cette autre jalousie qui est un sentiment juste, naturel, fondé en raison et sur l'expérience, mériterait un autre nom.

Le tempérament a beaucoup de part à la jalousie, et elle ne suppose pas toujours une grande passion\*. C'est cependant un paradoxe qu'un violent amour sans délicatesse.

Il arrive souvent que l'on souffre tout seul de la délicatesse. L'on souffre de la jalousie, et l'on fait souffrir les autres.

Celles qui ne nous ménagent sur rien, et ne nous

épargnent nulles occasions de jalousie, ne méritoient de nous aucune jalousie, si l'on se régloit plus par leurs sentiments et leur conduite que par son cœur\*.

¶ Les froideurs et les relâchements dans l'amitié ont leurs causes. En amour, il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés.

¶ L'on n'est pas plus maître de toujours aimer qu'on l'a été de ne pas aimer.

¶ Les amours meurent par le dégoût, et l'oublent les enterre.

¶ Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.

¶ Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme est borné, et que le cœur a ses limites.

C'est foiblesse que d'aimer; c'est souvent une autre foiblesse que de guérir.

On guérit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer et toujours aimer.

¶ Il devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est guère par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction\* : l'on pleure amèrement, et l'on est sensiblement touché; mais l'on est ensuite si foible ou si léger que l'on se console.

¶ Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperduement; car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant, ou par de plus secrets et

de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

¶ L'on est encore longtemps à se voir par habitude, et à se dire de bouche que l'on s'aime, après que les manières disent qu'on ne s'aime plus.

¶ Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les réflexions et les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa passion pour l'affoiblir.

¶ L'on veut faire tout le bonheur, ou si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime.

¶ Regretter ce que l'on aime est un bien, en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

¶ Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux, et avoir la générosité de recevoir\*.

Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à lui donner.

¶ Donner, c'est agir : ce n'est pas souffrir de ses bienfaits, ni céder à l'importunité ou à la nécessité de ceux qui nous demandent.

¶ Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit, quelque chose qu'il arrive, il n'y a plus d'occasions où l'on doive songer à ses bienfaits.

¶ On a dit en latin\* qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer, ou si l'on veut, que l'amitié est plus à charge que la haine. Il est vrai qu'on est dispensé de donner à ses ennemis ; mais ne coûte-t-il rien de s'en venger ? Ou s'il est doux et naturel de faire du mal à



ce que l'on hait, l'est-il moins de faire du bien à ce qu'on aime ? Ne seroit-il pas dur et pénible de ne lui en point faire ?

¶ Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

¶ Je ne sais si un bienfait qui tombe sur un ingrat, et ainsi sur un indigne, ne change pas de nom, et s'il méritoit plus de reconnaissance.

¶ La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

¶ S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes qui nous met en la place des malheureux, pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs misères ?

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

¶ L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi et la dureté pour les autres n'est qu'un seul et même vice.

¶ Un homme dur au travail et à la peine, inexorable à soi-même, n'est indulgent aux autres que par un excès de raison.

¶ Quelque désagrément qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de notre sujétion : de même la joie que l'on reçoit de l'élévation de son ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au-dessus de nous ou s'égalier à nous. Ainsi l'on s'accorde mal avec soi-même ; car l'on veut des

dépendants, et qu'il n'en coûte rien; l'on veut aussi le bien de ses amis, et s'il arrive, ce n'est pas toujours par s'en réjouir que l'on commence.

¶ On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien et ses services : rien ne coûte qu'à tenir parole.

¶ C'est assez pour soi d'un fidèle ami; c'est même beaucoup de l'avoir rencontré : on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

¶ Quand on a assez fait auprès de certaines personnes pour avoir dû se les acquérir, si cela ne réussit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire.

¶ Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis\*, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié; ce n'est point une maxime morale, mais politique.

¶ On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui, mieux connus, pourroient avoir rang entre nos amis. On doit faire choix d'amis si sûrs et d'une si exacte probité, que venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme ennemis.

¶ Il est doux de voir ses amis par goût et par estime; il est pénible de les cultiver par intérêt; c'est *solliciter*.

¶ Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espère du bien.

¶ On ne vole point des mêmes ailes pour sa fortune que l'on fait pour des choses frivoles et de fantaisie. Il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices, et tout au contraire de servitude à courir pour son établissement : il est naturel de le souhaiter beaucoup et d'y travailler peu, de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché.

¶ Celui qui sait attendre le bien qu'il souhaite, ne prend pas le chemin de se désespérer s'il ne lui arrive pas; et celui au contraire qui desire une chose avec une grande impatience, y met trop du sien pour en être assez récompensé par le succès.

¶ Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment et si déterminément une certaine chose, que de peur de la manquer, ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer.

¶ Les choses les plus souhaitées n'arrivent point; ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps ni dans les circonstances où elles auroient fait un extrême plaisir.

¶ Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

¶ La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable, puisque si l'on cousoit ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

¶ Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un !

¶ On ne pourroit se défendre de quelque joie à



voir périr un méchant homme : l'on jouiroit alors du fruit de sa haine, et l'on tireroit de lui tout ce qu'on en peut espérer, qui est le plaisir de sa perte. Sa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où nos intérêts ne nous permettent pas de nous en réjouir : il meurt trop tôt ou trop tard.

¶ Il est pénible à un homme fier de pardonner à celui qui le surprend en faute, et qui se plaint de lui avec raison : sa fierté ne s'adoucit que lorsqu'il reprend ses avantages, et qu'il met l'autre dans son tort.

¶ Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

¶ Il est également difficile d'étouffer dans les commencements le sentiment des injures et de le conserver après un certain nombre d'années.

¶ C'est par foiblesse que l'on hait un ennemi, et que l'on songe à s'en venger ; et c'est par paresse que l'on s'apaise, et qu'on ne se venge point\*.

¶ Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner.

Il ne faut pas penser à gouverner un homme tout d'un coup, et sans autre préparation, dans une affaire importante et qui seroit capitale à lui ou aux siens ; il sentiroit d'abord l'empire et l'ascendant qu'on veut prendre sur son esprit, et il secoueroit le joug par honte ou par caprice : il faut tenter auprès de

lui les petites choses, et de là le progrès jusqu'aux plus grandes est immanquable. Tel ne pouvoit au plus dans les commencements qu'entreprendre de le faire partir pour la campagne ou retourner à la ville, qui finit par lui dicter un testament où il réduit son fils à la légitime\*.

Pour gouverner quelqu'un longtemps et absolument, il faut avoir la main légère, et ne lui faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance.

Tels se laissent gouverner jusqu'à un certain point, qui au delà sont intraitables et ne se gouvernent plus : on perd tout à coup la route de leur cœur et de leur esprit; ni hauteur ni souplesse, ni force ni industrie ne les peuvent dompter : avec cette différence que quelques-uns sont ainsi faits par raison et avec fondement, et quelques autres par tempérament et par humeur.

Il se trouve des hommes qui n'écoutent ni la raison ni les bons conseils, et qui s'égarerent volontairement par la crainte qu'ils ont d'être gouvernés.

D'autres consentent d'être gouvernés par leurs amis en des choses presque indifférentes, et s'en font un droit de les gouverner à leur tour en des choses graves et de conséquence.

*Drance* veut passer pour gouverner son maître, qui n'en croit rien, non plus que le public : parler sans cesse à un grand que l'on sert, en des lieux et en des temps où il convient le moins, lui parler à l'oreille ou en des termes mystérieux, rire jusqu'à

éclater en sa présence, lui couper la parole, se mettre entre lui et ceux qui lui parlent, dédaigner ceux qui viennent faire leur cour, ou attendre impatiemment qu'ils se retirent, se mettre proche de lui en une posture trop libre, figurer avec lui le dos appuyé à une cheminée, le tirer par son habit, lui marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertés, marquent mieux un fat qu'un favori\*.

Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne cherche à gouverner les autres : il veut que la raison gouverne seule, et toujours.

Je ne haïrois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable, et d'en être gouverné en toutes choses, et absolument, et toujours : je serois sûr de bien faire, sans avoir le soin de délibérer; je jouirois de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison.

¶ Toutes les passions sont menteuses : elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres; elles se cachent à elles-mêmes. Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, et qu'il ne s'en aide\*.

¶ On ouvre un livre de dévotion, et il touche; on en ouvre un autre qui est galant, et il fait son impression. Oserai-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, et admet les incompatibles ?

¶ Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses et de leur vanité. Tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur,



qui cache son amour ou son ambition, sans autre vue que de la cacher.

¶ Le cas n'arrive guère où l'on puisse dire : « J'étois ambitieux » ; ou on ne l'est point, ou on l'est toujours ; mais le temps vient où l'on avoue que l'on a aimé.

¶ Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, et ne se trouvent souvent dans une assiette plus tranquille que lorsqu'ils meurent\*.

¶ Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au-dessus de la raison : son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt.

¶ L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

¶ Il y a de certains grands sentiments, de certaines actions nobles et élevées, que nous devons moins à la force de notre esprit qu'à la bonté de notre naturel.

¶ Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance.

¶ Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la nécessité n'en font pas trouver.

¶ Il y a des lieux que l'on admire : il y en a d'autres qui touchent, et où l'on aimeroit à vivre.

Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les sentiments.

¶ Ceux qui font bien mériteroient seuls d'être enviés, s'il n'y avoit encore un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux : c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

¶ Quelques-uns se défendent d'aimer et de faire des vers, comme de deux foibles qu'ils n'osent avouer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

¶ Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si tendres engagements que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu.

## DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION

¶ UN caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.

¶ C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie ; il sait disparaître le moment qui précède celui où il seroit de trop quelque part.

¶ L'on marche sur les mauvais plaisants, et il pleut par tout pays de cette sorte d'insectes. Un bon plaisant est une pièce rare ; à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soutenir longtemps le personnage ; il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer\*.

¶ Il y a beaucoup d'esprits obscènes, encore plus de médisants ou de satiriques, peu de délicats. Pour badiner avec grâce, et rencontrer heureusement sur les plus petits sujets, il faut trop de manières, trop de politesse, et même trop de fécondité : c'est créer que de railler ainsi, et faire quelque chose de rien.

¶ Si l'on faisoit une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puéril dans les entretiens ordinaires, l'on auroit honte de parler ou d'écouter, et l'on se condamneroit peut-être à un silence perpétuel, qui seroit une chose pire dans le



commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits, permettre comme un mal nécessaire le récit des fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le gouvernement présent, ou sur l'intérêt des princes, le débit des beaux sentiments, et qui reviennent toujours les mêmes; il faut laisser *Aronce* parler proverbe\*, et *Mélinde* parler de soi, de ses vapeurs, de ses migraines et de ses insomnies.

¶ L'on voit des gens qui, dans les conversations ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, et j'ose dire par l'impropriété\* des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, et à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant ni la raison ni l'usage, mais leur bizarre génie, que l'envie de toujours plaisanter, et peut-être de briller, tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre, et qui devient enfin leur idiome naturel; ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté et d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contents d'eux-mêmes et de l'agrément de leur esprit, et l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entièrement dénués; mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont; et ce qui est pire, on en souffre.

¶ Que dites-vous? Comment? Je n'y suis pas; vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore

moins. Je devine enfin : vous voulez, *Acis*, me dire qu'il fait froid ; que ne disiez-vous : « Il fait froid » ? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige ; dites : « Il pleut, il neige ». Vous me trouvez bon visage, et vous desirez de m'en féliciter ; dites : « Je vous trouve bon visage ». — Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair ; et d'ailleurs qui ne pourroit pas en dire autant ? — Qu'importe, *Acis* ? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde ? Une chose vous manque, *Acis*, à vous et à vos semblables les diseurs de *phœbus* ; vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement : une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout : il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres ; voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre ; je vous tire par votre habit, et vous dis à l'oreille : « Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle ; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit : peut-être alors croira-t-on que vous en avez ».

¶ Qui peut se promettre d'éviter dans la société des hommes la rencontre de certains esprits vains, légers, familiers, délibérés, qui sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent, et qu'il faut que



les autres écoutent ? On les entend de l'antichambre ; on entre impunément et sans crainte de les interrompre : ils continuent leur récit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang ou le mérite des personnes qui composent le cercle ; ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure : ils la tiennent de *Zamet*, de *Rucelay*, ou de *Conchini*<sup>1\*</sup>, qu'ils ne connoissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, et qu'ils traiteroient de *Monseigneur* s'ils leur parloient ; ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée, pour le gratifier d'une circonstance que personne ne sait, et dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits ; ils suppriment quelques noms pour déguiser l'histoire qu'ils racontent, et pour détourner les applications ; vous les priez, vous les pressez inutilement : il y a des choses qu'ils ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne sauroient nommer, leur parole y est engagée, c'est le dernier secret, c'est un mystère, outre que vous leur demandez l'impossible, car sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait et les personnes.

¶ *Arrias* a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paroître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord : il prend la parole,

1. Sans dire *Monsieur*.



et l'ôte à ceux qui alloient dire ce qu'ils en savent; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en étoit originaire; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes; il récite des historiettes qui y sont arrivées; il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur : « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original : je l'ai appris de *Sethon*, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connois familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance ». Il reprenoit le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est *Sethon* à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade ».

¶ Il y a un parti à prendre dans les entretiens entre une certaine paresse qu'on a de parler, ou quelquefois un esprit abstrait, qui nous jetant loin du sujet de la conversation, nous fait faire ou de mauvaises demandes ou de sottes réponses, et une attention importune qu'on a au moindre mot qui échappe, pour le relever, badiner autour, y trouver un mystère que les autres n'y voient pas, y chercher de la finesse et de la subtilité, seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

¶ Être infatué de soi, et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point, ou qui en a peu. Malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage ! combien de jolies phrases lui faudra-t-il essayer ! combien de ces mots aventuriers qui paroissent subitement, durent un temps, et que bientôt on ne revoit plus ! S'il conte une nouvelle, c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent, que pour avoir le mérite de la dire, et de la dire bien : elle devient un roman entre ses mains ; il fait penser les gens à sa manière, leur met en la bouche ses petites façons de parler, et les fait toujours parler longtemps ; il tombe ensuite en des parenthèses, qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire, et à lui qui vous parle, et à vous qui le supportez. Que seroit-ce de vous et de lui, si quelqu'un ne survenoit heureusement pour déranger le cercle, et faire oublier la narration ?

¶ J'entends *Théodecte*\* de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche ; le voilà entré : il rit, il crie, il éclate ; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre. Il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle. Il ne s'apaise, et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner ; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé



toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table et dans la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche. Il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois. Il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce *Euthydème* qui donne le repas? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer. Le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, et il l'offense; les rieurs sont pour lui : il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparois, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte, et ceux qui le souffrent.

¶ *Troïle*\* est utile à ceux qui ont trop de bien : il leur ôte l'embarras du superflu; il leur sauve la peine d'amasser de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur soi et de craindre un vol domestique. Il les aide dans leurs plaisirs, et il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions; bientôt il les règle et les maîtrise dans leur conduite. Il est l'oracle d'une maison, celui dont on attend, que dis-je ? dont on prévient, dont on devine les décisions. Il dit de cet esclave : « Il faut le punir », et on le fouette; et de cet autre : « Il faut l'affranchir », et on l'affranchit. L'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire; il peut lui déplaire : il est congédié.



Le maître est heureux, si Troïle lui laisse sa femme et ses enfants. Si celui-ci est à table, et qu'il prononce d'un mets qu'il est friand, le maître et les conviés, qui en mangeoient sans réflexion, le trouvent friand, et ne s'en peuvent rassasier; s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est insipide, ceux qui commençoient à le goûter, n'osant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre\* : tous ont les yeux sur lui, observent son maintien et son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies. Ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne : c'est là qu'il mange, qu'il dort et qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses ouvriers, et qu'il remet ses créanciers. Il régente, il domine dans une salle; il y reçoit la cour et les hommages de ceux qui plus fins que les autres ne veulent aller au maître que par Troïle. Si l'on entre par malheur sans avoir une physionomie qui lui agrée, il ride son front et il détourne sa vue; si on l'aborde, il ne se lève pas; si l'on s'assied auprès de lui, il s'éloigne; si on lui parle, il ne répond point; si l'on continue de parler, il passe dans une autre chambre; si on le suit, il gagne l'escalier; il franchiroit tous les étages, ou il se lanceroit par une fenêtre, plutôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a un visage ou un son de voix qu'il désapprouve. L'un et l'autre sont agréables en Troïle, et il s'en est servi heureusement pour s'insinuer ou pour conquérir. Tout devient, avec le temps, au-dessous

de ses soins, comme il est au-dessus de vouloir se soutenir ou continuer de plaire par le moindre des talents qui ont commencé à le faire valoir. C'est beaucoup qu'il sorte quelquefois de ses méditations et de sa taciturnité pour contredire, et que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'esprit. Bien loin d'attendre de lui qu'il défère à vos sentiments, qu'il soit complaisant, qu'il vous loue, vous n'êtes pas sûr qu'il aime toujours votre approbation, ou qu'il souffre votre complaisance.

¶ Il faut laisser parler cet inconnu que le hasard a placé auprès de vous dans une voiture publique, à une fête ou à un spectacle; et il ne vous coûtera bientôt pour le connoître que de l'avoir écouté : vous saurez son nom, sa demeure, son pays, l'état de son bien, son emploi, celui de son père, la famille dont est sa mère, sa parenté, ses alliances, les armes de sa maison; vous comprendrez qu'il est noble, qu'il a un château, de beaux meubles, des valets, et un carrosse\*.

¶ Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé. Il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent, et avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit; ils sont comme pétris de phrases et de petits tours d'expression, concertés dans leur geste et dans tout leur maintien; ils sont *puristes*<sup>1</sup>, et ne hasardent pas le moindre mot, quand il devrait faire le plus bel effet du monde; rien d'heureux ne leur échappe, rien

1. Gens qui affectent une grande pureté de langage.



ne coule de source et avec liberté : ils parlent proprement et ennuyeusement.

¶ L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire; ils cherchent moins à être instruits, et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui\*.

¶ Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ni dans nos écrits; elle ne produit souvent que des idées vaines et puérides, qui ne servent point à perfectionner le goût et à nous rendre meilleurs : nos pensées doivent être prises dans le bon sens et la droite raison, et doivent être un effet de notre jugement.

¶ C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

¶ Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pour quoi elle est telle, demande du bon sens et de l'expression : c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif, et qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrationnelle, ou qu'elle est miraculeuse.

¶ Rien n'est moins selon Dieu et selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conver-



sation, jusques aux choses les plus indifférentes, par de longs et de fastidieux serments. Un honnête homme qui dit oui et non mérite d'être cru : son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles, et lui attire toute sorte de confiance.

¶ Celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur et de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, et qui jure pour le faire croire, ne sait pas même contrefaire l'homme de bien.

Un homme de bien ne sauroit empêcher par toute sa modestie qu'on ne dise de lui ce qu'un malhonnête homme sait dire de soi.

¶ *Cléon* parle peu obligeamment ou peu juste, c'est l'un ou l'autre; mais il ajoute qu'il est fait ainsi, et qu'il dit ce qu'il pense.

¶ Il y a parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos. C'est pécher contre ce dernier genre que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain; de dire merveilles de sa santé devant des infirmes; d'entretenir de ses richesses, de ses revenus et de ses ameublements un homme qui n'a ni rentes ni domicile; en un mot, de parler de son bonheur devant des misérables : cette conversation est trop forte pour eux, et la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre est odieuse.

¶ « Pour vous, dit *Euthyphron*, vous êtes riche, ou vous devez l'être : dix mille livres de rente, et en

fonds de terre, cela est beau, cela est doux, et l'on est heureux à moins », pendant que lui qui parle ainsi a cinquante mille livres de revenu, et qu'il croit n'avoir que la moitié de ce qu'il mérite. Il vous taxe, il vous apprécie, il fixe votre dépense et s'il vous jugeoit digne d'une meilleure fortune, et de celle même où il aspire, il ne manqueroit pas de vous la souhaiter. Il n'est pas le seul qui fasse de si mauvaises estimations ou des comparaisons si désobligeantes : le monde est plein d'Euthyphrons.

¶ Quelqu'un, suivant la pente de la coutume qui veut qu'on loue, et par l'habitude qu'il a à la flatterie et à l'exagération, congratule *Théodème*\* sur un discours qu'il n'a point entendu, et dont personne n'a pu encore lui rendre compte : il ne laisse pas de lui parler de son génie, de son geste, et surtout de la fidélité de sa mémoire; et il est vrai que Théodème est demeuré court.

¶ L'on voit des gens brusques, inquiets, *suffisants*\*, qui bien qu'oisifs et sans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expédient, pour ainsi dire, en peu de paroles, et ne songent qu'à se dégager de vous; on leur parle encore, qu'ils sont partis et ont disparu. Ils ne sont pas moins impertinents que ceux qui vous arrêtent seulement pour vous ennuyer : ils sont peut-être moins incommodes.

¶ Parler et offenser, pour de certaines gens, est précisément la même chose. Ils sont piquants et amers; leur style est mêlé de fiel et d'absinthe : la



raillerie, l'injure, l'insulte leur découlent des lèvres comme leur salive. Il leur seroit utile d'être nés muets ou stupides : ce qu'ils ont de vivacité et d'esprit leur nuit davantage que ne fait à quelques autres leur sottise. Ils ne se contentent pas toujours de répliquer avec aigreur, ils attaquent souvent avec insolence ; ils frappent sur tout ce qui se trouve sous leur langue, sur les présents, sur les absents ; ils heurtent de front et de côté, comme des béliers : demande-t-on à des béliers qu'ils n'aient pas de cornes ? De même n'espère-t-on pas de réformer par cette peinture des naturels si durs, si farouches, si indociles. Ce que l'on peut faire de mieux, d'aussi loin qu'on les découvre, est de les fuir de toute sa force et sans regarder derrière soi\*.

¶ Il y a des gens d'une certaine étoffe ou d'un certain caractère avec qui il ne faut jamais se commettre, de qui l'on ne doit se plaindre que le moins qu'il est possible, contre qui il n'est pas même permis d'avoir raison.

¶ Entre deux personnes qui ont eu ensemble une violente querelle, dont l'un a raison et l'autre ne l'a pas, ce que la plupart de ceux qui y ont assisté ne manquent jamais de faire, ou pour se dispenser de juger, ou par un tempérament qui m'a toujours paru hors de sa place, c'est de condamner tous les deux : leçon importante, motif pressant et indispensable de fuir à l'orient quand le fat est à l'occident, pour éviter de partager avec lui le même tort.



¶ Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier, ni saluer avant qu'il me salue, sans m'avilir à ses yeux, et sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de lui-même. MONTAGNE\* diroit<sup>1</sup> : « Je veux avoir mes coudées franches, et estre courtois et affable à mon point, sans remords ne consequence. Je ne puis du tout estriver contre mon penchant, et aller au rebours de mon naturel, qui m'emmeine vers celuy que je trouve à ma rencontre. Quand il m'est égal, et qu'il ne m'est point ennemy, j'anticipe sur son accueil, je le questionne sur sa disposition et santé, je luy fais offre de mes offices sans tant marchander sur le plus ou sur le moins, ne estre, comme disent aucuns, sur le qui vive. Celuy-là me desplaist, qui par la connoissance que j'ay de ses coutumes et façons d'agir, me tire de cette liberté et franchise. Comment me ressouvenir tout à propos, et d'aussi loin que je vois cet homme, d'emprunter une contenance grave et importante, et qui l'avertisse que je crois le valoir bien et au delà ? pour cela de me ramentevoir de mes bonnes qualitez et conditions, et des siennes mauvaises, puis en faire la comparaison ? C'est trop de travail pour moy, et ne suis du tout capable de si roide et si subite attention ; et quand bien elle m'auroit succédé une première fois, je ne laisserois de flechir et me dementir à une seconde tasche : je ne puis me forcer et contraindre pour quelconque à estre fier ».

¶ Avec de la vertu, de la capacité, et une bonne conduite, l'on peut être insupportable. Les manières,

1. Imité de Montagne.

que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal : une légère attention à les avoir douces et polies prévient leurs mauvais jugements. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant : il faut encore moins pour être estimé tout le contraire\*.

¶ La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude; elle en donne du moins les apparences, et fait paroître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement\*.

L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique : elle suit l'usage et les coutumes reçues; elle est attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, et n'est point la même dans les deux sexes, ni dans les différentes conditions; l'esprit tout seul ne la fait pas deviner : il fait qu'on la suit par imitation, et que l'on s'y perfectionne. Il y a des tempéraments qui ne sont susceptibles que de la politesse; et il y en a d'autres qui ne servent qu'aux grands talents, ou à une vertu solide. Il est vrai que les manières polies donnent cours au mérite, et le rendent agréable; et qu'il faut avoir de bien éminentes qualités pour se soutenir sans la politesse.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes.

¶ C'est une faute contre la politesse que de louer



immodérément, en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talents; comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre poëte.

¶ Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres, dans les présents qu'on leur fait, et dans tous les plaisirs qu'on leur procure, il y a faire bien, et faire selon leur goût : le dernier est préférable.

¶ Il y auroit une espèce de férocité à rejeter indifféremment toute sorte de louanges : l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincèrement des choses louables.

¶ Un homme d'esprit, et qui est né fier, ne perd rien de sa fierté et de sa roideur pour se trouver pauvre; si quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux et plus sociable, c'est un peu de prospérité.

¶ Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein n'est pas un fort bon caractère : il faut dans le commerce des pièces d'or et de la monnoie.

¶ Vivre avec des gens qui sont brouillés, et dont il faut écouter de part et d'autre les plaintes réciproques, c'est, pour ainsi dire, ne pas sortir de l'audience, et entendre du matin au soir plaider et parler procès.

¶ L'on sait des gens qui avoient coulé leurs jours dans une union étroite : leurs biens étoient en commun, ils n'avoient qu'une même demeure, ils ne se



perdoient pas de vue. Ils se sont aperçus à plus de quatre-vingts ans qu'ils devoient se quitter l'un l'autre et finir leur société; ils n'avoient plus qu'un jour à vivre, et ils n'ont osé entreprendre de le passer ensemble; ils se sont dépêchés de rompre avant que de mourir; ils n'avoient de fonds pour la complaisance que jusque-là. Ils ont trop vécu pour le bon exemple : un moment plus tôt ils mouroient sociables, et laissoient après eux un rare modèle de la persévérance dans l'amitié\*.

¶ L'intérieur des familles est souvent troublé par les défiances, par les jalousies et par l'antipathie, pendant que des dehors contents, paisibles et enjoués nous trompent, et nous y font supposer une paix qui n'y est point : il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez vient de suspendre une querelle domestique, qui n'attend que votre retraite pour recommencer.

¶ Dans la société, c'est la raison qui plie la première. Les plus sages sont souvent menés par le plus fou et le plus bizarre : l'on étudie son foible, son humeur, ses caprices, l'on s'y accommode; l'on évite de le heurter, tout le monde lui cède; la moindre sérénité qui paroît sur son visage lui attire des éloges : on lui tient compte de n'être pas toujours insupportable. Il est craint, ménagé, obéi, quelquefois aimé.

¶ Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux collatéraux, ou qui en ont encore, et dont il s'agit d'hériter, qui puissent dire ce qu'il en coûte.

¶ *Cléante* est un très-honnête homme; il s'est choisi une femme qui est la meilleure personne du monde et la plus raisonnable : chacun, de sa part, fait tout le plaisir et tout l'agrément des sociétés où il se trouve; l'on ne peut voir ailleurs plus de probité, plus de politesse. Ils se quittent demain, et l'acte de leur séparation est tout dressé chez le notaire. Il y a, sans mentir, de certains mérites qui ne sont point faits pour être ensemble, de certaines vertus incompatibles.

¶ L'on peut compter sûrement sur la dot, le douaire et les conventions, mais foiblement sur les *nourritures*; elles dépendent d'une union fragile de la belle-mère et de la bru, et qui périt souvent dans l'année du mariage\*.

¶ Un beau-père aime son gendre, aime sa bru. Une belle-mère aime son gendre, n'aime point sa bru. Tout est réciproque.

¶ Ce qu'une marâtre aime le moins de tout ce qui est au monde, ce sont les enfants de son mari : plus elle est folle de son mari, plus elle est marâtre.

Les marâtres font désertir les villes et les bourgades, et ne peuplent pas moins la terre de mendiants, de vagabonds, de domestiques et d'esclaves, que la pauvreté.

¶ G... et H...\* sont voisins de campagne, et leurs terres sont contiguës; ils habitent une contrée déserte et solitaire. Éloignés des villes et de tout commerce, il sembloit que la fuite d'une entière solitude ou



l'amour de la société eût dû les assujettir à une liaison réciproque; il est cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre, qui les rend implacables l'un pour l'autre, et qui perpétuera leurs haines dans leurs descendants. Jamais des parents, et même des frères, ne se sont brouillés pour une moindre chose.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre, qui la possèdent seuls, et qui la partagent toute entre eux deux : je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne seroit que pour les limites.

¶ Il est souvent plus court et plus utile de cadrer aux autres que de faire que les autres s'ajustent à nous.

¶ J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte; une rivière baigne ses murs, et coule ensuite dans une belle prairie; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable, que je compte ses tours et ses clochers; elle me paroît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, et je dis : « Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux ! » Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent : J'en veux sortir.

¶ Il y a une chose que l'on n'a point vue sous le ciel, et que selon toutes les apparences on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en au-



cuns partis; où les familles sont unies, et où les cousins se voient avec confiance; où un mariage n'engendre point une guerre civile; où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous moments par l'offrande, l'encens et le pain bénit, par les processions et par les obsèques; d'où l'on a banni les *caquets*\*, le mensonge et la médisance; où l'on voit parler ensemble le bailli et le président, les élus et les assesseurs; où le doyen vit bien avec ses chanoines; où les chanoines ne dédaignent pas les chapelains, et où ceux-ci souffrent les chantages.

¶ Les provinciaux\* et les sots sont toujours prêts à se fâcher, et à croire qu'on se moque d'eux ou qu'on les méprise : il ne faut jamais hasarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis, ou qui ont de l'esprit.

¶ On ne prime point avec les grands, ils se défendent par leur grandeur; ni avec les petits, ils vous repoussent par le *qui vive*.

¶ Tout ce qui est mérite se sent, se discerne, se devine réciproquement : si l'on vouloit être estimé, il faudroit vivre avec des personnes estimables.

¶ Celui qui est d'une éminence au-dessus des autres qui le met à couvert de la repartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante\*.

¶ Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous ne haïssons pas à être raillés : ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

¶ Rire des gens d'esprit, c'est le privilège des sots : ils sont dans le monde ce que les fous sont à la cour, je veux dire sans conséquence.

¶ La moquerie est souvent indigence d'esprit\*.

¶ Vous le croyez votre dupe : s'il feint de l'être, qui est plus dupe de lui ou de vous ?\*

¶ Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contents de personne, vous reconnoîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

¶ Le dédain et le rengorgement\* dans la société attire précisément le contraire de ce que l'on cherche, si c'est à se faire estimer.

¶ Le plaisir de la société entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, et par quelque différence d'opinions sur les sciences : par là ou l'on s'affermite dans ses sentiments, ou l'on s'exerce et l'on s'instruit par la dispute.

¶ L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

¶ Combien de belles et inutiles raisons à étaler à celui qui est dans une grande adversité, pour essayer de le rendre tranquille ! Les choses de dehors, qu'on appelle les événements, sont quelquefois plus fortes que la raison et que la nature. « Mangez, dormez, ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre » : harangues froides, et qui réduisent à l'impossible. « Êtes-vous raisonnable de vous tant in-

quiéter ? » n'est-ce pas dire : « Êtes-vous fou d'être malheureux ? »

¶ Le conseil, si nécessaire pour les affaires, est quelquefois dans la société nuisible à qui le donne, et inutile à celui à qui il est donné. Sur les mœurs, vous faites remarquer des défauts ou que l'on n'avoue pas, ou que l'on estime des vertus ; sur les ouvrages, vous rayez les endroits qui paroissent admirables à leur auteur, où il se complaît davantage, où il croit s'être surpassé lui-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis, sans les avoir rendus ni meilleurs ni plus habiles.

¶ L'on a vu, il n'y a pas longtemps, un cercle de personnes des deux sexes, liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils laissoient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible ; une chose dite entre eux peu clairement en entraînoit une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissoit par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissemens : par tout ce qu'ils appeloient délicatesse, sentiments, tour et finesse d'expression, ils étoient enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne falloit, pour fournir à ces entretiens, ni bon sens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité : il falloit de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, et où l'imagination a trop de part\*.

¶ Je le sais, *Théobalde\**, vous êtes vieilli ; mais voudriez-vous que je crusse que vous êtes baissé, que



vous n'êtes plus poëte ni bel esprit, que vous êtes présentement aussi mauvais juge de tout genre d'ouvrage que méchant auteur, que vous n'avez plus rien de naïf et de délicat dans la conversation ? Votre air libre et présomptueux me rassure, et me persuade tout le contraire. Vous êtes donc aujourd'hui tout ce que vous fûtes jamais, et peut-être meilleur ; car si à votre âge vous êtes si vif et si impétueux, quel nom, Théobalde, falloit-il vous donner dans votre jeunesse, et lorsque vous étiez la *coqueluche* ou l'entêtement de certaines femmes qui ne juroient que par vous et sur votre parole, qui disoient : *Cela est délicieux ; qu'a-t-il dit ?*

¶ L'on parle impétueusement dans les entretiens, souvent par vanité ou par humeur, rarement avec assez d'attention : tout occupé du desir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on suit ses idées, et on les explique sans le moindre égard pour les raisonnements d'autrui ; l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité, l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourroit écouter ces sortes de conversations et les écrire, feroit voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite.

¶ Il a régné pendant quelque temps une sorte de conversation fade et puérile, qui rouloit toute sur des questions frivoles qui avoient relation au cœur et à ce qu'on appelle passion ou tendresse. La lecture de quelques romans les avoit introduites parmi les plus honnêtes gens de la ville et de la cour ; ils s'en sont

défaits, et la bourgeoisie les a reçues avec les pointes et les équivoques\*.

¶ Quelques femmes de la ville ont la délicatesse de ne pas savoir ou de n'oser dire le nom des rues, des places, et de quelques endroits publics, qu'elles ne croient pas assez nobles pour être connus. Elles disent : *le Louvre, la place Royale*, mais elles usent de tours et de phrases plutôt que de prononcer de certains noms; et s'ils leur échappent, c'est du moins avec quelque altération du mot, et après quelques façons qui les rassurent : en cela moins naturelles que les femmes de la cour, qui ayant besoin dans le discours des *Halles*, du *Châtelet*, ou de choses semblables, disent : *les Halles, le Châtelet*.

¶ Si l'on feint quelquefois de ne pas se souvenir de certains noms que l'on croit obscurs, et si l'on affecte de les corrompre en les prononçant, c'est par la bonne opinion qu'on a du sien.

¶ L'on dit par belle humeur, et dans la liberté de la conversation, de ces choses froides, qu'à la vérité l'on donne pour telles, et que l'on ne trouve bonnes que parce qu'elles sont extrêmement mauvaises. Cette manière basse de plaisanter a passé du peuple, à qui elle appartient, jusque dans une grande partie de la jeunesse de la cour, qu'elle a déjà infectée\*. Il est vrai qu'il y entre trop de fadeur et de grossièreté pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin, et qu'elle fasse de plus grands progrès dans un pays qui est le centre du bon goût et de la politesse. L'on



doit cependant en inspirer le dégoût à ceux qui la pratiquent; car bien que ce ne soit jamais sérieusement, elle ne laisse pas de tenir la place, dans leur esprit et dans le commerce ordinaire, de quelque chose de meilleur.

¶ Entre dire de mauvaises choses, ou en dire de bonnes que tout le monde sait et les donner pour nouvelles, je n'ai pas à choisir.

¶ « *Lucain a dit une jolie chose.... Il y a un beau mot de Claudien.... Il y a cet endroit de Sénèque* »; et là-dessus une longue suite de latin, que l'on cite souvent devant des gens qui ne l'entendent pas, et qui feignent de l'entendre. Le secret seroit d'avoir un grand sens et bien de l'esprit; car ou l'on se passeroit des anciens, ou après les avoir lus avec soin, l'on sauroit encore choisir les meilleurs, et les citer à propos\*.

¶ *Hermagoras*\* ne sait pas qui est roi de Hongrie; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême\*; ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre : il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini; combats, sièges, tout lui est nouveau; mais il est instruit de la guerre des géants, il en raconte le progrès et les moindres détails, rien ne lui est échappé; il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien; il connoît à fond les Égyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles, il ne



le verra point : il a presque vu la tour de Babel, il en compte les degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV<sup>1</sup> fils de Henri III ? Il néglige du moins de rien connoître aux maisons de France, d'Autriche et de Bavière : « Quelles minuties ! » dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad\*, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de VALOIS et de BOURBON. Il demande si l'Empereur a jamais été marié ; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le Roi jouit d'une santé parfaite ; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Égypte, étoit valétudinaire, et qu'il tenoit cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point ? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité ? Il vous dira que Sémiramis, ou, selon quelques-uns, Sérimarîs, parloit comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguoit pas à la parole : si c'étoit parce que la mère avoit une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrot étoit gaucher, et Sésostris ambidextre ; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appelé Longuemain parce que les bras lui tomboient jus-qu'aux genoux, et non à cause qu'il avoit une main

1. Henry le Grand.

plus longue que l'autre; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'étoit la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche.

¶ Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Æschine foulon, et *Cydias*\* bel esprit, c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande, et des compagnons qui travaillent sous lui : il ne vous sauroit rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à *Dosithée*, qui l'a engagé à faire une élégie; une idylle est sur le métier, c'est pour *Crantor*, qui le presse, et qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous ? Il réussit également en l'un et en l'autre. Demandez-lui des lettres de consolation, ou sur une absence, il les entreprendra; prenez-les toutes faites et entrez dans son magasin, il y a à choisir. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre longtemps à un certain monde, et de le présenter enfin dans les maisons comme homme rare et d'une exquise conversation; et là, ainsi que le musicien chante et que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis, *Cydias*, après avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiqués. Différent de ceux qui convenant de principes, et connoissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à



l'autre pour s'accorder sur leurs sentiments, il n'ouvre la bouche que pour contredire : « *Il me semble, dit-il gracieusement, que c'est tout le contraire de ce que vous dites* » ; ou : « *Je ne saurois être de votre opinion* » ; ou bien : « *Ç'a été autrefois mon entêtement, comme il est le vôtre, mais.... Il y a trois choses, ajoute-t-il, à considérer...* », et il en ajoute une quatrième : fade discoureur, qui n'a pas mis plus tôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie, et mettre en œuvre ses rares conceptions ; car soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai ni le faux, ni le raisonnable ni le ridicule : il évite uniquement de donner dans le sens des autres, et d'être de l'avis de quelqu'un ; aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même, pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives et sans réplique. Cydias s'égale à Lucien et à Sénèque<sup>1</sup>, se met au-dessus de Platon, de Virgile et de Théocrite\* ; et son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion. Uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère, il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les poètes modernes : il se met en ce cas à la tête de ces derniers, et il sait à qui il adjuge la seconde place. C'est en un mot un com-

1. Philosophe et poète tragique.



posé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui néanmoins on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même.

¶ C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. Celui qui ne sait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même; celui qui sait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, et parle plus indifféremment.

¶ Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement : elles se gâtent par l'emphase. Il faut dire noblement les plus petites : elles ne se soutiennent que par l'expression, le ton et la manière\*.

¶ Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

¶ Il n'y a guère qu'une naissance honnête, ou qu'une bonne éducation, qui rendent les hommes capables de secret.

¶ Toute confiance est dangereuse si elle n'est entière : il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

¶ Des gens vous promettent le secret, et ils le révèlent eux-mêmes, et à leur insu; ils ne remuent pas les lèvres, et on les entend; on lit sur leur front et dans leurs yeux, on voit au travers de leur poitrine, ils sont transparents. D'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée; mais

ils parlent et agissent de manière qu'on la découvre de soi-même. Enfin quelques-uns méprisent votre secret, de quelque conséquence qu'il puisse être : *C'est un mystère, un tel m'en a fait part, et m'a défendu de le dire* ; et ils le disent.

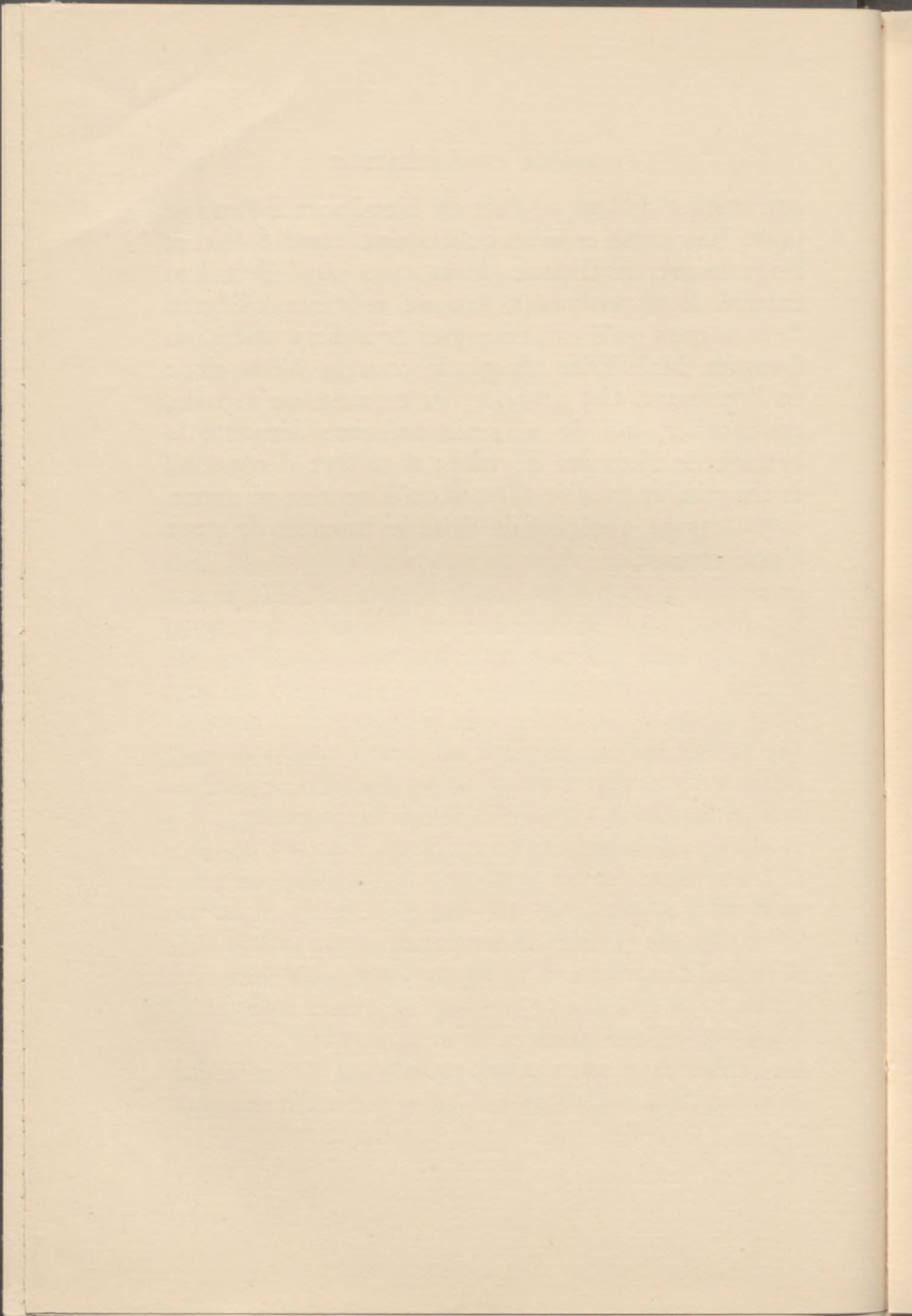
Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié\*.

¶ *Nicandre* s'entretient avec *Élise* de la manière douce et complaisante dont il a vécu avec sa femme, depuis le jour qu'il en fit le choix jusques à sa mort ; il a déjà dit qu'il regrette qu'elle ne lui ait pas laissé des enfants, et il le répète ; il parle des maisons qu'il a à la ville, et bientôt d'une terre qu'il a à la campagne : il calcule le revenu qu'elle lui rapporte, il fait le plan des bâtiments, en décrit la situation, exagère la commodité des appartements, ainsi que la richesse et la propreté des meubles ; il assure qu'il aime la bonne chère, les équipages ; il se plaint que sa femme n'aimoit point assez le jeu et la société. « Vous êtes si riche, lui disoit l'un de ses amis, que n'achetez-vous cette charge ? pourquoi ne pas faire cette acquisition qui étendrait votre domaine ? On me croit, ajoute-t-il, plus de bien que je n'en possède ». Il n'oublie pas son extraction et ses alliances : *Monsieur le Surintendant, qui est mon cousin ; Madame la Chancelière, qui est ma parente* ; voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches, et de ceux même qui sont ses héritiers : « Ai-je tort ? dit-il à *Élise* ; ai-je

grand sujet de leur vouloir du bien ? » et il l'en fait juge. Il insinue ensuite qu'il a une santé foible et languissante, et il parle de la cave où il doit être enterré. Il est insinuant, flatteur, officieux à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprès de la personne à qui il aspire. Mais Élise n'a pas le courage d'être riche en l'épousant. On annonce, au moment qu'il parle, un cavalier, qui de sa seule présence démonte la batterie de l'homme de ville : il se lève déconcerté et chagrin, et va dire ailleurs qu'il veut se remarier.

¶ Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé.





# NOTES

## DISCOURS SUR THÉOPHRASTE

- Page 4. Ces savants sont ceux dont Malebranche s'était moqué dans la *Recherche de la Vérité* (l. IV, ch. 7), ceux qu'à son tour La Bruyère a raillés dans le portrait d'*Hermagoras* (ch. de la *Société et de la Conversation*).
- Cf. chapitre de la *Chaire* : « Les portraits finiront, et feront place à une simple explication de l'Évangile », ou encore : « On court ceux qui peignent en grand, ou en miniature ».
- Page 5. Ils trouvaient tout cela dans Aristote, par exemple dans l'*Éthique à Nicomaque*, et chez les imitateurs modernes du philosophe grec.
- La Bruyère nomme plus bas Théophraste, mais songe à lui-même. Voir le début de la Préface des *Caractères*.
- Notamment les admirateurs du *Traité des Passions* de Descartes.
- Page 6. D'un bout à l'autre du paragraphe, la critique de La Bruyère semble en défaut : il ne doute nullement de l'authenticité de la préface de Théophraste, considérée comme apocryphe; il rejette bien vite le chiffre fourni par Diogène Laërce, pour accepter celui de saint Jérôme. Cette insuffisance de critique est assez fréquente chez les écrivains du xvii<sup>e</sup> siècle.
- Page 7. Affirmation empruntée à Diogène Laërce ; le rapprochement entre Ménandre et Théophraste paraît venir de Casaubon, dont La Bruyère a utilisé la traduction latine et le commentaire, publiés en 1599.
- Allusion à Molière, auteur de l'*École des Maris* et des *Fourberies de Scapin*. Cette comparaison de Molière et de Térence reparait dans un passage célèbre du chapitre des *Ouvrages de l'Esprit*, et cette conception du comique, dans les réflexions du même chapitre sur le ridicule bas et grossier.

Page 8. *Brutus*, chapitre XXXI ; *Ad Atticum*, II, 16.

Page 10. *Nuits attiques*, XIII 5.

Page 11. Dans deux traités : 1<sup>o</sup> *Contre l'Épicurien Colotès* (ch. XXXIII) ; 2<sup>o</sup> *Qu'on ne peut vivre agréablement en suivant la doctrine d'Épicure* (ch. XV).

— Diogène Laërce V, 2).

Page 12. Chapitre XXVIII.

Page 13. La plupart empruntées à Diogène Laërce (loc. cit.).

Page 14. Par exemple les femmes et les gens de la cour, dont La Bruyère a parlé plus haut. Ici, le partisan des Anciens justifie son goût, mais avec un argument qui rappelle Montaigne ou le Descartes du *Discours de la Méthode* (1<sup>re</sup> partie) : « Il est bon de savoir quelque chose des mœurs des différents peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vu ».

— Déjà Montaigne (*Essais*, I, ch. 23) avait discuté cette vénalité : « Qu'est-il plus farouche que de voir une nation où, par légitime coutume, la charge de juger se vende et les jugements soient payés à purs deniers comptants ?... » (*de la Coutume*). Il est bien probable que La Bruyère, grand lecteur des *Essais*, se ressouvient ici de cette phrase. Plus tard, Voltaire (*Vision de Babou*) se ressouvient de celle de La Bruyère : « Ce jeune homme a une grande charge, parce que son père est riche et qu'ici le droit de rendre la justice s'achète comme une métairie ».

— La splendeur des *partisans*, c'est-à-dire des fermiers de l'impôt. Les publicains, fermiers de l'impôt dans le monde romain, étaient effectivement méprisés des Juifs (voyez l'Évangile) ; chez les Grecs, les fermiers (τελωνῆται) n'avaient pas une meilleure réputation (voir les poètes comiques et aussi Théophraste : *de l'Image d'un Coquin*). La Bruyère attaquera les partisans, ou, comme il dit encore, les P. T. S., dans le chapitre *des Biens de Fortune*.

— Cf. chapitre *de la Ville* : « Pénible coutume, asservissement incommode ! se chercher incessamment les unes les autres... ».



- Page 15. Il s'agit de celles que Boileau, dans la Satire des Femmes, appelle du nom de *brelannières*. La Bruyère a dit quelques mots de leurs maisons de jeu dans le chapitre *des Biens de Fortune* : les joueurs pouvaient y prendre leurs repas, et ils devaient laisser sur la table une certaine somme afin d'y payer les cartes. D'où l'expression : « qui payaient pour y entrer ».
- Page 16. Cette admiration de l'humanité primitive semble un héritage des moralistes comme Sénèque et même Montaigne (ch. *des Cannibales*). Quelques années avant la publication des *Caractères*, l'abbé Fleury avait, lui aussi, dans les *Mœurs des Israélites*, célébré les beautés de la vie patriarcale.
- Page 17. La curiosité des mœurs exotiques, si développée au XVIII<sup>e</sup> siècle, avait été éveillée, sous le règne de Louis XIV, par les récits des voyageurs (Bernier, Chardin, Tavernier) et par les relations des missionnaires qui étaient allés au Siam ou en Chine. Le Siam surtout était à la mode depuis l'ambassade de 1686, dont, à plusieurs reprises, La Bruyère a rappelé le souvenir.
- Date arbitraire : elle semble fondée sur celle de la mort du Polyclès auquel sont dédiés les *Caractères* de Théophraste et qui nous serait connue par Diodore de Sicile (XVIII 38, ou XXXIX 11). Date certainement inexacte : la 4<sup>e</sup> année de la CXV<sup>e</sup> Olympiade correspond à l'année 318 ; l'année 314 est la 4<sup>e</sup> de la CXVI<sup>e</sup> Olympiade.
- Page 19. Remarque empruntée à Cicéron (*Brutus*, 46), ainsi que l'anecdote elle-même.
- Page 20. Les *Proverbes* de Salomon.
- Les *Pensées* de Pascal, publiées en 1670.
- Les *Maximes* de La Rochefoucauld, publiées en 1665.
- Page 21. Aveu que, dans la Préface des *Caractères* et dans celle du *Discours à l'Académie*, La Bruyère s'est efforcé d'atténuer.
- Cela n'est vrai que des trois premières éditions ; ensuite les portraits, les observations extérieures se multiplièrent.
- La Bruyère ne les a jamais modifiés ; mais il a assez fréquem-

Page 21. ment déplacé ses remarques, les faisant passer d'un chapitre à l'autre. Il sentait combien des titres tels que *de l'Homme, des Jugements*, étaient vagues et approximatifs.

Page 23. Parmi ces meilleurs interprètes, il faut citer le philologue Casaubon ; mais La Bruyère a parfois recours à Furlanus ou à Politien. Quant à la méthode de traduction qu'il adopte, elle est souvent très voisine de la paraphrase et du commentaire explicatif. Quelques critiques se sont même demandé si le traducteur savait réellement le grec ; leur scepticisme paraît exagéré. On peut seulement admettre que La Bruyère n'avait du grec qu'une connaissance superficielle et qu'il s'est beaucoup aidé des traductions latines, surtout de celle de Casaubon.

— *A côté* est tout à fait exact : dans les éditions originales, ces notes étaient imprimées en marge.

#### LES CARACTÈRES DE THÉOPHRASTE

Page 25. Je supprime, comme M. Servois, dans l'*Errata* de son édition (III, p. 206), la préposition *de*, placée avant le verbe *toucher*, que l'on trouve dans toutes les éditions de La Bruyère publiées du vivant de l'auteur, et qui est visiblement superflue.

Page 31. Au xvii<sup>e</sup> siècle, *rien*, dans cette expression, restait au singulier (cf. Dictionnaire de Richelet et Dictionnaire de l'Académie de 1694).

Page 34. J'adopte le texte de la 8<sup>e</sup> et de la 9<sup>e</sup> éditions, conforme au sens et à la syntaxe de l'époque.

Page 36. Je corrige le texte de toutes les éditions contemporaines de La Bruyère : il n'y a aucun doute sur la pensée, et la faute s'explique par le voisinage des mots : *tous les jours*.

Page 44. Je rétablis *le* devant les mots : *fait ressouvenir*, conformément aux huit premières éditions et à l'usage du xvii<sup>e</sup> siècle. Le pronom *lui*, dans la 9<sup>e</sup> édition, paraît avoir été attiré par le mot *lui* de la proposition voisine (*lui a autrefois rendu service*).

Note 2. On écrivait indifféremment *soupé* et *souper*. — La forme

- Page 44. *chaircuitier* est signalée par le Dictionnaire de l'Académie de 1694 comme s'employant « autrefois ».
- Page 48. Je conserve la préposition *à* des sept premières éditions, qui a disparu lorsqu'on a ajouté le pronom *y*.
- Page 56. Dans l'expression : *être en couche*, les Dictionnaires du temps nous apprennent que le singulier était usuel.
- Page 61. Toutes les éditions publiées du vivant de l'auteur donnent : *mauvaise*, et la faute est imputable aux typographes, non à La Bruyère, car le genre du mot ne pouvait être ignoré de lui. Je corrige donc sur ce point le texte de M. Servois.
- Page 62. Je m'écarte, ici encore, de l'édition des *Grands Écrivains*, qui respecte le texte incorrect des neuf premières éditions : *de bonnes légumes*. Pour *légumes* comme pour *augure*, nulle hésitation n'était possible, et l'erreur ne saurait être maintenue que par une crainte superstitieuse.
- Page 66. *Balie* : autre forme de *balaye*, préférée par Richelet dans son Dictionnaire, mais non indiquée par le Dictionnaire de l'Académie (1694).
- Page 67. Note 4. *Quelques* : l'usage du temps était indécis ; on écrivait tantôt *quelques*, tantôt *quelque*, avec cette signification indéterminée.
- Page 70. *Navigent* : très employé alors ; mais *naviguer* était la forme préférée des marins et tendait à prévaloir.
- Page 74. *A droit* et non *à droite* (même exemple dans le Dictionnaire de Richelet et dans celui de l'Académie).

## LES CARACTÈRES

- Page 77. « Nous avons voulu avertir, non mordre ; servir, non blesser ; améliorer les mœurs des hommes, non leur porter atteinte ». Cette citation est tirée d'une lettre d'Érasme à Martin Dorpius, lequel avait critiqué le fameux *Éloge de la Folie*. La Bruyère la plaça en tête de sa 4<sup>e</sup> édition, plus étoffée et plus hardie que les précédentes.



Page 79. *C'est l'unique fin* : tout ce passage, jusqu'aux mots : *car, bien que je les tire souvent*, a été ajouté dans la 4<sup>e</sup> édition. Il développe les premières lignes, puis les complète.

Page 80. En fait, les suppressions sont très rares dans les diverses éditions des *Caractères*, les additions, fort nombreuses.

— *Car, bien que je les tire souvent* : phrase ajoutée dans la 8<sup>e</sup> édition, sans doute pour réfuter l'opinion de Charpentier qui, répondant au Discours académique de La Bruyère, avait prétendu que les portraits des *Caractères* étaient beaucoup plus particuliers que ceux de Théophraste.

— Phrase ajoutée dans la 4<sup>e</sup> édition ; le terme de *chagrin* y est pris dans le sens, courant au XVII<sup>e</sup> siècle, de mécontentement, d'irritation.

Page 81. Tout ce morceau, jusqu'aux mots : *Que si quelqu'un m'accuse*, figure pour la première fois dans la 5<sup>e</sup> édition. L'objet en est double : d'un côté, l'auteur continue d'inviter ses lecteurs à le juger sans prévention ; d'un autre côté, il expose le scrupule qu'il a, après une quatrième édition, à augmenter encore son ouvrage et les mesures qu'il a prises pour leur en signaler les augmentations successives. Les pensées ajoutées d'abord seront précédées d'un pied de mouche entre parenthèses (¶) ; les pensées postérieures à la 4<sup>e</sup> édition, d'un pied de mouche entre parenthèses doubles ((¶)).

— *Depuis trente années*. Ce chiffre nous reporte à 1660, donc à l'origine de la période proprement classique. Période qui, aux yeux de l'écrivain, abonde en « livres froids, ennuyeux, d'un mauvais style et de nulle ressource » : voilà un jugement qui fait réfléchir.

Page 82. *Grossi du double*. Exactement de la moitié, les *Caractères* occupant 211 pages dans la 1<sup>re</sup> édition et 318 dans la 4<sup>e</sup>. Même si l'on considère le nombre de remarques (764 au lieu de 420), La Bruyère s'est encore trompé. L'ouvrage était, il est vrai, imprimé plus fin.

— Avec les mots : *Que si quelqu'un m'accuse*, commence une phrase introduite dans la 6<sup>e</sup> édition et plus ou moins modifiée dans les suivantes. — *Par apostille* signifie : en marge.

Page 83. Nous revenons ici, dans ce passage sur les maximes, au texte de la 1<sup>re</sup> édition : La Bruyère s'y défend d'avoir voulu rivaliser avec La Rochefoucauld (cf. *Discours sur Théophraste*).

- A la fois pour éclairer cette Préface toumue, parfois confuse, et pour donner sur l'œuvre de La Bruyère les renseignements bibliographiques indispensables, je rappelle :

1<sup>o</sup> Que les *Caractères de Théophraste traduits du Grec avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle* parurent, chez Étienne Michallet, au commencement de 1688 : le privilège était daté du 8 octobre 1687 ; le livre — un volume in-12 de 360 pages — contenait alors 420 remarques. Michallet publia, durant la même année, une 2<sup>e</sup> et une 3<sup>e</sup> éditions, corrigées, mais non augmentées ;

2<sup>o</sup> Que, dès février 1689, était imprimée une 4<sup>e</sup> édition, comprenant 764 remarques, où la pensée avait plus d'audace, l'art, plus de couleur, et où les transpositions étaient fréquentes ;

3<sup>o</sup> Que le mouvement se poursuivit, sans toutefois s'accélérer, dans les trois éditions suivantes : la 5<sup>e</sup>, achevée d'imprimer le 24 mars 1690 et qui renfermait 923 remarques ; la 6<sup>e</sup> (1691) et la 7<sup>e</sup> (1692) qui en renfermaient plus d'un millier ;

4<sup>o</sup> Que la 8<sup>e</sup> édition (1694) portait ce chiffre jusqu'à 1120 et qu'elle joignait aux *Caractères* le *Discours de réception à l'Académie française* avec une *Préface* ;

5<sup>o</sup> Enfin, qu'en 1696, quelque temps après la mort de La Bruyère, était mise en vente une 9<sup>e</sup> édition, aussi complète que la précédente, et qui, indubitablement, avait été revue et corrigée par l'auteur. Le texte de cette dernière édition doit donc, comme l'ont pensé la plupart des critiques modernes et, en particulier, M. Servois, être la base de toute édition correcte de La Bruyère ; mais il importe de l'épurer de quelques fautes évidentes qui ne se rencontraient pas dans les éditions antérieures.

#### DES OUVRAGES DE L'ESPRIT

Page 84. Chiffre sensiblement plus élevé que celui qu'avait donné Bossuet dans le *Discours sur l'Histoire Universelle* (moins de six mille), que celui qu'avait donné Malebranche dans la *Recherche de la Vérité* (exactement six mille) : La Bruyère, croit-on, l'avait emprunté à la chronologie de Suidas.

- Ce magistrat, mort en 1681, s'appelait Poncet de la Rivière : il avait publié en 1677, sous le nom de baron de Prelle, des *Considérations sur les avantages de la vieillesse dans la vie chrétienne*

- Page 84. *politique, civile, économique et solitaire*. Quelques titres de chapitres font comprendre le mot de *ridicule* infligé par La Bruyère à l'ouvrage tout entier : *De la vertu des nombres sept et neuf joints ensemble à l'égard du corps humain*. — *De la vertu des mêmes nombres sept et neuf joints ensemble à l'égard des corps politiques*.
- Page 85. Allusion certaine à Corneille.
- Cette pensée semble avoir un double tranchant : elle atteint les œuvres — notamment dramatiques — écrites en collaboration (par exemple la *Psyché* de Molière, Quinault et Corneille) ; elle critique l'opinion de l'abbé d'Aubignac et de Perrault, d'après laquelle les poèmes homériques auraient été composés par plusieurs (cf. Boileau, 3<sup>e</sup> *Réflexion sur Longin*, 1693).
- Page 86. Le dédain de La Bruyère pour l'architecture gothique lui est commun avec ses contemporains : l'abbé Claude Fleury avait, en 1686, critiqué cette architecture dans son *Traité du choix et de la Méthode des Études* (ch. XIV) ; de même, Fénelon, dans son 2<sup>e</sup> *Dialogue sur l'Éloquence*, écrit vers cette époque (cf. aussi *Lettre à l'Académie* : une des dernières pages y oppose les édifices gothiques et les édifices grecs).
- Page 87. Tout ce passage, publié presque tout entier en 1689 dans la 4<sup>e</sup> édition des *Caractères*, vise les partisans des modernes : Perrault et Fontenelle. Voir, pour quelques détails, le portrait de Fontenelle, sous le nom de *Cydias*, vers la fin du chapitre de la *Société et de la Conversation*.
- La Bruyère désigne par ces *habiles* (c'est-à-dire ces hommes de talent) Boileau, Racine, La Fontaine.
- Page 88. Premier emploi des noms grecs dans les *Caractères* : l'un et l'autre sont significatifs (*Ariste* veut dire l'Excellent, et *Zoïle* est demeuré le type du critique envieux).
- Page 90. Entendez : qui sont calculées pour obtenir une *pension* ou un bénéfice ecclésiastique (*abbaye*).
- Assurément La Bruyère, en insérant ce morceau dans la 6<sup>e</sup> édition, a pensé à son livre ; mais il a détourné les soupçons par des affirmations, ou hyperboliques, ou fausses en 1691 (6<sup>e</sup> édition), sur le succès européen des *Caractères*. Le *Zélot* qu'il interpelle



Page 90. est un simple *envieux* (tel est le sens du mot grec dans la traduction des Septantes).

— Par exemple, Pierre Perrault qui avait attaqué l'*Alceste* d'Euripide et auquel Racine a répliqué dans la Préface d'*Iphigénie* (1675); son frère Charles Perrault qui avait déjà publié en 1688 le premier volume de ses *Parallèles des Anciens et des Modernes*.

— Observation qui rappelle la *Critique de l'École des Femmes* (scène V), mais que La Bruyère a renouvelée par la forme et par l'emploi des noms antiques : ces noms n'ont du reste aucune portée précise.

Page 91. Ce portrait a été appliqué par les contemporains de La Bruyère à M. de Tréville : homme du monde, puis janséniste, puis épicurien, puis, de nouveau, janséniste ; esprit sévère et dédaigneux, mais plein d'*inconstances*. Le nom d'*Arsène*, ermite de la Thébaine, conviendrait assez bien au personnage, ainsi que les traits de la peinture (cf. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. IX, p. 284-290).

— *Théocrine* pourrait cacher l'abbé de Dangeau, académicien, grammairien, puriste : en tout cas, ce nom paraît devoir s'appliquer à un ecclésiastique.

Page 93. Réponse de l'auteur, dans sa 4<sup>e</sup> édition, à quelques-uns de ceux qui attaquaient les *Caractères*.

— Peut-être réponse de l'auteur aux ultras qui lui reprochaient de ne pas être assez concis. — *Style estropié*, c'est-à-dire incomplet. — *Feu grégeois* : synonyme ici de fusée, de feu d'artifice.

Page 94. Échantillon, chez La Bruyère, de doctrine classique : *le Cid* est une œuvre irrégulière, comme l'Académie l'a montré dans ses *Sentiments*; mais le plaisir universel et durable qu'elle cause doit sauver cette pièce imparfaite. Car la vraie règle consiste à plaire : en matière de tragédie, à *élever l'esprit*, à *inspirer des sentiments nobles et courageux*. Cette pensée se lie étroitement à la suivante ajoutée dans la 8<sup>e</sup> édition.

— Qui est *Capys*? Qui est *Damis*? Boursault et Boileau, prétendent les Clefs, sans raison solide. Une chose est sûre, c'est que La Bruyère a payé sa dette de reconnaissance, d'abord (4<sup>e</sup> édi-

- Page 94. tion) à Bussy-Rabutin qui, dès leur apparition, avait loué les *Caractères*, puis (5<sup>e</sup> édition) au R. P. Bouhours qui, en 1689, les avait fréquemment cités dans ses *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes*.
- Les Cramoisy étaient d'illustres imprimeurs royaux qui habitaient rue Saint-Jacques et qui avaient pour enseigne : *Aux Cigognes*.
- Page 95. Comparer cette réflexion aux premières lignes de la Préface, surtout à celles qui furent ajoutées, comme cette réflexion elle-même, à la 4<sup>e</sup> édition de l'ouvrage.
- Page 96. Quelles sont les lettres de femmes qu'avait en vue La Bruyère ? Inévitablement on a songé à celles de Mme de Sévigné, et il est fort possible que quelques-unes lui aient été communiquées par l'intermédiaire de Bussy-Rabutin; mais on a cité aussi des correspondances amoureuses : celle de la Religieuse Portugaise, celle de Mme de Bussy Lameth avec le marquis d'Albret, celle de la présidente Ferrand avec M. de Breteuil. Ce sont là des cas particuliers, et le premier doit être écarté, puisqu'il s'agit d'une traduction. Reste l'hypothèse de lettres rédigées par des amies de l'auteur, peut-être par cette Catherine de Boislandry dont il aurait, au témoignage de Chaulieu, tracé le portrait dans le *Fragment* fameux du chapitre *des Jugements*, et qui, d'après le même Chaulieu, écrivait d'une manière admirable.
- Avant La Bruyère, Boileau (dans ses *Stances sur l'École des Femmes*, 1663, et au 3<sup>e</sup> chant de l'*Art Poétique*, v. 393-400) avait amorcé cette comparaison entre le poète latin et le poète français; mais le point de vue de La Bruyère est différent à certains égards : il préfère le style de Térence à celui de Molière, le style seulement.
- Théophile de Viau (1590-1626) : comme son ami Boileau, La Bruyère met Malherbe bien au-dessus de Théophile; effectivement, celui-ci, poète facile et parfois original, est tantôt minutieux, tantôt ampoulé.
- Page 97. Rapprochement imprévu, mais jugement pénétrant. La Bruyère paraît avoir compris que Malherbe et les grands poètes classiques dérivait de Ronsard, comme les grands prosateurs : Pascal et Bossuet, dérivait, jusqu'à un certain point, de Balzac.

Page 97. Impression causée sans doute par la persistance, au xvii<sup>e</sup> siècle, du *style marotique*.

— Malgré la *verve* et l'*enthousiasme* qu'il reconnaît à Ronsard, La Bruyère n'est guère ici qu'un bon élève de Boileau. C'est seulement dans la 9<sup>e</sup> édition que le nom de du Bartas a remplacé celui de Saint-Gelais, poète à la manière de Marot : dans la 7<sup>e</sup> *Réflexion sur Longin* (1693), Boileau avait mentionné du Bartas comme un des imitateurs de Ronsard et nommé Saint-Gelais à côté de Marot.

— Deux contemporains, qu'on est pourtant surpris de voir ainsi rapprochés, Marot n'ayant pas dans la gauloiserie la joyeuse énormité de Rabelais : le « délicat » auteur des *Caractères* a, du reste, confondu la grossièreté et la corruption.

Page 98. L'auteur qui *pense trop subtilement* est, sans aucun doute, Malebranche (cf., dans sa *Recherche de la Vérité*, le chapitre 5 du Livre II, 3<sup>e</sup> partie, sur Montaigne) ; celui qui *ne pensait pas assez* pourrait être Nicole, collaborateur de la *Logique* de Port-Royal, ou plutôt Balzac, auteur de deux *Entretiens* sur les *Essais* : l'imparfait employé par La Bruyère conviendrait mieux à Balzac qu'à Nicole qui vivait encore lors de la 5<sup>e</sup> édition des *Caractères* (1690), où fut insérée cette pensée. L'orthographe : *Montagne*, correspondant à la prononciation, était ordinaire à cette époque.

— Amyot, le traducteur de Plutarque ; Coeffeteau, mort en 1623, avait publié une *Histoire romaine*, une traduction de Florus, un *Tableau des passions humaines* : l'opinion de La Bruyère était aussi celle de Vaugelas. Quant à l'admiration qu'il professait pour Voiture et qui s'est exprimée encore dans un passage du chapitre de la *Mode*, elle ne lui était pas non plus particulière : on la retrouve chez La Fontaine et même chez Boileau.

Page 99. Le H... G..., c'est-à-dire l'*Hermès* ou *Mercur* *Galant*, fondé en 1672 : cette condamnation, insérée dans la 1<sup>re</sup> édition des *Caractères*, fait incontestablement de La Bruyère l'*agresseur*, comme l'écrivit, en 1693, le journaliste du *Mercur*.

— La sévérité de La Bruyère à l'égard de l'Opéra du xvii<sup>e</sup> siècle est toute classique : voir La Fontaine (*Épître à M. de Noyers*) et Boileau (avertissement en tête d'un *Fragment de Prologue d'opéra*). Par *théâtre*, entendez la décoration ; par *bon ménage*, l'esprit d'économie ; par *Amphion et sa race*, Lulli et sa famille ; par *Marionnettes*, le théâtre de Brioché, situé rue Guénégaud.



- Page 99. L'idée la plus intéressante et la plus personnelle, c'est la protestation contre les restrictions apportées par Lulli à la mise en scène : l'auteur semble y réfuter Saint-Évremond, et peut-être La Fontaine. Les *Bérénices* dont il parle sont les deux tragédies de Corneille et de Racine, représentées en 1670 ; la *Pénélope*, une tragédie de l'abbé Genest, jouée en janvier 1684.
- Page 100. Allusion aux fêtes magnifiques, organisées à Chantilly en août 1688 par le père de l'élève de La Bruyère et offertes au Dauphin. M. le Prince avait eu l'initiative de tout, et La Bruyère raille dans sa 4<sup>e</sup> édition (février 1689) l'indiscrete vanité de ceux qui avaient exécuté ses projets et dont le *Mercur*e avait publié les noms.
- Page 101. Allusion probable aux partisans comme aux adversaires de Lulli et de Quinault.
- Page 102. La Bruyère paraît caractériser ici les tragédies de Racine et critiquer celles de Quinault, volontiers *douceux*, et qui terminait souvent ses œuvres par une sédition : on songe, en le lisant, à Boileau (Satire III et chant III de l'*Art Poétique*).
- Page 103. Quelques traits de ce morceau effleurent peut-être les farces de Molière ; ils atteignent certainement plusieurs pièces de Baron, dont le comique était ou fade ou grossier.
- *Comédie*, au sens de théâtre et plutôt de théâtre *tragique*, dans ce passage comme dans le suivant.
  - Le parallèle de Corneille et de Racine avait été, dès *Andromaque*, entamé dans des correspondances privées (Mme de Sévigné, Saint-Évremond) ; il fut fréquemment esquissé dans les polémiques dont les tragédies de Racine furent l'objet ; deux ans avant la publication des *Caractères* qui, dans leur 1<sup>re</sup> édition, contenaient déjà ce morceau, le poète Longepierre fit imprimer un *Parallèle* où La Bruyère pouvait rencontrer la comparaison de Corneille à Sophocle, de Racine à Euripide, et l'idée que Corneille dépassait la nature dans ses créations.
- Page 106. Si La Bruyère cherche à définir le sublime, c'est vraisemblablement à la traduction du Traité de Longin par Boileau qu'on le doit (1674). Lui-même a contribué à le faire définir par Boileau en 1710 dans sa 12<sup>e</sup> *Réflexion sur Longin*.

Page 108. Apologie de l'auteur, comme plus haut, lorsqu'il attribuit au souci de la précision la recherche des comparaisons et des métaphores, ou plus bas, quand il défend les images vives.

Page 109. Opinion d'un esprit indépendant sur les controverses religieuses, par exemple sur les ouvrages publiés par les Jansénistes et les Jésuites.

- Réflexion imprimée en 1689 : la transformation classique du style remonterait donc à 1670 environ. La Bruyère indique avec discrétion le changement qu'il pense apporter à son tour par la poursuite d'une forme piquante et adroitement combinée.

Page 110. On peut rapprocher ce passage de celui qui concerne *le Cid* et de la pensée sur la *lecture qui élève l'esprit*.

Page 111. Latinisme : *exemplaires* signifie *modèles*.

- Les *auteurs nés copistes* paraissent bien être ceux, très nombreux, qui imitèrent l'ouvrage de La Bruyère ; mais cette remarque, imprimée dans la 6<sup>e</sup> édition (1691), pourrait être dirigée particulièrement contre l'abbé de Villiers qui, l'année précédente, avait publié ses *Réflexions sur les défauts d'autrui*.

Page 112. Est-ce là un jugement sur les qualités et sur les limites de la satire de Boileau ? Interprétation fort acceptable ; mais il est difficile de ne pas penser aussi à La Bruyère qui, dans sa première édition des *Caractères*, aurait, par cette réflexion, averti les lecteurs des insuffisances de sa critique sociale.

- *Dorilas* est l'historien Varillas qui avait, dans les années précédant la publication des *Caractères*, publié plusieurs ouvrages ; *Handburg* est la transcription germanique du nom du R. P. Maimbourg, historien religieux, mort en 1686 ; c'est surtout le style de Maimbourg qui fut jugé *vain et puéril* (par Mme de Sévigné notamment).

- Idées souvent exprimées par Horace et par Boileau dans leurs satires ; on cite les vers de la Satire IX de Boileau qui lui-même s'inspirait d'Horace :

La satire en leçons, en nouveautés fertile,  
Sait seule assaisonner *le plaisant et l'utile*.

De là l'observation suivante et la réponse de La Bruyère, ré-

Page 112. pense toute empreinte du rationalisme classique et que Montaigne lui aurait fournie (*Essais*, I, ch. de *l'Institution des Enfants*), s'il en avait été besoin.

#### DU MÉRITE PERSONNEL

Page 113. Toutes les éditions parues du vivant de l'auteur donnent le texte *qui vale quelque chose* ; je le corrige cependant. Pourquoi, en effet, La Bruyère se serait-il écarté de l'usage constant de son époque ? Rencontre-t-on ailleurs chez lui cette forme incorrecte ? Son contemporain Brillon l'a prétendu, dans les *Sentiments critiques sur les Caractères*, mais il ne l'a pas prouvé : si cette faute s'est maintenue dans toutes les éditions imprimées de 1688 à 1696, c'est précisément parce qu'étant grossière, elle était rectifiée par l'œil du lecteur qui ne la remarquait même pas.

Page 114. *Intérêt*. Ce terme général a été interprété tantôt dans le sens de *besoins éventuels de l'État*, tantôt dans celui d'*avantages personnels du solliciteur* : cette seconde interprétation semble plus naturelle avec un mot indéterminé. Plus bas, *république* est synonyme d'*État*.

Page 116. *Traverserait* : métaphore fréquente au xvii<sup>e</sup> siècle pour exprimer l'idée de *contrarier*. Plus bas, les *officiers* sont les *titulaires d'un office* (financier ou judiciaire). L'âpreté de La Bruyère à l'égard de la cour : annonce déjà Montesquieu (*Esprit des Lois*, I, III, ch. 5) : « L'ambition dans l'oïseté, la bassesse dans l'orgueil, le désir de s'enrichir sans travail, etc... ».

Page 117. La Bruyère se peint sans doute lui-même dans ces déclarations modestes.

Page 118. Pascal, étudiant la question du métier et de la coutume, comparait déjà le soldat et le couvreur ; la comparaison est conservée par La Bruyère, mais avec un objet différent.

Page 119. Les Clefs désignent ici le fils et la fille du président de Harlay, puis le fils de Louvois, Courtenvaux ; mais les observations du moraliste paraissent beaucoup plus larges.

Page 120. *Aïeux* : telle est l'orthographe à peu près constante de l'auteur ; mais on prononçait *aïeux*. Les contemporains appliquèrent cette pensée au cardinal de Richelieu.



Page 120. V... est le peintre d'histoire Vignon ; C..., Colasse, musicien élève de Lulli ; *l'auteur de Pyrame*, Pradon.

- *Quelques-uns* : l'archevêque de Reims, Le Tellier, était premier pair de France, commandeur des ordres du roi, primat de la Gaule Belgique ; l'archevêque de Paris, Harlay de Chanvallon, était duc et pair, commandeur du Saint-Esprit ; tous deux aspiraient au cardinalat (d'où l'expression de la *pourpre*, et aussi l'allusion à la *tiare* papale). On a voulu voir, au xvii<sup>e</sup> siècle, dans *Trophime*, le pieux évêque de Grenoble, Le Camus ; mais, en fait, Le Camus avait été nommé cardinal par le pape Innocent XI, en 1686, au grand mécontentement de Louis XIV, et dès lors la dernière phrase prendrait l'air d'une demi-épigramme. Mieux vaut reconnaître dans *Trophime* Bossuet dont le prénom de *Bénigne* fut imprimé dans l'édition donnée en 1699 par Michallet, et qui, protecteur de La Bruyère, a obtenu, soit dans les *Caractères*, soit dans le *Discours à l'Académie*, les éloges les plus éclatants.

Page 121. *Ce n'est pas qu'il faut*. Comprenez : il faut néanmoins. Cette construction était alors correcte, et l'on en trouve des exemples dans la correspondance de Racine et dans ses *Remarques sur l'Odyssée*. Racine disait par exemple : « Si le titre ne vous plaît, changez-le : ce n'est pas qu'il m'a paru le plus convenable ».

Page 122. *La lumière de gloire* est un secours que Dieu envoie aux âmes des Bienheureux pour qu'elles aient la force de voir Dieu face à face.

Page 124. Le portrait d'*Emile* est un hommage rendu à Condé par le précepteur de son petit-fils, lors de la 7<sup>e</sup> édition des *Caractères* (1692) : les souvenirs de l'Oraison funèbre de Bossuet y sont évidents et continuels.

- Cette fois encore, c'est le précepteur et le domestique de la maison de Condé qui parle.

- Xénophon, dans le *Banquet*, a rapporté cette anecdote de Socrate dansant.

Page 125. *Mopse* est, dans l'Églogue VIII de Virgile, un berger grossier ; dans ce morceau de La Bruyère, il désigne, semble-t-il, l'abbé de Saint-Pierre, dont les manières manquaient de délicatesse et de tact.

Page 126. D'après les Clefs, *Celse* serait le baron de Breteuil, personnage d'un rang réellement *médiocre*, qui, de 1682 à 1684, avait été envoyé extraordinaire de Louis XIV auprès du duc de Parme ; la *brouillerie des deux frères* serait celle des deux Le Pelletier, hauts magistrats du temps ; la *rupture des deux ministres* (morts à cette date), celle de Louvois et de Seignelay, au sujet de la politique à suivre envers le roi détrôné Jacques II.

Page 127. Unanimement, les Clefs aperçoivent sous *Ménippe* le maréchal de Villeroi ; le portrait que Saint-Simon trace de Villeroi ressemble curieusement à celui de La Bruyère, même par le langage quelquefois.

Page 129. Chez qui l'écrivain a-t-il observé cette véritable grandeur ? Peut-être chez Condé. Mais peut-être a-t-il voulu que l'on songeât à Louis XIV.

— Ces considérations vont rejoindre quelques-unes de celles que La Bruyère abordait dans les premières pages du chapitre.

#### DES FEMMES

Page 131. Le texte de toutes les éditions (sauf d'une partie des exemplaires de la 8<sup>e</sup>) est différent : « Chez les femmes se parer et se farder n'est pas, je l'avoue, parler contre sa pensée ; c'est plus aussi que le travestissement et la mascarade... ». Avec raison, M. Servois a préféré à ce début celui que lui offraient quelques exemplaires de la 8<sup>e</sup> édition : il est plus clair, en effet, et mieux construit. Il est probable que la 9<sup>e</sup> édition a été préparée avec un exemplaire non corrigé de la 8<sup>e</sup>. Les dernières lignes visent la mode des talons hauts et des coiffures monumentales (sur ce dernier point, cf. ch. *de la Mode* : « l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages... »).

Page 132. « N'avons-nous pas vu des femmes qui, pour cacher l'enfoncement de leurs joues, avaient continuellement des boules de cire dans la bouche ? » (Témoignage du médecin Jean Bernier, dans les *Réflexions, pensées et bons mots du sieur Pépinocourt*, 1696.)

Page 134. Le texte : *sans ce remède*, ne se trouve que dans quelques exemplaires de la 8<sup>e</sup> édition ; partout ailleurs, on lit : *sans remède*, qui est moins net.

Page 136. Les *magistrats* ne se conformaient guère à l'édit d'avril 1684, qui leur enjoignait de porter des habits noirs<sup>8</sup> avec manteaux et collet ; les *bourgeois* élégants portaient l'épée ; les officiers de la maison du Roi avaient des passementeries et des étoffes d'or.

Page 137. *Un homme de la ville* : un homme de la bourgeoisie parisienne (cf. ch. de la *Ville*).

— *Goût hypocondre*, c'est-à-dire dispositions extravagantes d'une personne atteinte de maladie nerveuse.

— L'acteur *Roscius* ne peut être que l'acteur Baron ; les danseurs *Bathylle* et *Cobus* sont le Basque, Pécourt ou Beauchamp, danseurs de l'Opéra ; *Dracon* le joueur de flûte, le flûtiste Philibert. Quant à *Claudie*, *Messaline* et *Césonie*, elles masquent, semble-t-il, la duchesse de Bouillon (nièce de Mazarin) ; la maréchale de la Ferté et sa sœur, la duchesse d'Olonne ; enfin Mlle de Briou, fille du président de la Cour des Aides, qui s'était amourachée de Philibert.

Page 139. *Bienfaitrices*, malgré l'autorité de Vaugelas, était employé même par des puristes.

Page 141. Ce morceau contre les directeurs rappelle, avec *Tartuffe*, le portrait d'*Onuphre* (ch. de la *Mode*). Deux ans après, le 26 novembre 1693, Mme de Sévigné écrivait à la comtesse de Guitaut ces lignes qui confirment La Bruyère : « Plus je vois de certaines femmes ne parler que de leur directeur, dîner avec lui, le recevoir en visite, avoir toujours un carrosse prêt pour toutes leurs visites, plus la vie retirée de ce père et sa solitude me le font paraître précieux ».

Page 142. Réflexions d'abord placées dans le chapitre de la *Mode* après le portrait d'*Onuphre*.

Page 143. *Hermas* étant le nom d'un père apostolique, auteur de l'ouvrage célèbre intitulé *le Pasteur*, évêque de Philippes en Macédoine, il semble que La Bruyère s'adresse ici à un prêtre (« Si une dévote, répondez, Hermas... »).

Page 145. La pensée de La Bruyère est, sur ce point, très voisine de celle de Molière, dans plusieurs comédies.



- Page 147. Ce morceau paraît être une sorte de réplique à la pièce des *Femmes Savantes* ; La Bruyère l'a publié après les traités de Fleury et de Fénelon ; lui aussi est un partisan modéré, mais résolu, de l'éducation des femmes.
- Page 151. Le nom de *Glycère* a été emprunté par La Bruyère à l'*Andrienn* de Térence, où il désigne une jeune fille, mais une jeune fille qui s'est laissé séduire ; celui de *Corinne* rappelle la maîtresse d'Ovide ; celui de *Canidie*, l'empoisonneuse des *Épodes* et *Satires* d'Horace, déguise le nom de la Voisin, brûlée en 1680 ; quant à l'affranchi *Parmenon*, La Bruyère l'a rencontré dans le théâtre de Térence, où il n'était qu'esclave. On voit combien, dans le choix des noms propres, l'écrivain reste soucieux de vraisemblance. *Venouze* (patrie d'Horace) dissimule Vincennes ; le grand faubourg est le faubourg Saint-Germain. Au milieu de ces travestissements antiques, on découvre deux personnages de financiers du xvii<sup>e</sup> siècle : *Monthoron*, celui auquel Corneille dédia la tragédie de *Cinna*, et *Hémery*, le surintendant des finances de Mazarin. Le *corps* auquel a renoncé Glycère est le corset ; l'*attache* qu'elle ne montre pas à son mari, une agrafe ou une broche.
- Page 152. *Il y a telle femme*. Les initiales qui terminent cette réflexion sont évidemment trompeuses ; on a cité à ce propos le président de Bauquemare et sa femme, Mme d'Ons-en-Bray ; mais les renseignements que nous possédons sur leur ménage concordent mal avec le texte. — Entre le *douaire* et les *conventions*, il y avait cette différence que les *conventions* étaient nécessairement stipulées par contrat de mariage et que le *douaire* pouvait être réglé par la coutume. Ce passage avait été inséré d'abord dans le chapitre de *Quelques Usages*.
- Page 158. La Bruyère se ressouvient de quelques maximes de La Rochefoucauld : « Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié » — « Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade, quand on a senti de l'amour ».
- Page 160. La Rochefoucauld et La Bruyère ne semblent pas entièrement d'accord sur ce point, car La Rochefoucauld a dit : « La jalousie naît toujours avec l'amour ». Il ajoute, il est vrai : « Mais elle ne meurt pas toujours avec lui ».
- Page 161. Cf. la maxime de La Rochefoucauld : « Les infidélités devraient

Page 161. éteindre l'amour, et il ne faudrait point être jaloux quand on a sujet de l'être. Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui soient dignes qu'on en ait pour elles ».

— Même constatation dans les *Maximes* : « Nous nous consolons souvent par faiblesse des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler ». Mais La Bruyère met dans cette remarque une sensibilité que son devancier n'a pas : « Il devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes... ».

Page 162. Cette délicatesse de sentiment se trouvait déjà chez Montaigne (*Essais*, I, ch. de l'*Amitié*).

— Vers de Publius Syrus : *Discordia fit carior concordia*.

Page 164. Pensée de Chilon, versifiée par Publius Syrus :

*Ita amicum habeas, posse inimicum fieri ut putes.*

et discutée par Cicéron; Montaigne l'avait repoussée (*Essais*, I, ch. de l'*Amitié*) dans le cas de *cette souveraine et maîtresse amitié* qui l'attachait à Étienne de la Boétie.

Page 166. La Bruyère est moins systématique que La Rochefoucauld qui avait dit : « La réconciliation avec nos ennemis n'est qu'un désir de rendre notre condition meilleure, une lassitude de la guerre et une crainte de quelque mauvais événement ».

Page 167. Part fixée par la loi dans une succession : on l'appelle aujourd'hui *réserve*.

Page 168. Ce *fat* était, au témoignage de toutes les Clefs, le comte de Clermont-Tonnerre, premier gentilhomme de la chambre du duc d'Orléans : « Il était depuis longtemps fort mal dans sa petite cour par ses bons mots » (Saint-Simon). Cf. «... son maître, qui n'en croit rien... ».

— Idée empruntée, dirait-on, aux *Maximes* de La Rochefoucauld.

Page 169. Combinaison des deux maximes suivantes :

1<sup>o</sup> « On passe souvent de l'amour à l'ambition, mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour ».

2<sup>o</sup> « Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle

Page 169. de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre ».

#### DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION

Page 171. Sentiment familial à La Bruyère qui, dans le chapitre *de la Cour*, a repris, pour l'accentuer, la pensée de Pascal : « diseur de bons mots, mauvais caractère ».

Page 172. *Parler proverbe* : locution très usitée au XVII<sup>e</sup> siècle. Elle signifiait parler par proverbes à la façon des gens du peuple.

— La Bruyère s'excuse d'employer un terme de grammairiens (il est signalé comme tel par Furetière).

Page 173. *Phébus*. Il y a *phébus*, d'après Furetière, lorsqu'en affectant de parler en termes magnifiques, on tombe dans le galimatias et l'obscurité.

Page 174. Noms des favoris de Marie de Médicis.

Page 176. *Théodote* serait-il le frère de Mme de Maintenon, le comte d'Aubigné, comme l'assurent les Clefs ? On peut en douter, d'après le portrait beaucoup plus favorable que Saint-Simon a tracé du personnage.

Page 177. *Troïle* n'a pas exercé la sagacité des auteurs de Clefs ; pourtant il semble bien que La Bruyère ait eu sous les yeux un modèle. Quelques-unes des indications que contient cette page permettent de la comparer à ce passage du chapitre *des Femmes* : « Une femme est aisée à gouverner, pourvu que ce soit un homme qui s'en donne la peine ».

Page 178. Habitude des contemporains de La Bruyère, que nous rappelle aussi un détail du portrait de *Ménalque* (ch. de *l'Homme*).

Page 179. Visiblement l'observation est très générale : cependant les Clefs nomment l'abbé de Vassé, prieur d'une abbaye d'Angers.

Page 180. Les pensées de La Bruyère sur la conversation correspondent, ici et vers la fin du chapitre, à telle maxime de La Rochefoucauld et à ses *Réflexions diverses* qui ne furent publiées qu'en



- Page 180. 1731 : on y trouve moins l'expérience d'un homme que celle d'une société. D'où le grand nombre de rapprochements possibles.
- Page 182. *Théodème*, le nom même l'indique, est un orateur religieux ; les Clefs confirment cette interprétation.
- Après avoir eu, pendant longtemps, un sens favorable, l'adjectif commençait à être pris en mauvaise part : voyez la définition qu'en donne La Bruyère dans le chapitre *des Jugements*.
- Page 183. Cette dernière expression a été empruntée à la traduction de Théophraste (caractère de *l'Impertinent*) ; aussi La Bruyère l'a-t-il fait disparaître de sa traduction, après l'avoir utilisée.
- Page 184. La Bruyère aimait Montaigne et la langue du xvi<sup>e</sup> siècle (cf. la fin du ch. de *Quelques Usages* et le pastiche « d'un vieil auteur » dans le ch. de *la Cour*). Archaïsmes notables dans ce morceau : *à mon point* veut dire : à mon gré ; *estriver* : lutter ; *me ramener* : me souvenir ; *succédé* : réussi.
- Page 185. Observations analogues dans les deux réflexions du chapitre de *l'Homme*, qui suivent le portrait de *Ménalque*.
- Cette remarque sur la politesse ressemble beaucoup à la définition de la modestie que nous offre le chapitre de *l'Homme* : « elle est une vertu du dehors ».
- Page 187. On a cité les noms de deux conseillers d'État, Courtin et Saint-Romain ; mais leur brouille est postérieure à la publication de ce passage.
- Page 188. On entendait par *nourritures* les promesses (inscrites ou non au contrat) que faisaient les parents de nourrir les époux durant un certain nombre d'années ; considérées comme une manifestation d'amitié, elles n'étaient pas dues juridiquement et dépendaient de la bonne volonté des parents eux-mêmes.
- Deux conseillers au Parlement : Grammont (ou Genoud) et Hervé, qui se querellèrent au sujet d'un droit de pêche.
- Page 190. *Caquets* était un terme familier : d'où les italiques. Le *bailli* était chef d'une justice subalterne ; les *élus* jugeaient en pre-

- Page 190. mière instance des affaires de taxes; les *assesseurs* servaient de conseils à un juge d'épée dans la maréchaussée. Sur la hiérarchie des *chanoines*, *chapelains* et *chantres*, on peut consulter le *Lutrin* et un morceau célèbre du chapitre de *Quelques Usages*.
- La Bruyère, parisien, manque de tendresse pour les provinciaux : son expérience de la province semble avoir été limitée (voyage en Normandie), mais fâcheuse : « Il y a dans l'Europe un endroit d'une province maritime d'un grand royaume, où le villageois est doux et insinuant, le bourgeois au contraire et le magistrat grossiers, et dont la rusticité est héréditaire » (ch. des Jugements).
- Aussi La Bruyère note-t-il, dans son portrait de Louis XIV (ch. du Souverain), un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point.
- Page 191. Cf. chapitre de *l'Homme* : « Il semble que l'on ne puisse rire que des choses ridicules : l'on voit néanmoins de certaines gens qui rient également des choses ridicules et de celles qui ne le sont pas, etc... ».
- Avec plus de vivacité, c'est la maxime de La Rochefoucauld : « La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les pièges que l'on nous tend, etc... ».
- Néologisme discret et expressif de La Bruyère.
- Page 192. Ce jugement sur les précieux éclaire une réflexion antérieure : « Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ni dans nos écrits ».
- *Théobalde* doit être Benserade qu'une chanson contemporaine déclarait *fort baissé* et qui, partisan des modernes, avait peut-être combattu la candidature de l'auteur des *Caractères* à l'Académie française.
- Page 194. On pense à l'hôtel de Rambouillet et aux *Précieuses Ridicules* de Molière ; peut-être aussi aux salons fréquentés par Fontenelle.
- Turlupinades raillées par Molière dans la *Critique de l'École des Femmes*.

Page 195. Cf., dans le chapitre *des Jugements*, le portrait d'*Hérille*, l'homme aux citations ; mais La Bruyère attaque aussi le goût de celui qui préfère Lucain, Claudien ou Sénèque aux poètes et prosateurs du siècle d'Auguste.

— *Hermagoras* : nom emprunté à un rhéteur grec, sec et méthodique, et appliqué (disent toutes les Clefs) au Bénédictin Paul Pezron, qui avait écrit un ouvrage sur *l'Antiquité des temps rétablie et défendue contre les juifs et les nouveaux chronologistes* (1687).

— A cette date (1690 : 5<sup>e</sup> édition) il n'y avait ni roi de Hongrie ni roi de Bohême depuis plus d'un siècle ; la guerre, interrompue par le traité de Nimègue, avait recommencé contre la Hollande et l'on se battait en Flandre.

Page 196. Noms pris par La Bruyère dans *l'Histoire du Monde* de Chevreau (1686), avec la même orthographe.

Page 197. *Cydias*, nom propre grec qui signifiait : glorieux, et qui avait été porté par un poète lyrique cité dans le *Charmide* de Platon. Ces raisons semblent suffisantes pour expliquer le choix de La Bruyère. Avec une ingéniosité un peu subtile, on a fait observer que, dans *l'Histoire comique* de Théophile, se rencontre un Sydias, « le plus orgueilleux pédant qui soit en son métier » ; on aurait pu ajouter que Cyrano de Bergerac employait couramment ce nom pour désigner ceux qui disputent opiniâtrement de choses inutiles (Préface de son *Histoire comique*).

Page 198. Ce sont de tels détails qui ont fait reconnaître Fontenelle dans *Cydias* : Lucien est le modèle que Fontenelle avait suivi en écrivant ses *Dialogues des Morts* ; Virgile et Théocrite ont composé des *Églogues* avec lesquelles le moderne a voulu rivaliser ; « Platon » et « Sénèque » nous rappellent des ouvrages philosophiques comme la *Pluralité des Mondes* et *l'Histoire des Oracles*, antérieurs aux *Caractères*. Quel est le moderne auquel « il adjuge la seconde place » ? Vraisemblablement Perrault, autre *contempteur d'Homère* : on ne peut songer à La Motte, qui n'avait guère plus de vingt ans en 1694, lorsque fut imprimé ce portrait (8<sup>e</sup> édition), et qui publia la traduction abrégée de *l'Iliade* en 1714. Ce portrait agressif, satirique, et parfois peu clairvoyant est une riposte de l'auteur à l'académicien qui avait combattu sa candidature et critiqué son *Discours* ; il doit être rattaché à la Préface de ce *Discours*, qui parut en même temps (1694).



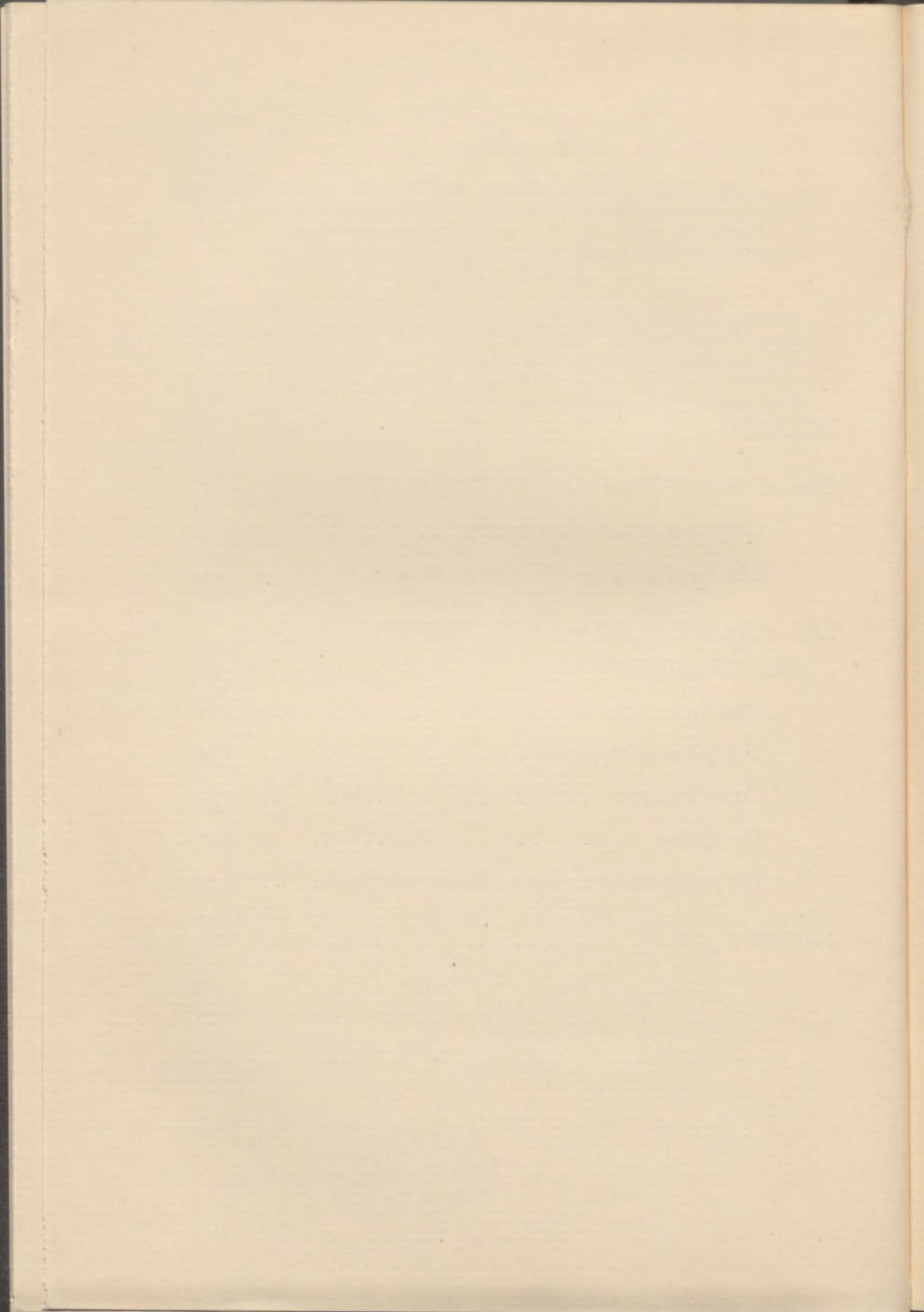
- Page 199. Curieuse ressemblance entre le sentiment de La Bruyère et celui de Mlle de Scudéry, dans ses *Conversations sur divers sujets* ; Mlle de Scudéry avait dit : « Le secret de la conversation est de parler toujours noblement des choses basses, assez simplement des choses élevées ».
- Page 200. Encore une ressemblance entre La Bruyère et Mlle de Scudéry ; celle-ci avait écrit dans ses *Nouvelles Conversations* : « Celui qui révèle son secret à un ami indiscret est plus indiscret que l'indiscret même ». Dans le chapitre *des Jugements*, le nom de Mlle de Scudéry a été cité parmi ceux de « personnages également doctes et polis ».

# TABLE

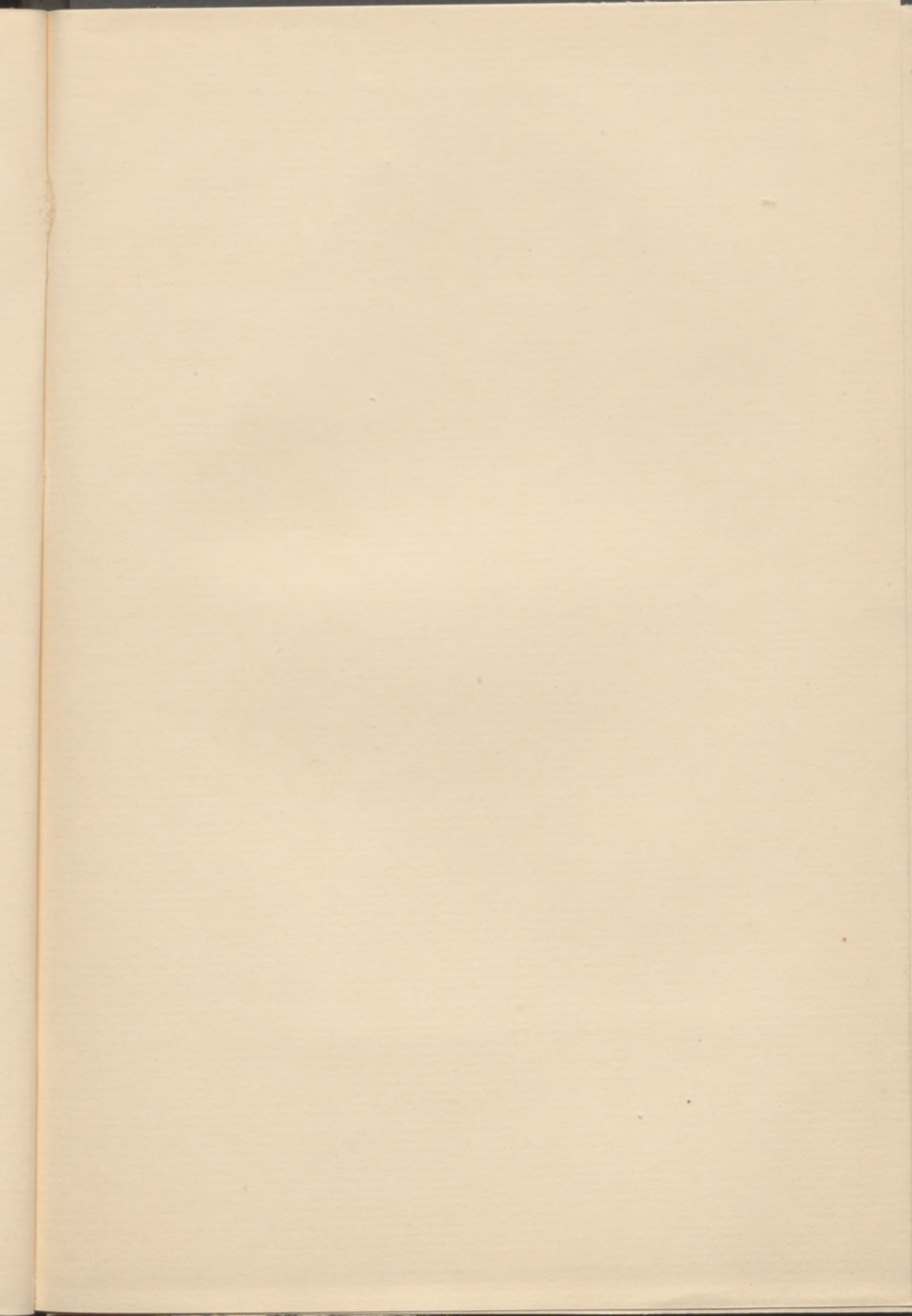
DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

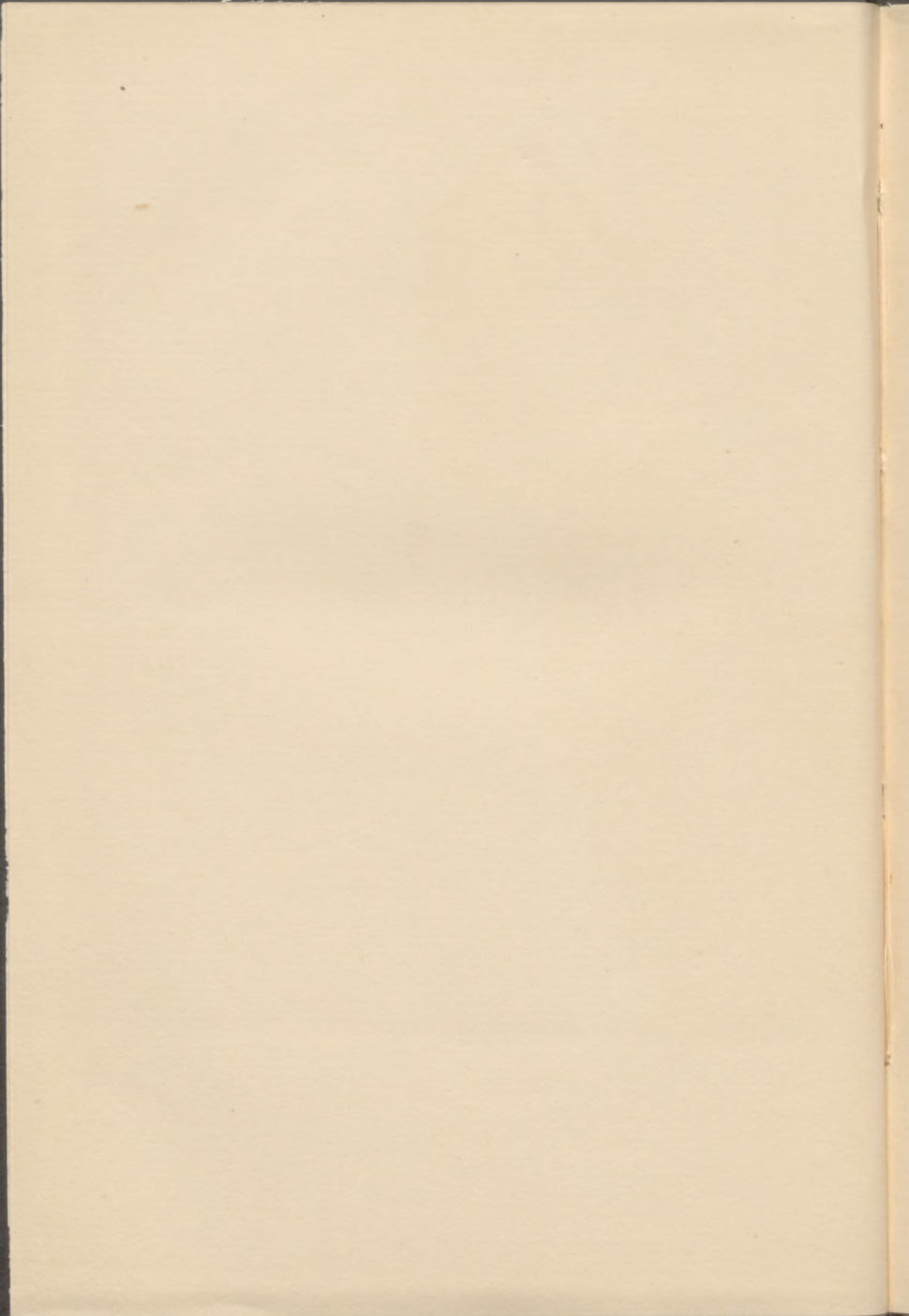
PRÉFACE . . . . .	v
LES CARACTÈRES DE THÉOPHRASTE.. . .	1
DISCOURS SUR THÉOPHRASTE . . . . .	3
LES CARACTÈRES DE THÉOPHRASTE . . . . .	25
LES CARACTÈRES OU LES MŒURS	
DE CE SIÈCLE . . . . .	77
DES OUVRAGES DE L'ESPRIT. . . . .	84
DU MÉRITE PERSONNEL . . . . .	113
DES FEMMES . . . . .	130
DU CŒUR . . . . .	157
DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION.. . .	171
NOTES . . . . .	203

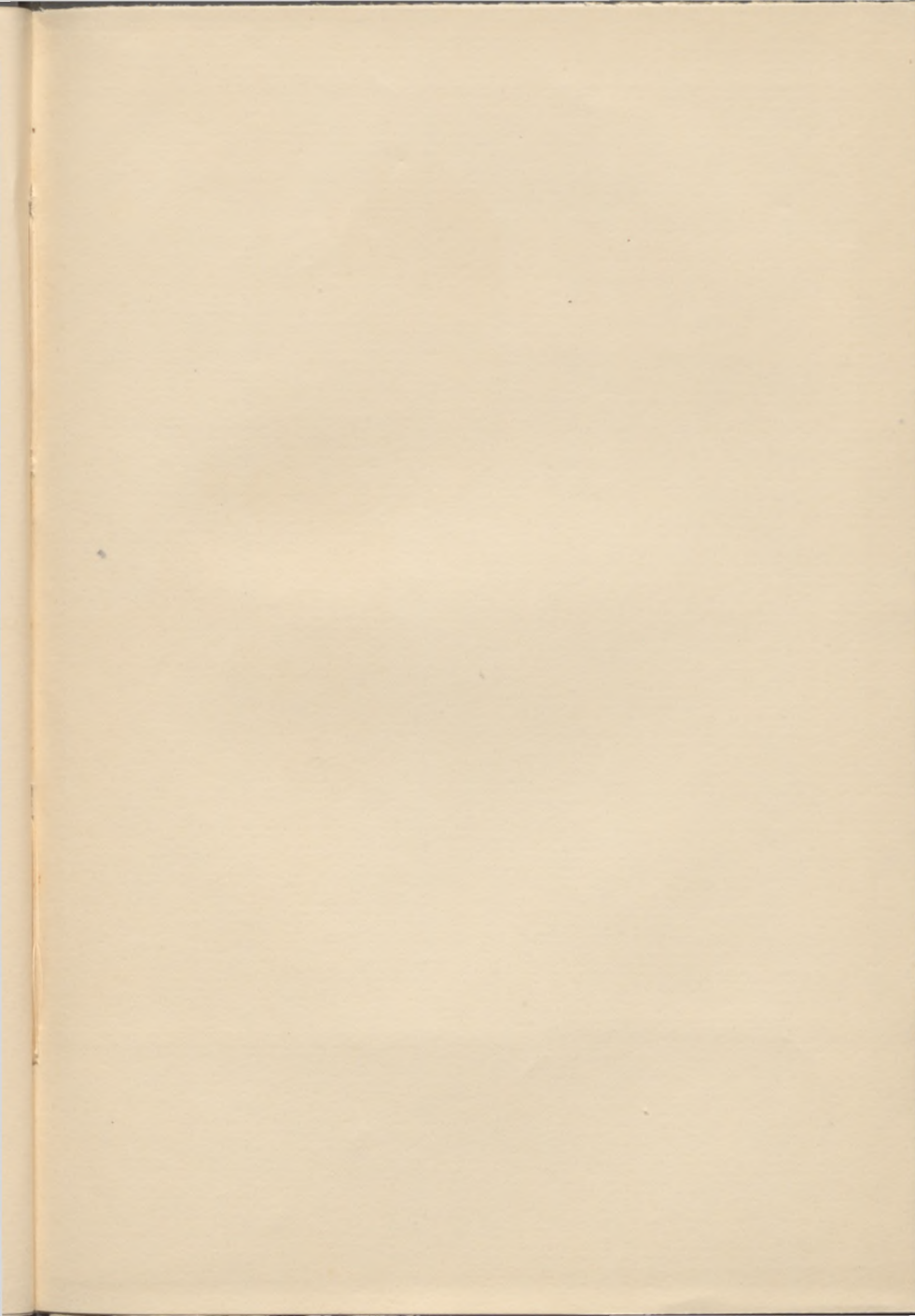






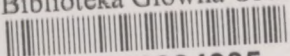




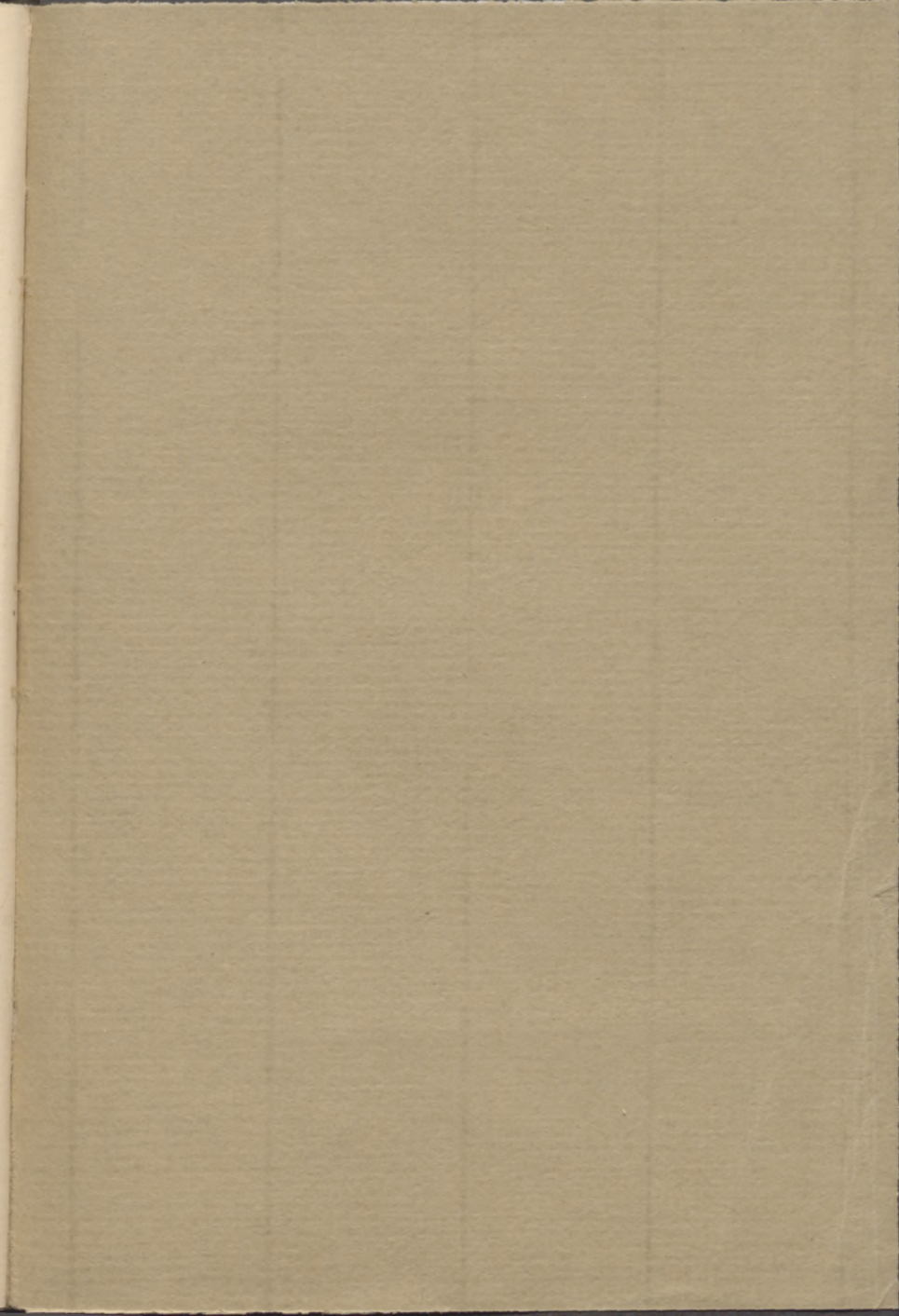




701  
Biblioteka Główna UMK



300046334335



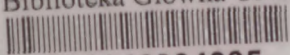




Biblioteka  
Główna  
UMK Toruń

1117520

Biblioteka Główna UMK



300046334335

